

B509990
LES

IMPOSTURES

INNOCENTES,

OU LES

OPUSCULES

DE M^{***} *De querlon*
en 3 volumes

PREMIERE PARTIE.

(à unique)



A MAGDEBOURG.

M. DCC. LXI.



CE ne font point les discours francs & spéculatifs sur l'Amour qui sont dangereux; ce sont les mols & délicats, les récits artistes & chatouilleux des passions amoureuses, & de leurs effets qui se voyent aux Romans & aux Poëtes: dangereux, dis-je, toujours, mais qui le feroient beaucoup moins, sans l'encherissement & le haut prix où les loix de la cérémonie & leurs exemptions ont élevé Cupidon & Vénus. Toutefois certes j'ai grand peur que le genre-humain ne puisse sçavoir plus dangereusement quel animal est l'amour, que quand personne ne le lui dit.

Préface de Mlle DE GOURNAI, sur les Essais de Montagne.

LETTRE

DE

L'AUTEUR

A M. B.... *Académicien*
de N....

Vous avez bien raison, Monsieur, de me reprocher ma paresse; mais vous ne m'en corrigerez pas aisément. J'ai toujours pensé, & je pense encore qu'on ne peut jamais trop se refroidir sur des productions frivoles qu'il faudroit pouvoir oublier soi-même, ou du moins faire oublier aux autres. D'ailleurs, j'ai eu beaucoup de peine à rassembler les pièces que vous m'avez demandées, & c'est-là

A ij



iv *Lettre de l'Auteur.*

principalement ce qui a retardé mon envoi.

La première, qui a pour titre, *le Point de vue de l'Opéra*, étoit à la tête d'une brochure imprimée en 1743, & intitulée, *le Code Lyrique, ou Règlement pour l'Opéra de Paris*. Cette plaisanterie bonne ou mauvaise, fut attribuée dans le tems à diverses personnes, qui peut-être ne s'en doutent pas. L'Auteur est encore ignoré de la plupart de ceux qui l'ont lûe, & sans doute il n'y a pas grand mal; mais puisque vous voulez être instruit, voici l'histoire de cet ouvrage.

L'idée des Statuts de l'Opéra vint d'abord à un homme d'esprit, établi depuis très-long-tems à S. Domingue. Il ima-

Lettre de l'Auteur. v

gina le premier le Code Lyrique, & il en traça même un plan. Ce plan fit l'amusement de plusieurs personnes, & chacune contribua à l'exécution. Ensuite pour grossir un peu la Brochure, je fis la Préface & le Point de vue.

C'est ce dernier morceau, qui est purement de moi, que vous avez ici plus correct qu'il ne l'est dans les éditions furtives faites sans ma participation. Je n'ai point jugé à propos d'y joindre les Statuts de l'Opéra, parce que ce n'est qu'une satire qui mérite, à ce titre seul, de rester dans l'heureux oubli où elle est.

Psaphion, ou la Courtisane de Smirne, petit Roman, soit disant Grec, est née à l'occa-

vj *Lettre de l'Auteur.*

sion que voici. Je lûs, il y a quelques années, deux de ces Romans prétendus antiques. Ils me parurent ingénieux ; mais je n'y trouvai ni *coûtume*, ni le moindre goût de l'Antiquité. Je conclus de-là que les Auteurs de ces *Pastiches* littéraires avoient manqué leur principal objet : je voulus m'essayer dans le même genre, & cette boutade d'émulation a produit la *Courtisane de Smyrne*, & les *Hommes de Prométhée*. Ces deux morceaux furent imprimés, c'est-à-dire, défigurés par les Imprimeurs, à la fin de 1747.

Serpille & Lilla, ou le *Roman d'un jour*, fait il y a six ou sept ans, a paru pour la première fois dans les Journaux

Lettre de l'Auteur. vij
Etrangers de Mai & de Juin.
1757. J'ai joint à ce petit ou-
vrage une Préface qui ne fut
point publiée, & qui en est
inséparable.

Voilà, Monsieur, tout ce
que ma chere paresse m'a per-
mis d'ajouter à ces pièces, &
ç'en est peut-être encore trop.
Car lorsqu'on a pris un carac-
tere, il ne faut pas du moins
être inconséquent.

*Dii bene fecerunt inopis me, quodque pusilli
Finxerunt animi, raro & per pauca loquentis.*

Horat. l. 1. Ser. 4.

Je suis, Monsieur, &c.

P. S. Les Peintres, comme
vous sçavez, appellent *Pastiches*
des Tableaux faits par une
main récente dans la maniere

viiij *Lettre de l'Auteur*
de quelque grand Maître, &
que les mauvais connoisseurs
prennent pour des originaux.
Ce ne seroit pas dégrader le
talent des Grecs mes confre-
res, que de les comparer aux
faiseurs de Pastiches, qui la
plûpart étoient de fort habi-
les gens. Mais j'ai peur qu'on
ne nous compare plutôt à ces
fabricateurs de Médailles qui,
faute d'avoir bien étudié l'An-
tique, donnent pour des pièces
à fleur de coin des pièces *four-*
rées, dont la matiere & le tra-
vail décelent à la fois le mau-
vais goût & la fausseté.





LE POINT DE VUE

DE

L'OPÉRA.

FRAGMENT.

LES Sçavans, qui rapportent tout aux Anciens, déferent aux Grecs l'honneur d'avoir inventé l'Opéra, c'est-à-dire, de nous l'avoir donné par parties. Il est vrai que leurs Tragédies étoient accompagnées de tout l'attirail qui compose nos Pièces lyriques. La Danse, la Musique, les Chœurs, la Machine entroient dans leurs compositions



théâtrales, & c'est à peu près tout ce qu'il faut pour faire un Opéra complet: mais on ne se douteroit point aujourd'hui que ce fût-là un spectacle Grec. Quoique nous ne le tenions pas en France de la première main, je n'ai garde de vouloir détruire une si agréable idée. L'invention de la Poësie, de la Musique & de la Danse se trouve partout, & jusque chez les Peuples les plus barbares. Mais l'union de ces trois Arts qui se marient si bien ensemble, appartient très-sûrement aux Grecs.

On nous raconte tant de merveilles de leur Musique & de leur Danse, qu'il sembleroit que ces deux Arts ne sont encore chez nous que dans leur enfance. Mais ce qui excite les regrets des Sçavans, doit consoler nos Artistes: point de monumens qui nous représentent le goût de leur composition dans l'un ou l'autre genre. Les Grecs si in-

ventifs n'eurent point le secret de peindre ni le chant, ni les pas. Par conséquent tout le merveilleux qu'ils attribuent principalement à leur Musique est perdu pour eux & pour nous. Je veux croire qu'ils l'avoient portée fort loin; qu'ils l'avoient approfondie tout autrement que nous; qu'elle avoit même des propriétés que nous ignorons: il faut bien que cela soit ainsi, puisque leurs Philosophes & leurs Magistrats y prenoient un intérêt si vif, & que la moindre altération qu'on y remarquoit, sembloit menacer la République d'une décadence prochaine. Mais qu'elle fut d'un si grand usage dans la Morale; qu'un air de lyre ou de flutte eût la vertu d'exciter ou de calmer les passions, c'est ce qu'il n'est pas aisé de comprendre. Au reste, je ne sçai si cette Musique Grecque, à force de raffinement, n'étoit pas devenue un peu trop abstraite. Dès que la

Philosophie s'en mêloit, je soupçonne que ce qu'elle y mettoit de profondeur & de dignité, étoit autant de rabattu sur ses agrémens. Ce goût pour l'abstrait est contagieux : il commence à nous gagner nous-mêmes. Nous avons des Musiciens Géomètres, & je crains bien que notre Musique ne devienne à la fin trop sçavante. Elle a déjà l'air un peu Grec, soit dit en passant. J'entends quelquefois des morceaux qui me retracent tout-à-fait l'idée de ce mode Phrygien qui bouleversoit le sang, & de cette Musique Pythagoricienne ou médicinale, qui tantôt remuoit toutes les humeurs & causoit des convulsions aux malades, tantôt leur procuroit au contraire un profond assoupissement. Qu'on ne m'accuse pourtant point de vouloir décrier la Musique des Anciens ; car en vérité leur mode Lydien me charme, & je ne doute pas que quelques Modernes ne

l'ayent retrouvé. Je ne connois encore ce genre, que par le récit des Auteurs qui nous en peignent le caractère ; mais comme, en qualité de Differtateur, les conjectures me sont permises, je juge du Mode Lydien par le ton de la Poësie Grecque, si tendre, si délicate & si naturelle. Le rapport de la Musique avec la Poësie est sensible ; mais, si nous en croyons les Sçavans, la Poësie des Grecs est une vraie Musique, comme leur Musique étoit une véritable Poësie. Voilà donc ma règle pour juger du caractère de leur Chromatique.

Il est un peu plus difficile de se former une idée de leur Danse, même en lisant tout ce qu'on a écrit sur la *Gymnastique* des Anciens ; à moins qu'on ne veuille imaginer que les exercices violens pour lesquels ils étoient si passionnés, eussent donné le ton à leur Danse. On ne peut d'abord leur

disputer la Pantomime, dans laquelle ils excelloient. Je croirai volontiers encore que leur Pyrrhique, leur danse aux flambeaux, & telle autre que l'on voudra, valoient bien nos Chacones & nos Furies : mais je doute qu'ils ayent jamais eu rien de si galant que nos *Pas-de-deux*.

Il y auroit de la témérité à pousser plus loin les conjectures; revenons à l'antiquité de l'Opéra. Quoique l'opinion des Sçavans à cet égard me flatte beaucoup, je crois qu'il en est du Théâtre Lyrique, comme de ces grandes & anciennes maisons, dont la succession s'établit plus difficilement que l'origine. Des vuides dans une Généalogie la rendent suspecte : telle est celle de l'Opéra. Quand, sur la supposition de son origine Grecque, on veut en former un plan qui concilie les idées modernes avec celles des Anciens, tout se brouille, on perd bientôt terre. Car ce n'est qu'après bien des révolu-

rions dans les Arts & même dans les mœurs des Peuples , que l'Opéra se retrouve en Italie , paré , je ne sçai comment des dépouilles du Théâtre d'Athènes. On pourroit donc se dispenser de remonter si haut pour l'annoblir. Cependant , sans sortir de notre sujet , il y a des traits de conformité entre les Grecs & nous qu'il ne faut pas négliger. Je ne parle point d'une passion vague pour tout ce qui est spectacle en général ; il me semble qu'elle est commune à tous les Peuples du monde. Il est question du goût pour tous les talens agréables , & en particulier pour ceux du Théâtre. On sçait dans quelle considération les Comédiens étoient par toute la Grece. Ils faisoient à Rome une assez belle figure ; mais les Romains avoient leurs raisons pour penser sur leur compte à peu - près comme nous.

Le Théâtre encore plus autorisé

chez les Grecs que chez les Romains, étoit aussi un établissement plus sérieux. Tous ceux qui y étoient attachés par leurs divers talens, Poètes, Acteurs, Musiciens, Danseurs, étoient sous la protection de l'Etat, & c'étoient des personnages importans. Les fatigues de la déclamation, dont la vaste étendue des Théâtres rendoit les femmes peu capables, & l'usage où l'on étoit de jouer sous le masque, avoient accoutumé les Grecs à se passer des talens d'un sexe qui contribue aujourd'hui le plus au succès de nos spectacles : tous les rôles de femmes étoient remplis par des hommes (1). Et qu'on ne croye pas qu'il fallût des poumons moins forts, & une voix moins mâle pour sou-

(1) Encore actuellement à Rome, les femmes ne montent point sur le Théâtre, depuis la défense du Pape Innocent XI. Leurs rôles sont remplis par de jeunes garçons qui en prennent les habillemens.
tenir

tenir ces rôles de femmes. Phedre, Clitemnestre, Helène, Jocaste, pour se faire entendre dans une assemblée de vingt ou trente mille spectateurs, devoient être à l'unisson des Héros d'Homere, que ce Poëte nous représente doués des basses-voix les mieux fournies. On imagine bien le comique que ces masques femellés à voix de *Stentor* jettoient dans les pièces les plus sérieuses : mais le plaisant n'est que pour nous. On n'avoit garde de soupçonner alors le ridicule de cette invention. La mascarade étoit établie, on s'y prêtoit par nécessité, & l'idée gigantesque qu'on s'étoit faite des Héroïnes de l'Antiquité, faisoit passer cette bisfarrerie. Au surplus, tous Grecs qu'étoient ces gens-là, on ne peut s'empêcher quelquefois de les plaindre d'un goût si pitoyable. Car voilà un avantage évident que nous avons sur eux. Les femmes sur nos Théâtres

sont à leur place : ce sont elles-mêmes qui nous retracent, avec le jeu, les expressions & les agrémens qui leur sont propres, les foiblesses & les passions de leur sexe. Ainsi la Nature vient perfectionner l'art, l'imagination & les yeux sont également satisfaits, & le spectacle est embelli par la vérité des peintures.

L'usage d'exclure les femmes du Théâtre, commun aux Grecs & aux Romains, est encore attribué à d'autres motifs qui font beaucoup d'honneur à leur Morale payenne. Mais c'est gratuitement, selon moi, qu'on leur suppose des vues si pures, ou des scrupules si déplacés. Le goût qu'ils avoient pour les Courtisanes, ce goût si marqué, si public, si bien autorisé même & si général, prouve assez qu'aucune raison d'Etat, aucune vue de police ou de discipline n'avoient fermé l'entrée du Théâtre aux femmes, &

que si la scene eût été susceptible d'un ornement si naturel & si nécessaire, ils ne s'en seroient pas privés si longtems.

Après tout, sans l'appareil du Théâtre, ces Courtisanes, par leurs talens, par les passions qu'elles avoient l'art d'inspirer, & celles qu'elles sentoient où jouoient au besoin, n'en cédoient pas à nos Comédiennes. Quels spectacles ne donnerent-elles pas à la Grece! Je parle de celles du premier ordre; car il est bon d'expliquer ici toute l'étendue d'une profession exercée par les Léontium & les Aspasia. Les portraits que les Historiens nous ont laissés de ces dernières, nous apprennent à ne les pas confondre avec ces viles aventurieres dont *Beverland* avoit ramassé les fastes. Celles-là étoient donc hors de rang, & le rôle brillant qu'elles faisoient mérite bien quelque distinction. En effet, il ne faut pas s'imaginer

qu'une volupté venale fût le seul attrait qui les faisoit adorer de leurs concitoyens. Quoiqu'on dise de l'incontinence des Grecs, ils n'étoient pas assez dupes pour payer si cher des plaisirs faciles qui s'offroient partout. Quels charmes si puissans les rendoient donc idolâtres de ces Courtisanes? Mille agrémens qu'une éducation cultivée avec des soins infinis ajoutoit à ceux de la figure : le goût de tous les Arts amusans, le Chant, la Danse, la Poësie même, toutes les connoissances agréables; quelquefois un peu de Philosophie, qui, en passant par une imagination vive & délicate, prenoit l'air aisé de la simple raison exercée par l'expérience & par l'habitude de réfléchir. Elles joignoient à ces aimables talens celui de la conversation, où les Grecs se piquoient surtout d'exceller, & toutes les finesses, toutes les graces d'une langue la plus douce, la plus énergique & la plus abon-

dante qui fut jamais. Telle étoit la magie de ces beautés Grecques. La galanterie dont elles faisoient profession, étoit chez elles un art difficile, où l'on ne réussissoit pas toujours avec de beaux yeux & de la jeunesse. Le manége le plus adroit, le jeu le plus raffiné de la coquetterie, qu'elles entendoient pourtant à merveille, n'auroient jamais pû les mener si loin. C'est par tous ces agrémens réunis qu'elles enchaînoient des Nations entieres; qu'elles voyoient toute la Grece à leurs pieds, & souvent des Souverains sous leurs loix; que de sages Politiques & de grands Capitaines se disputoient l'honneur d'être leurs esclaves! Qu'enfin les fourcilleux Philosophes venoient adoucir leur austérité par les charmes de leur entretien, & soumettre à leur aimable caprice leur farouche & fiere raison. Les fruits de cet enchantement presque universel étoient des richesses.

immenses, une pompe égale à celle des Reines, une considération infinie parmi leurs concitoyens devenus leurs adorateurs & leurs tributaires. On les regardoit comme des sujets utiles, qui, par un genre de conquête dont la vanité des Grecs étoit flattée, contribuoient à leur maniere à la gloire de l'Etat. La guerre du Péloponnese causée par l'enlèvement de trois Courtisanes, cette fameuse guerre qui dura vingt-sept ans, est un monument bien glorieux pour elles de l'attachement de toute une Nation. Ces Courtisanes étoient élèves d'Aspasie : ç'en est assez pour nous faire comprendre qu'elles n'étoient pas d'un mérite commun, & pour justifier l'intérêt que les Athéniens prirent à leur injure. Eh combien d'autres traits pourrois-je ajouter à la honte de la galanterie moderne ! Il ne seroit pas sans doute à souhaiter que nos Hellenes & nos Aspaties fussent si meur-

trieres. Graces à la dignité de nos mœurs, elles n'arment plus de peuples pour leurs querelles, elles ne mettent plus d'Etats en combustion. A peine pourroient-elles orner leur Histoire de quelques coups d'épée trop peu importans pour être consacrés dans nos fastes, & c'est un grand bien pour l'humanité. Mais sans approuver les excès des Grecs, que nous sommes encore éloignés de sentir, comme eux, tout le prix d'un ordre utile par tant d'endroits à la société! Le sexe a-t-il donc dégéné, ou sommes-nous moins voluptueux que ces gens d'Athenes? Accordons à leurs admirateurs qu'ils avoient plus d'esprit que nous, je leur défie au moins de prouver que le beau sexe d'aujourd'hui soit inférieur en la moindre chose, même à celui des tems merveilleux d'Homere; car notre prévention pour l'Antiquité ne doit pas nous empêcher de rendre justice à notre siècle. Un

très-petit front, des yeux *pers*, ou d'une nuance entre noir & bleu, c'est-à-dire, assez tendres & passablement éveillés; une bouche petite ou grande, il importoit peu, pourvû qu'elle s'ouvrît avec grace; un nez un peu court, & à peu près retroussé; la taille, selon les tems & les lieux, élancée à Sparte, & plus fournie à Athenes: voilà ces belles Grecques pour la plûpart, telle est du moins l'idée qu'on en prend dans la lecture des Anciens. Or ces beautés-là sont-elles si rares? Quant à la science des voluptés, au goût du plaisir, enfin à tous les talens agréables, n'en déplaise aux partisans de l'Antiquité, je doute qu'ils ayent jamais été portés aussi loin qu'ils le sont chez nous.

Citerai-je cette enchanteresse toujours nouvelle pour le spectateur, toujours plus aimable & plus séduisante? La vertu brille sur son front; mais l'amour regne dans ses yeux & la

la volupté dans son cœur. Vous n'avez point, touchante &... les sons éclatans de *Canente* : vous avez la voix de *Vénus*, cette voix tendre que les colombes, témoins discrets de ses plaisirs, entendirent dans les bosquets d'*Idalie*; & qu'elles semblent imiter par leur doux murmure.

Rhodope moderne, qui avez vu des Rois à vos pieds, que l'histoire de vos conquêtes & que vos tendres aventures occuperoient agréablement ma plume! Soyez toujours enjouée, plaisante, & s'il se peut, fidèle au plaisir. Il est, pour qui sçait les cueillir, des fleurs de toutes les saisons.

Camargo, *Puvigné*, *Lyonnois*, la *Batte*, gentilles sauteuses, que ne puis-je fixer pour vous le tems, les Amours! Soit qu'avec les Ris badins & les Graces, d'un pas léger vous frappiez la terre; soit que plus agiles & plus souples, vous vous élan-

ciez avec les Nymphes, les desirs volent sur vos traces; vous partagez nos vœux, vous enlevez nos soupirs.

Que tu peins noblement, décente *Sallé*, tout ce que tu veux peindre! Que d'ame & de vérité dans tes mouvemens! J'y vois toujours un dessein, un tableau fini. Là, c'est *Thetis* aux pieds d'argent qui glisse sur la surface des eaux. Ici, c'est la légère *Camille* qui court sur des épis de bled, sans en faire incliner un seul. Un air de tête, une inflexion nous développe plus d'idées que le crayon n'en peut saisir. Et sous quelle image représenter ces graces piquantes, ces expressions fines & naïves, ces traits heureux où tu déploies tout ce que la *Morbidezza* Italienne fait concevoir de délicat, de touchant, de tendre? C'est la ceinture de *Vénus*, (quelle autre magie auroit ce pouvoir?) c'est elle qui répand sur toi tant de charmes. Tu

la reçus des mains de Minerve,
pour parer & pour embellir la vertu.

A toutes les merveilles de la voix,
à tous les prodiges du chant que
l'Antiquité nous raconte, je n'op-
pose que vous, unique *le Maure*.
Mais qui pourroit vous définir ! J'en-
tends sous les doigts de *Blavet* re-
sonner un tube harmonieux. Ce
n'est plus la flute inventée par Pan,
c'est une Nymphé changée en ro-
seau. L'ame de *Syrinx* est dans l'in-
strument : elle l'anime, elle-même
y respire. Cette agréable métamor-
phose est l'image de votre voix.
Toute votre ame semble avoir passé
dans cet organe enchanteur, & l'ha-
biter seule : seule elle l'excite & le
remplit. C'est-là qu'elle se rend sen-
sible, qu'elle vit, qu'elle ramasse ses
forces & s'élançe. De-là ces faciles
& surprénans éclats qui paroissent
surpasser la portée des organes hu-
mans. De-là ce moëlleux, cette
netteté, ces inflexions si variées &

si justes; enfin le sentiment & l'esprit que vous mettez dans votre chant: caracteres singuliers qu'on peut regarder comme les nuances, les mouvemens, les idées même & la substance de votre ame.

Ce tableau, que j'abrège à regret, fait voir que pour les talens agréables nous n'avons rien à envier aux peuples les plus polis de la Grece, si ce n'est d'exagerer, comme eux, les plus petits avantages. Ces Grecs, qui embouchoient la trompette pour célébrer les plus petits faits, mettoient à bien haut prix des choses qui ne nous touchent gueres aujourd'hui. Il ne faut donc pas s'étonner que les Eleves d'une Aspasia, adorée des Athéniens, ayent excité des guerres, & fait verser bien du sang. L'estime qu'ils faisoient d'une profession qui ne fut jamais si brillante ailleurs, préjugés à part, me semble assez juste. C'est la galanterie qui donne la forme à la politesse

des Nations, & les Grecs lui devoient la leur. L'art de sentir délicatement & de peindre une passion vraie ou fausse, de manier le cœur humain à son gré, d'agiter l'ame d'un regard, de l'attirer toute soit dans les yeux, soit dans l'oreille d'un Amant qu'on enchante, & de lui imprimer tous les mouvemens qu'il plaît à l'imagination d'une Belle : cet art supérieur à la beauté même, qui peut souvent s'en passer, & qui fait valoir de médiocres attraits, porté à une certaine perfection, est d'un plus grand prix qu'on ne s'imagine. Il demande encore plus de génie que d'étude & d'expérience, & la Nature est avare des dons du génie. La galanterie d'ailleurs est pour le sexe une source d'agrémens dont nous profitons. De beaux yeux, une complèxion tendre, & le desir de plaire, avec un peu d'imagination, voilà dequoi rendre une femme charmante. Idées

agréables, expressions vives, images riantes, légèreté, sel, naïveté, tout s'offre sans effort à ces femmes aimables; elles embellissent tout ce qu'elles touchent, & que d'avantages ne tirent-elles point de notre commerce? Les soins & les assiduités que nous leur rendons, les tendres flatteries, les doux entretiens, tous les amusemens de la société contribuent à former leur goût. Elles prennent la fleur de l'esprit des hommes, comme l'ambre attire une paille légère: nous commençons leur politesse, elles achevent la nôtre. Le Monde est principalement l'école du Théâtre; c'est lui qui façonne tous les talens. C'étoit les hommes & le cœur humain qu'avoit étudiés cette grande Actrice, inimitable pendant sa vie, irréparable après sa mort.

Vous qui méritiez des autels, & qu'un cruel préjugé priva du tombeau, divine le *Couvreur*, qu'il me

soit permis de jeter en passant quelques fleurs sur vos cendres indignées de notre barbarie. Laissez à de vils humains le frivole avantage de graver sur le marbre & l'airain un nom digne de mourir avec eux : le vôtre vivra toujours dans nos cœurs. Le tems, qui renverse les pyramides, ne peut rien contre votre mémoire. Elle subsistera dans la suite des siècles avec celle des *Corinnes* & des *Ofields*.

Quand la galanterie contribueroit moins à polir réciproquement les deux sexes, & à former l'esprit des jeunes gens, que de raisons d'ailleurs pour la justifier ! Cette douce sensibilité, ou cette disposition du cœur à recevoir toutes les impressions tendres ; cet attrait puissant d'un sexe vers l'autre, qui fait naître nos liaisons & notre attachement mutuel, annoncent une ame extrêmement souple. Or plus les objets ont de prise sur nous, plus l'ame

est, pour ainsi dire, près des sens, plus il me semble qu'elle est active & vivante. Si dans les maximes du monde on envisage autrement cette agréable habitude, il faut la considérer du moins dans les filles de Théâtre, comme un nouveau talent presque inséparable des autres, & qui sert à les perfectionner tous.

L'Opéra est un spectacle gravement comique, & ridiculement sérieux, qui participe du caractère de la Nation qui l'a inventé. Toutes les parties de ce spectacle sont du ressort de l'imagination, & c'est aussi cette faculté qui domine diversément dans les personnages qui le composent. Le génie des peuples se ressent toujours des influences de leur climat, ou des qualités de l'air qu'ils respirent, & les mœurs en conservent l'empreinte. Tel est le pays voluptueux que nous décrivons. Le goût du plaisir, la dissipation, l'artifice, la légèreté, le ca-

price, sont comme le fond du tempérament & le génie national. On prend insensiblement le caractère & le langage des personnages qu'on représente. Le commerce des Divinités, les rôles brillans que l'on fait jouer parmi les Dieux à de simples mortelles, & leurs fréquentes apothéoses, sans détruire l'humanité des Actrices, agissent sur leur imagination, & les tournent aux belles aventures. De-là ce romanesque & ce merveilleux qui regnent souvent dans leurs intrigues.

Dès qu'une fille a chauffé le cothurne, elle croit être effectivement ou Nymphé ou Déesse. Elle ne voit donc plus que les Dieux & les demi-Dieux de la Terre qui soient dignes de ses regards. En faut-il davantage pour tourner la tête à une pauvre mortelle, que l'envie de plaire, les applaudissemens qu'elle reçoit en public, l'espece de culte que ses partisans lui rendent en par-

riculier, la nature même de ses talens, & la fragilité de son sexe disposent à tous les incidens inséparables de sa condition ? Bientôt les objets de son art deviennent ceux de sa morale, & passent de son esprit dans son cœur. Souvent à peine elle est goûtée, qu'un richard jaloux de posséder seul un bien dont il n'a connu le prix que par les vœux communs du Public, l'enleve à ses admirateurs ; & c'est-là sans doute le plus grand abus qu'il y ait à réformer dans cet ordre. Car le ridicule ou le flétrissant de la galanterie (s'il a encore lieu) ne doit plus tomber, ce me semble, que sur ces tendres imbécilles, qui sacrifient encore à l'amour dans le temple de l'intérêt ; ou sur ces dissipatrices voluptueuses, qui, après avoir ruiné mille amans, chargées de rides & de regrets, déplorent dans une triste indigence l'abus qu'elles ont fait des faveurs & de Mercure & de

Plutus. Quant aux guerres intestines que causent entr'elles les jalousies, les rivalités, les tracasseries, lorsque le Public n'en souffre point, elles ne servent qu'à le divertir. Il est même curieux de voir les révolutions qu'elles produisent dans la fortune des Actrices. Car les plus grands coups de théâtre ne se font pas toujours au lieu du spectacle. C'est à cet égard principalement qu'on peut se figurer l'Opéra, comme un de ces pays renommés par les enchantemens magiques. Tout y étoit dans un mouvement continu. A la voix d'une Magicienne de la Thessalie, on voyoit passer tout-à-coup sa moisson dans le champ de son voisin, & la plus stérile bruyère se changer en une campagne fertile

Fin du Fragment.



PSAPHION,
OU
LA COURTISANE
DE
SMYRNE.

*Fragment Erotique traduit du Grec
de MNASEAS, sur un Manuscrit
de la Bibliothèque du Lord B....*





PSAPHION,

OU

LA COURTISANE

DE

SMYRNE.



ous les principes de conduite que je viens d'établir, aimables *Rhodiennes*, sont les maximes que l'expérience & la connoissance des hommes avoient dictées à PSAPHION. Il faut maintenant l'entendre elle-même faire le récit de

ses aventures : car c'est elle qui va parler, & je tiens le fidel dépôt de ses expressions. Ce sont mes tablettes, où, tandis que nous l'écou-
tions Damaris & moi, Moschus que j'avois fait cacher, traçoit rapide-
ment par mon ordre, toutes les pa-
roles qui sortoient de sa bouche.
Psaphion, comme je vous ai dit,
étoit à sa toilette, & ses coëffeuses
l'environnoient. Elle fit suspendre
son ajustement, & commença de
cette maniere.

MA mere étoit une fort jolie Cy-
priotte, qui fut enlevée jeune par
des Pirates, & vendue pour esclave
à Smyrne. Elle fut achetée par Cy-
NARE, la plus célèbre Courtisane
qu'il y eût alors dans l'Ionie, & sa
figure adoucit bien la dureté de sa
condition. Cynare la mit dans le
monde, & Myone (c'est le nom de
ma mere) ne tarda pas à donner des
marques de fécondité, qu'on ne
lui

lui demandoit pas. Ma naissance, dont l'origine se confond dans la foule de ses amans, fut un peu précocce & lui coûta la vie. J'étois condamnée, avant que de naître, au sort de ces malheureux enfans, rebut de la nature & de la fortune; mais mon sexe & quelques traits de ma mere, qu'on soupçonnoit plutôt qu'on ne les démêloit, attendrirent Cynare. Elle me fit nourrir par une esclave, & se chargea de m'élever. Ses soins généreux ou intéressés furent payés par des progrès étonnans. Ma beauté se développa de bonne heure, & bientôt mon esprit promit encore plus. Je devenois de jour en jour plus chere à Cynare: mes attraits naisans, loin de l'allarmer, lui paroissoient, dans le déclin des siens, une ressource utile, & elle n'épargna rien pour mon éducation. J'avois la taille admirable, & la voix jolie: j'appris à chanter, à pincer le luth, à danser, &

les meilleurs Maîtres de Smyrne s'empresserent de cultiver mes talens. Mais, si l'on eut soin de former mon corps & d'ajouter à la nature tout ce que l'art peut achever, on ne négligea point mon esprit : Cynare s'attacha surtout, sinon à le rendre solide, du moins à l'orner de tous les agrémens nécessaires à notre profession. Un célèbre Sophiste, de la Tribu Pandionide, qui se trouvoit à Smyrne, fut chargé de m'apprendre la langue Attique, c'est-à-dire, de me donner ces douces inflexions, ce sel naïf, ces tours délicats, & ces finesses de langage qu'on acquiert difficilement hors d'Athènes. Les tendres Poësies de Sapho, les molles Elégies d'Antimaque, Bion, Méléagre, Euphorion, tous les Poëtes galans, tous les écrits ingénieux sur l'amour, faisoient mes délices ; & certainement, sans trop me flatter, j'apportoïis de mon propre fond toutes les ouvertures qu'on

peut désirer pour ce genre d'érudition.

Le portrait que je fais ici de moi-même, ne vous paroîtra pas fort modeste : mais, puisque vous exigez, mes enfans, que je vous conte mon histoire, il faut bien que vous me passiez quelque retour de complaisance sur les succès de ma jeunesse. La vanité ne consiste point à se rendre justice. Il est une sorte de confiance qui sied bien aux belles; & parce que je ne suis plus ce que j'ai été, dois-je dissimuler aujourd'hui des avantages qui ont fait toute la réputation dont je jouis encore?

J'entrois dans ma treizieme année, quand Cynare un jour me tirant à part, me tint ce discours que je n'ai jamais oublié.

» Il est tems, Psaphion, de quitter l'enfance, & de travailler à ton établissement. La beauté ne nous est pas donnée pour nous-mêmes, pour être le stérile objet

» de notre complaisance, & nous
» attacher seulement à notre mi-
» roir : c'est un bien dont nous ne
» jouissons qu'en l'aliénant, dont
» nous sommes tout au plus les dé-
» positaires, & dont la propriété
» appartient aux hommes. Tu leur
» est donc comptable de ta person-
» ne, & tu ne peux de trop bonne
» heure être utile à tes concitoyens.
» Toute la ville de Smyrne a les
» yeux sur toi : la patrie d'Homere.
» est ta conquête, & tu comptes tes
» adorateurs par le nombre de ses
» habitans. Les jeunes gens d'une
» part briguent tous l'honneur d'en-
» lever tes premiers soupirs, & les
» vieillards se font une agréable idée
» de te donner les premières leçons
» de l'amour. Je veux faire acheter
» cher l'opinion d'un bien dont la
» seule fragilité fait le prix. Mais
» parmi tous ces Amans qui t'assié-
» gent, il faut qu'enfin un seul te
» ravisse cette fleur qui ne souffre

» point de partage, & je suis in-
» décise sur la préférence. Si j'ac-
» corde les premices de ta beauté
» aux vœux impatiens de la jeunesse,
» je crains que tu ne prennes du
» goût pour celui qui t'ouvrira cette
» délicieuse carrière, & rien de plus
» funeste à notre profession qu'un
» attachement quel qu'il soit, sur-
» tout lorsqu'il est prématuré. Si je
» te livre à la sensualité d'un vieil-
» lard, ce n'est pas te faire entrer
» agréablement dans le monde. Le
» pas, ma fille, est délicat : aide-
» moi dans ce choix important, &
» d'abord examinons ton cœur. Est-
» il dans ce parfait équilibre, où j'ai
» tâché de le maintenir? N'y sens-
» tu rien, je ne dis pas qui l'entraî-
» ne, mais qui l'incline un peu pour
» quelqu'un? Parle, ne me déguise
» rien : il y va de ton repos, Psa-
» phion, & de nos intérêts com-
» muns. Je vis hier à tes genoux
» l'Athlete Phocas : il n'est pas le

» plus bel homme de Smyrne ; mais
 » enfin avec sa jeunesse & tout ce
 » que promet sa figure , ces Ethio-
 » piens lavés réussissent , où mille
 » Blondins se morfondent , & tu me
 » paroissais agitée. «

» Moi émue pour Phocas , lui dis-
 je ! » Quelle étrange idée vous avez
 » de moi ! Quand je regardois ce
 » vilain Cyclope , l'or qu'il m'offroit
 » à pleines mains , sembloit à mes
 » yeux se changer en plomb. « Et
 le plomb du beau Néandre , reprit
 Cynare , » apparemment se change
 » en or : car quand il est ici tu ne
 » vois plus personne. Tu sçais pour-
 » tant qu'il est sans ressource , & tu
 » dois regarder tous ces soupirans ,
 » qui viennent t'apporter leur bonne
 » mine avec leur inutilité , comme
 » ces monnoyes légères qui n'ont
 » qu'une belle empreinte , & point
 » de cours dans le commerce. «
 Néandre , répondis-je , » est aimable ,
 » & je vous avouerai qu'il m'a-

» muse , mais il ne fait que m'amu-
» ser. « C'est-là fort souvent le che-
» min du cœur , répliqua Cynare.
» Mais je veux qu'il n'ait pas été si
» loin : est-il possible que dans la
» foule de ces jeunes gens , qui nous
» font une cour si brillante , il n'y
» en ait aucun que tu distingues des
» autres , & que tu les voyes tous du
» même œil ? Vous hésitez ?
» Ah ! vous n'êtes pas sincere. Je
» vous surprend tous les jours dans
» des distractions qui décelent ce
» que vous voulez en vain me ca-
» cher. On ne rêve plus impuné-
» ment à votre âge. Vous aimez,
» Pfaphion , malgré tous les soins
» que j'ai pris pour vous préserver
» de cette foiblesse , & vous avez
» l'ingratitude d'user de dissimula-
» tion avec moi. «

Si je fus étonnée de la pénétra-
tion de Cynare , ses reproches , dont
je sentoïis la justice , me remplirent
de confusion. Je fus quelque tems

sans lui répondre, & enfin je lui confessai en tremblant que j'aimois **SUNNION**. C'étoit l'esclave cheri du vieux Thrasibule, dont j'aurai bientôt lieu de parler. Sunnion, originaire de Crete, étoit d'une taille un peu ramassée, mais d'une figure touchante, & dans cet âge heureux qui conserve encore les graces de l'enfance sous la vigueur de la jeunesse. Cynare pâlit au nom du Crétois, & fut frappée comme d'un coup de foudre.

» Quoi ! dit-elle, c'est un vil esclave
 » qui a fait éclore l'amour dans un
 » cœur que je prenois plaisir à former moi-même ? Quoi ! Sunnion
 » est l'objet de vos premiers soupirs ?
 » Ah ! Pfaphion, quelle bassesse !
 » Est-ce là le fruit de mes leçons,
 » & des peines que je me suis données, pour vous élever le cœur & l'esprit ? Cette jeunesse distinguée
 » qui brûle pour vous n'a donc pu vous défendre de Sunnion ? «

Ces nouveaux reproches m'accablèrent

blerent; je n'avois point de replique, & je me mis à pleurer. Je lui promis pourtant d'oublier Sunnion, & notre entretien finit là. Je fis effectivement d'assez bonne foi pendant quelques jours tout ce que je pus, pour m'ôter ce pauvre garçon de la tête. Mais plus je me représentois le malheur de sa condition, plus je trouvois dans ma foiblesse de raisons pour réparer, autant qu'il étoit en moi, l'injustice de la fortune. Je pris donc le parti de suivre un penchant que je ne pouvois plus combattre, & comme cette douce mélancolie, inséparable de l'amour, avoit à moitié trahi mon secret, j'affectai beaucoup de dégagement. Cynare n'en fut point la dupe: depuis cette importante découverte, elle ne me perdoit point de vue. Elle craignoit que je ne disposasse, sans son aveu & au préjudice de ses intérêts, d'un bien sur lequel elle croyoit avoir toute sorte de droits, &c.

j'étois extrêmement observée.

Il y avoit tous les jours chez Cynare des soupers délicieux où j'étois admise, & dont j'augmentoïis l'agrément, soit par les charmes de ma voix que j'accompagnois de mon luth, soit par les graces de ma danse. Pour la conversation, c'étoit son affaire. Elle sçavoit animer la table, & en assaisonner les plaisirs par les plus aimables folies, que son imagination vive, exercée, badine, produisoit sans jamais s'épuiser. Cynare, avec le rare talent d'être amusante & toujours nouvelle, de mettre partout de l'esprit, sans fatiguer celui des autres, étoit d'une souplesse admirable. Elle faisoit tous les caracteres, & s'y conformoit. Elle passoit avec une facilité surprenante de la volupté délicate à l'emportement de la débauche. Elle s'inondoit de vin de Lesbos avec les plus intrépides buveurs, & se réduisoit à l'eau chaude avec les partisans de

ce frugal breuvage. Elle mangeoit des oiseaux du Phase avec les sensuels Ioniens, & la sauce noire des Spartiates avec les plus austères convives. Vous l'avez vûe fort âgée, Nicarette. Qu'elle étoit encore aimable, malgré ses rides ! L'esprit sembloit rajeunir le corps. On aimoit en elle ce qu'elle n'étoit plus, ce qu'on voyoit bien qu'elle avoit été, & ce qu'elle étoit encore dans son déclin. La volupté brilloit dans ses yeux, & soutenoit toujours leur vivacité : c'étoit l'ame qui la vivifioit. Les traits du tems sur son visage étoient comme les ombres d'un tableau qui n'éteignent certaines parties, que pour donner plus de relief à d'autres. Sa vieillesse ressembloit à la fin d'un beau jour, dont la sérénité se répand jusque sur la nuit qui lui succede : elle rapelloit tout l'éclat de sa brillante jeunesse.

Enfin arriva le grand jour, le jour marqué dans le Conseil privé de

Cynare, pour m'initier dans l'art de Lais. Parmi plus de vingt concurrents qui se disputoient mes premières faveurs, trois rivaux de conditions différentes, mais très-importans, négocioient cette grande affaire, & partageoient la résolution de mon intéressée Surveillante. Le fils d'un des principaux Magistrats de Smyrne, appelé **THERIS**, étoit le premier sur les rangs. C'étoit le moins riche des trois, mais celui qui pouvoit me donner le plus de considération dans le monde, & dont, par rapport à la protection, nous avions aussi le plus de besoin. Le second étoit **THRASIBULÉ**, opulent vieillard, qui avoit amassé de grandes richesses dans l'administration des biens consacrés aux Temples, & dans la levée d'un impôt sur les figues de Magnésie.

Le troisieme étoit **PAMMÈS**, fils de Lycortas, qui commandoit les galeres de la République. Ce der-

nier étoit un vrai Capitan, qui peu capable par lui-même de nous faire beaucoup de bien, pouvoit nous faire assez de mal, & qu'il étoit par cette raison fort dangereux d'éconduire.

Cynare, incertaine à qui déférer le pas, prit le parti de le donner à tous trois successivement, c'est-à-dire, d'en tromper au moins deux. Elle me prit dès le matin en particulier, & sans me communiquer ses arrangemens, elle me disposa de son mieux à la perte de mon innocence. Il fallut ensuite faire ma toilette, & travailler à ma parure. Cynare elle-même y mit la main, & fut plus de deux heures à placer une petite branche de myrthe dans mes cheveux. Comme elle étoit fort religieuse, avant que de me remettre entre les mains des hommes, elle crut devoir me mener au Temple de Vénus Pandemie, où elle vouloit porter des couronnes de fleurs, & elle m'ordonna de me tenir prête,

pour partir au retour du bain.

Mais je vois votre curiosité, mes filles : vous êtes en peine de sçavoir ce que je fis de Sunnion. M'y voici, son triomphe approche. Plus j'avois fait d'efforts sur moi, pour le bannir de mon esprit, plus mon goût pour lui s'étoit fortifié. Je le voyois tous les jours passer & repasser devant notre logis; &, soit par hasard, soit instinct, je ne manquois point de l'appercevoir, & par conséquent d'en être apperçue. Que nos regards étoient éloquens, tendres, expressifs ! Je ne sçai qui de nous deux prévint l'autre, mais nous nous comprimes d'abord. Nous brûlions de nous parler, & jusqu'à ce jour il avoit fallu s'en tenir au langage des yeux. Mais lorsque je vis mes plus chers appas destinés à être la proie d'un inconnu, que je n'aimerois point autant que Sunnion, quand même il eût été plus aimable, je résolus de tenter toutes fortes de

moyens, pour disposer en sa faveur du seul bien que je pouvois lui donner, & que lui envioit la fortune.

Cynare & moi nous allions sortir, pour aller au Temple. Heureusement quelques Etrangers arrivés ce jour même à Smyrne, vinrent lui donner de l'occupation au logis, & lui firent changer ses dispositions. Elle fut donc obligée de me confier à Praxille. C'étoit une grande fille d'Icarie, dont l'air mélancolique & sérieux en imposoit même à Cynare. Nous l'avions surnommée la *Prêtresse*. Elle étoit d'une grande réserve avec moi, soit qu'elle ne me regardât que comme un enfant incapable de sa confiance, soit qu'elle me considérât comme une rivale prête de la chasser du théâtre. Au travers de toute sa froideur, je lui avois découvert une inclination. Lagos, (c'est le nom de son Amant) étoit fils d'un Marchand de poisson, qui demouroit au bas du Mont Sy-

pylus, attendant le port. Je ne doutai point que Praxille ne profitât de l'occasion, pour se ménager au moins une rencontre avec Lagus; & mon projet fut d'avertir Sunnion de se rencontrer aussi quelque part. Je trouvai le moyen de lui faire tenir un billet, où, sans imaginer seulement à quoi notre entrevue nous pourroit être bonne, je lui marquois toutes les circonstances de la dévotion que nous allions faire.

Nous voilà sorties Praxille & moi, chacune couverte de notre voile. Praxille, comme je l'avois prévu, prit le chemin du port. Bientôt son Amant nous joignit, & j'aperçus presque en même tems Sunnion. Lagus instruit du sujet de notre course, nous fit entrer près du Gymnase, chez la Bouquetiere Vappa. C'étoit une Mégarienne déliée, à qui l'Amour, pour récompense de l'avoir bien servi pendant sa jeunesse, avoit conservé le goût du plaisir, non

plus pour en donner par elle-même, mais pour s'intéresser à celui des autres. Sunnion nous suivit chez elle, & Praxille occupée de ses propres affaires, nous laissa toute la liberté que nous désirions. Il étoit question, d'avoir un prétexte pour pouvoir être seule avec son Amant : elle imagina sur le champ je ne sçai quelle explication à finir entre eux, & ils passèrent dans une chambre, où je jugeai bien que ma présence étoit inutile. Restés avec la Bouquetiere, nous nous regardions Sunnion & moi, sans oser, Amans novices, lui proposer ce qu'elle devoit de reste. Elle nous parcouroit tous les deux depuis la tête jusqu'aux pieds, & nous jettoit de tems en tems des regards malins, qui, après m'avoir déconcertée, m'enhardirent. Je détachai une de mes boucles d'oreille qu'elle eut la complaisance d'accepter, & je la priai de me rendre le même service qu'à Praxille, c'est-à-

dire, de me donner aussi les moyens d'entretenir en particulier le beau garçon qui étoit présent, & que Praxille n'avoit pas remarqué. La bonne Vappa comprit aussitôt ce qu'elle feignoit d'abord de ne pas entendre, & elle acheva d'héberger les Amours. Elle nous mit dans une petite salle à côté de l'endroit où Praxille venoit d'entrer avec son Amant, & d'où nous pouvions entendre leur conversation.

Que vous dirai-je, mes enfans ! L'entretien fut court entre Sunnion & moi. Nous étions singulièrement partagés par le plaisir de nous voir, de nous posséder, d'être seuls ensemble, & par le desir pressant d'écouter ce qui se passoit à côté de nous. Grands Dieux ! Que notre Icarienne étoit transportée ! Quels soupirs & quels élans frappoient nos oreilles ! Autant elle paroissoit indolente, autant dans les combats amoureux elle étoit vive, animée,

furieuse. Ma chete compagne, sans le sçavoir, faisoit découler jusqu'à nous l'irrésistible volupté. On eût dit que, du mur qui nous déroboit la vue de ces tendres Athletes, il transpiroit un feu subtil qui nous pénétrait par degrés. Nous étions agités de tous leurs mouvemens. Notre imagination vivement remuée par ces accens entrecoupés & ce voluptueux murmure, qui sont le langage des ames, portoit jusqu'à nos cœurs ces douces secousses qui font palpiter les Amans. Nos sens, par les impressions du plaisir qu'ils recevoient de toutes parts, étoient comme les cordes d'une lyre, qu'on a montée à l'unisson d'un pareil instrument touché par un maître habile. Celle-ci, sous le mobile archet, resonne, enfante des accords : l'autre par une correspondance harmonique rend aussi des sons, & devient l'écho de celle qu'anime une main sçavante. Bientôt entraînée par ma propre

foiblesse & toute hors de moi, je m'abandonnai dans les bras de mon cher Esclave, & je me sentis presser par les siens. Nous tombons sur un ras de fleurs, agréable Lice, où la plus fragile de toutes, ravie & donnée en même temps, devient le prix d'un combat rempli de douceur. Là le vainqueur & le vaincu se confondent, & conspirent mutuellement à leur triomphe & à leur défaite. L'entrée du Portique étroit (1) où l'Amour a récelé le souverain plaisir, est gardée par l'ombre de la douleur, comme la rose est défendue par l'épine. Sunnion que ma docilité rend plus cruel encore, l'impitoyable Sunnion ne respecte plus ma jeunesse; il brise les foibles barrières qu'elle oppose à son courage bouillant. Il m'en coûte, hélas! du sang & des larmes: douces larmes que boivent

(1) Il y a dans le Grec, *de l'Antre des Nymphes*. Pour épargner l'érudition, on a fait passer l'explication dans le texte.

les Amours ; précieuses & cheres blessures, d'où coule un fleuve de délices. Sunnion n'avoit rien d'imposteur : c'étoit Alcide, sous les traits d'Hilas. Quatre fois j'expirai sous ses coups ; quatre fois je le vis expirant lui-même renaître sur le bûcher de ses cendres.

· Nous étions dans cette amoureuse extase, dans cette molle & stupide langueur, où, pour trop sentir, on ne sent plus rien ; où les Amans sont concentrés l'un dans l'autre & comme dissous par le plaisir ; où nos ames errantes, incertaines nous laissent dans l'oubli de nous-mêmes & dans une sorte d'anéantissement, quand l'indulgente Bouquetiere vint nous avertir que Praxille avoit congédié Lagus. Nous quittâmes à regret ce charmant réduit, le berceau de mille amours & d'un million de desirs. Sunnion en sortant fut aperçu de Praxille, & le désordre de ma parure acheva de lui faire com-

prendre ce qui s'étoit passé entre nous. Elle en exigea l'aveu de moi-même, afin d'y apporter le remede. Je crus avoir sur sa discrétion autant de droit qu'elle en avoit sur la mienne. Elle me fit les reprimandes que ma jeunesse & les circonstances l'autorisoient à me faire; & elle finit par me donner d'utiles avis, pour réparer, autant qu'il étoit possible, l'atteinte que mes appas venoient de recevoir. Ensuite elle rajusta mes cheveux, & après avoir fait le choix des couronnes que nous devions offrir à Vénus, nous reprîmes le chemin du Temple.

De retour au logis de Cynare, où j'étois attendue avec impatience, je scus me composer si bien, qu'elle n'apperçut aucun changement en moi. Elle me remit entre les mains de Theris, à qui, par certaines considérations, elle avoit enfin destiné les prémices de mes appas. Nous restâmes enfermés jusques à la nuit

dans une chambre consacrée aux livres mystères de Vénus & de Corytto (1), mais qui n'eût pas pour moi les mêmes charmes que le délicieux atelier de la Bouquetiere, Je pratiquai les leçons de Praxille, & je n'eus pas de peine à tromper l'amour impétueux de Theris, & la sécurité de Cynare. Aux amusemens de Vénus, on fit succéder ceux de la table; & Theris ne me quitta que le lendemain plus fatiguée que satisfaite de sa personne.

Que ce Theris en effet étoit différent de mon brave Cretois! Figure agréable & trompeuse, il n'avoit que le masque d'un sexe dont il avoit usé sans moderation, aussitôt qu'il avoit pû le sentir. Theris, avant l'âge viril, avoit presque cessé d'être homme, pour s'être trop hâté de l'être; & sous les traits de la jeunesse avoit déjà tous les symptômes d'une vieillesse anticipée. C'étoit un de ces

(1) Déesse de la Volupté.

mauvais ménagers, qui par une folle profusion d'eux-mêmes ont abusé de la Nature, comme d'autres font de la fortune. Ils viennent à nous avec un front couronné des riantes fleurs du printems, & n'apportent dans le sein des Amours que les glaces des languissans hyvers : cadavres embaumés, chez qui tout est mort, excepté le goût du plaisir qui les fuit sans cesse, & l'inutile desir, pere des regrets.

Deux jours après, le vieux Thrasibule vint déterminé comme un Argonaute, pour tenter une aventure aussi difficile pour lui que celle de la Toison d'or. Ridicule à force de parure, il étoit farci de parfums comme un Roi d'Egypte que l'on va mettre dans le tombeau de ses ayeux. Il s'étoit fait peindre les sourcils & la barbe; il avoit offert à Vénus cent paires de pigeons, pour réussir dans la pénible entreprise qu'il avoit résolu de mettre à fin.

Cynare

Cynare, voyant briller l'or qu'il ver-
soit libéralement pour acheter un
bien idéal, qui n'étoit plus au pou-
voir de la fortune, lui faisoit valoir
mon extrême jeunesse. C'étoit, di-
soit-elle, une tour d'airain que
Thrasibule avoit à forcer; & elle
ajoutoit, qu'il n'appartenoit qu'à Ju-
piter & à lui, de prendre une forme
si capable de vaincre les plus grands
obstacles. On le rendit maître de
Danaë, & nous fûmes enfermés une
partie du jour. Cynare eut soin de
me donner des leçons, que Praxille
& mon expérience avoient préve-
nues. Figurez-vous ma contenance
entre les bras de mon vieux Tithon.
Victime d'un amour mercenaire, il
fallut souffrir tout ce que la luxure
impuissante inspire d'artifice & d'ef-
forts, à la vue de mille appas livrés
à ses fureurs. Tous les miens étalés
sans voile à ses yeux épuisoient ses
desirs en les irritant, & les faisoient
sans cesse renaître pour son supplice

& pour le mien. Autant ses transports brûlans me glaçoient, autant ma froideur l'enflammoit encore ; & tout son feu n'étoit qu'une ardeur de fièvre qui semble ranimer le malade & lui redonner de nouvelles forces, mais qui l'abbat bientôt & le plonge dans une foiblesse pire que la première. Enfin j'eus pitié du bon homme, & trompant son amoureux délire, par l'idée d'une fausse victoire qui ne coûta rien à mon indolence, il crut avoir fait tous les travaux d'Hercule. Si cette aventure ne m'amusa gueres, je m'en divertis bien dans la suite. Je comparois Thrasibule à Theris, & le vieillard de trente ans étoit à mon gré le plus insupportable des deux. La léthargie de Thrasibule étoit dans l'ordre naturel, & je devois bien m'y attendre. Mais quel état désespérant que celui d'un homme qui promet tout & qui ne peut rien ; qui nous montre à chaque instant le plaisir, &

qui, comme un adroit faiseur de prestiges, nous l'escamotte à chaque instant; qui nous agite, pour nous laisser consumer notre agitation sans effet; qui sans cesse allume des feux qu'il ne sçauroit jamais éteindre! Voilà Theris, & ma situation avec lui.

Dès le lendemain, Pammès vint trouver Cynare, & me fit l'honneur de me faire entrer dans le plan d'une débauche qu'il vouloit faire le soir même avec un de ses amis. Il étoit déjà si plein du vin de Méthymne dont il promit de nous régaler, que je ne voyois point d'apparence à d'autre entreprise de sa part. Le vin fert quelquefois l'amour; mais il est aussi fort souvent son ennemi le plus déclaré. Après m'avoir enyvrée de deux baisers qu'il me donna pour gages de son impatience amoureuse, il sortit pour aller chercher son second, & revint bientôt avec lui. C'étoient deux jeunes gens que le

vin, le goût de la débauche & l'inutilité avoient liés depuis deux jours fort étroitement, & qui étoient inféparables, à ce qu'ils croyoient. Ils se connoissoient à peine, & déjà s'appelloient Oreste & Pylade. Oreste (c'est Pammès) se souvint pourtant de faire jurer à Métrodore, qui dans la chaleur du vin pouvoit s'oublier, qu'il respecteroit sa maîtresse; ce fut le nom dont il m'honora. Je vous ai dit qui étoit Pammès. Métrodore étoit un aventurier, qui sans état, comme sans pays, subsistoit parmi les jeunes gens de Smyrne, à l'ombre de leur déreglement. Une débauche de table n'est pas un tableau fort intéressant: abrégeons-le, pour changer de scène.

A mesure que les fumées du Méthymne dérangoient les idées de Pammès, il devenoit plus traitable sur mon compte; & déjà Pylade abusant des droits de l'amitié, au mépris de la foi jurée à son compa-

gnon, attentoit à des biens réservés pour lui. Celui-ci occupé à louer son vin, ce qu'il faisoit avec beaucoup d'énergie en vuidant sa coupe, ne songeoit presque plus à moi ; quand ses yeux troubles & distraits ayans démêlé par hasard Métrodore panché sur moi d'une manière libre, par un excès de générosité, il lui résigna ses droits sur toute ma personne, & m'invita à le traiter comme un autre lui-même. Je ne jugeai point à propos d'entrer dans une liaison si intime, & l'amoureux Parasite fut obligé de céder à l'autorité de Cynare. Heureusement pendant notre altercation, le galant Pammès s'endormit, & ne fut point en état de faire exécuter, ce que Métrodore appelloit très-disertement, *les dernières volontés de son ami*. Ce digne convive prit donc le parti de se venger de mes rebuts sur un flacon d'excellent vin, auquel il transporta ses caresses, jusqu'à ce que le soporatif

fermant ses humides paupieres, eût réuni sa destinée à celle de son compagnon. Aussitôt que par des ronflemens redoublés, nous nous crûmes bien assurées de la tranquillité de nos hôtes, nous leur abandonnâmes le champ de bataille, & nous allâmes nous reposer.

Je nageois dans ce délicieux cahos, où un léger assoupissement nous laisse goûter à longs traits le charme qui nous entraîne dans les bras de Morphée, quand nous fûmes éveillées par un bruit affreux. Il venoit justement de la salle où nous comptions n'avoir laissé que deux cadavres incapables de troubler le repos du monde, & nous y courûmes avec de la lumiere. Jamais spectacle plus ridicule & moins divertissant pour nous, ne fut plus digne d'exciter en même tems des ris & des larmes.

Pammès, dans le délire orageux d'un songe agité par l'yvresse, s'imaginait monter un vaisseau battu

d'une horrible tempête, & tout prêt de faire naufrage. Empressé d'ordonner la manœuvre, il précipitoit ses pas chancelans de la poupe à la proue, (comme il s'exprimoit), c'est-à-dire, d'une extrémité de la salle à l'autre; & le vertige de sa tête ébranlant toute la machine, sembloit imprimer au plancher un mouvement de rotation qui rendoit la bourasque complete. Les emportemens, les cris & les juremens usités parmi les gens de mer achevoient la scène. La dernière ressource des matelots dans un cas pareil à celui que se représentoit notre Officier de galeres, est de soulager le navire, en jettant sa charge. L'actif somnambule dont notre présence ne pouvoit dissiper l'illusion, ne tarda pas à s'aviser de ce bel expédient; & montrant l'exemple à son compagnon qui composoit toute sa chiourme, il se mit à jeter par les fenêtres tout ce qu'il rencontroit de meubles &

d'ustensiles. Pendant toutes ces extravagances qu'il faisoit de la meilleure foi du monde, Métrodore dont je remarquois bien la malice, feignoit les mêmes disparates, & encherissoit encore sur lui. Enfin à force de soulager le vaisseau, ils eurent bientôt nettoyé la salle. Seules à la merci de ces forcenés, nous eûmes peur qu'ils ne voulussent, pour éclaircir aussi l'équipage, nous faire prendre le même chemin qu'aux meubles, & nous fîmes une prompte retraite. Tel fut le dénouement de cette agréable fête.

Bientôt le bruit courut dans la ville, que l'élève de Cynare, âgée de treize ans, avoit fait ses premières armes, & nos dupes ne manquèrent point de s'en donner tous trois l'honneur. Notre porte en conséquence fut décorée pendant plusieurs jours de couronnes & de guirlandes de fleurs, & tous les Musiciens de Smyrne furent employés à célébrer

célébrer ce glorieux exploit. Je contai dans la suite à Cynare mon aventure avec Sunnion. Elle essaya de me persuader que j'avois fait absolument un marché de dupe, en gratifiant un simple esclave d'un bien dont j'avois frustré des amans utiles, & d'une condition digne de mes charmes. Nous traitâmes alors la question agitée chez Théodote à Athènes; sçavoir, quel est l'instant le plus délicieux, ou celui qui nous fait goûter pour la première fois le plaisir, ou celui qui dans l'habitude du plaisir, nous unit au premier objet qui nous a véritablement touchées. On suppose que nous n'aimons qu'une fois; qu'une véritable inclination épuise cette extrême sensibilité qui ne dépend jamais de nous; qu'après cela toute la passion que nous croyons sentir, n'est plus dans le cœur; que c'est uniquement le goût du plaisir, goût libre & qui n'est non plus l'amour, que l'appetit n'est le besoin.

La qualité de nos amans fait souvent toute notre réputation. Pour moi je n'eus qu'à me montrer, pour établir ou pour affuter la mienne. On me nomma *la Vénus de Smyrne*, & notre logis fut plus fréquenté que le Temple de la Déesse. Les Poètes remplirent leurs vers de mon nom, & le firent voler par toute la Grece. Que de combats nocturnes donnés pour moi ! Que de fois nos portes furent enfoncées par une pétulante jeunesse, empressée de m'offrir ses vœux & son or. Je faisois couler ce divin métal dans les avides mains de Cynare, comme il roule dans les flots de l'Hermus. Il seroit trop long de vous raconter toutes mes aventures : je veux donc me borner à celles qui peuvent servir à votre instruction ; &, comme les Poètes ont fait dans l'histoire des Héroïnes de l'Antiquité, je choisirai quelques incidens de ma vie, pour vous laisser un fidel portrait de mon génie & de ma personne.

Il en est de la galanterie dans les femmes, comme de la bravoure dans les hommes : c'est la voye la plus sûre pour se faire un nom, & pour parvenir à l'immortalité. Toute l'Antiquité ne nous entretient que des Héros qui ont été la terreur du monde, & des Belles qui en ont fait les délices.

La beauté n'est donc pas faite pour être obscure, ni pour se fixer solitairement aux regards dédaigneux d'un seul homme, à qui la possession rend tout insipide. Une belle est, dans la société, un ornement placé, comme le soleil, pour égayer par son éclat, ou pour échauffer tout ce qui l'environne. Une jolie femme doit regarder tous les hommes comme sa conquête ; & notre métier à nous est de vivre avec eux, comme en pays ennemi. Née dans la plus vile condition avec quelques charmes, & avec beaucoup de disposition pour les faire valoir, j'ai compris de bonne heure

que ces avantages m'avoient été donnés par la Nature, comme un dédommagement de la fortune, & pour m'aider à la corriger. Un peu de figure, assez d'art, & plus de conduite encore que d'ambition, c'est tout ce qu'il faut, pour se faire une condition des plus agréables. J'avoue que nous sommes en butte aux contradictions des deux sexes : mais à quoi dans le fond se réduisent-elles ?

Les femmes en général ou nous plaignent, ou sont déchaînées contre notre espèce. Celles qui marquent le plus d'acharnement contre nous, le font par un intérêt caché, ou par pure envie, le plus souvent par ces deux motifs. Elles ont en effet beaucoup d'intérêt à s'élever contre les plaisirs faciles, puisqu'ils leur dérobent bien des amans ; & puis elles se vengent par-là de la triste régularité, dont elles portent impatiemment le poids. Il faut bien qu'elles s'en prennent à nous de leur indi-

gence. Ce sont des Cyniques affamés qui crient contre la bonne chère.

Celles qu'une vie moins austère rend plus commodes, nous regardent seulement en pitié, & nous plaignent d'être incapables de leurs plaisirs. Elles prétendent que les sens tous seuls n'en goûtent que de bien imparfaits; elles veulent que le cœur soit de la partie; elles s'imaginent bien d'ailleurs que l'habitude émousse le sentiment. En cela pourtant, comme en mille choses, l'expérience est pour & contre. Un peu moins de sensibilité n'ôte pas le goût du plaisir, & fait sûrement notre bonheur. Cette disposition ne nous laisse qu'une volupté plus solide, & nous épargne autant de peines, qu'elle semble nous dérober d'agrémens. Si l'Amour n'affaiblit pas nos plaisirs, nous sommes bien dédommagées de la vivacité qui leur manque par le calme heureux de nos sens; & ce que nous perdons de leur pointe,

est compensé par leur abondance: La Nature au surplus ne perd pas ses droits, & le tempérament sans doute à les siens. J'ai fait cette observation sur moi-même: plus je me suis détachée des hommes, plus j'ai pris de goût pour mon métier; & quand je suis parvenue à n'aimer plus rien, ce que je dissipois en tendresse, a tourné au profit de ma complexion.

Les hommes plus indulgens pour nous, parce qu'ils nous font ce que nous sommes, nous plaignent plus qu'ils ne nous maltraitent: du moins ils se contentent de nous mépriser, & que souvent ces mépris sont rachetés cher! Voulez-vous voir comme ces ingrats se représentent notre condition. Nous sommes, à ce qu'ils prétendent, des victimes dévouées à la brutalité, au caprice & à la tyrannie de leur sexe. Un Amant qui paye achete le droit de nous faire sentir ses dédains, même au milieu de ses caresses; de mêler les rebuts aux dé-

sirs, & l'outrage à la plus ardente passion. La débauche ou le besoin l'amene, & il ne nous quitte gueres sans repentir. Il sçait qu'il fait seul tous les frais d'un plaisir que nous partageons rarement; il sort d'entre nos bras, comme il sort de table, rassasié de nos faveurs, & prêt à fouler aux pieds un mets insipide, qui en lui ôtant tout au plus sa faim, a fait succeder le dégoût.

Je m'écrierois ici volontiers comme le Lion des Fables, en voyant la peinture d'un de ses semblables qu'un homme tenoit abattu sous lui : *O si nous autres nous sçavions peindre...* Que nous humilierions nos tyrans ! Les pauvres dupes nous regardent comme les vils objets de leur passe-tems, & ne voyent pas qu'ils sont eux-mêmes les ministres de nos besoins ou de nos plaisirs, S'ils nous croient dignes de leurs mépris, ils méritent bien autant les nôtres; & n'en sommes-nous pas

vengées par le ridicule tribut que vient nous payer tous les jours ou leur foiblesse, ou leur folie ? S'ils nous montrent de la répugnance, nous leur rendons bien dégoût pour dégoût, ils doivent s'en appercevoir. Nous ne leur abandonnons souvent qu'une statue ; & tandis qu'enflammés par leurs propres desirs, ils se consomment sur des appas insensibles, notre tranquille froideur jouit à loisir de toute leur sensibilité. C'est dans ce moment qui égale le plus fier Satrape au dernier citoyen de la République, que nous reprenons sur eux tous nos droits. Une petite chaleur de sang renverse à nos pieds ces superbes, & nous rend maîtresses de leur sort. Un regard confond leur orgueil ; un souris égare leur raison. Or de quel côté, je vous prie, est donc l'avantage ? Où est ici le lion, où est l'homme ! Jugez par cette petite incursion faite en passant sur l'ennemi, jusqu'où nous pourrions

ou *la Courtisane de Smyrne.* 81

le pousser. Mais tous les hommes ne sont pas si injustes à notre égard. Tournez le tableau, vous verrez l'utile établissement de Solon dans un autre jour.

Là, disent nos graves partisans, l'homme le plus indécis ou le plus volage peut donner carrière à son inconstance : tous les goûts sont satisfaits successivement. Attrait précoce, beautés mûries par l'expérience ou par les années, blondes attendrissantes, amusantes brunes ; les objets passagers de l'Amour vénal, dans les ateliers de Vénus, sont aussi variés que les caprices humains. Les voulez-vous parées comme Junon, ou dans le deshabillé des Graces ? On prend à votre gré ces différentes formes. Il ne faut ni stratagème ni violence, pour s'introduire chez ces Belles. Leur maison ennemie de la solitude, n'est fermée qu'à l'indigence ou à l'avarice. Vous êtes sûr en tout tems d'être bien reçu :

on vous prévient même, on fait les avances, & on vous rend avec profusion les soins & les agaceries que vous perdez si souvent ailleurs. Point d'époux, de meres, ou de surveillans qui vous obsèdent & qui vous gênent. Tout vous rit, tout vous tend les bras. Votre maîtresse vous attend, pour se donner à vous sans réserve, & tous vos momens sont les siens. Vous n'avez point à ménager ces bizarres accès de foiblesse, ces capricieux retours de fragilité, qu'on vous met souvent à si haut prix : toute heure est celle du Berger. Il n'est point question d'éviter ces délicats momens de surprise, qui sont punis par certaines femmes aussi séverement que l'indiscrétion : ici vous n'avez jamais mal pris votre tems. On ne vous fait point essuyer ni ces politiques longueurs, qui dans une affaire réglée prennent le nom d'épreuves, ni ces incommodes préliminaires, qu'une femme d'un ordre

un peu différent veut toujours donner à la dignité du sacrifice qu'elle vous surfait, ou à l'intérêt de ses charmes dont il faut assurer le pouvoir. On n'avance pas pour reculer; on ne fuit point, pour vous donner la peine de courir, pour vous faire arracher des faveurs qu'on brûle de vous accorder. L'artifice des sentimens & le mystere sont inconnus. On peut vous farder le visage; mais vous n'êtes jamais la dupe du cœur. Petits soins, assiduités, fadeurs, mélange ennuyeux qui filés les jours des frivoles Amans, vous n'êtes d'aucun usage à Corinthe. Refroidissemens, dépits, procedés, ruptures, explications, raccommodemens, consommez les jours de l'oisive & folle jeunesse; mais n'occupez jamais des hommes pressés de vivre. De si courts plaisirs achetés au prix d'un tems qui fuit sans retour, coûtent toujours trop. Ici paroissez, choisissez: votre conquête est faite, la victime est prête,

& le plus léger desir est à peine l'intervalle de votre bonheur. Voilà l'idée qu'ont de nous des hommes, un peu plus raisonnables au moins que les autres.

Mais avons-nous besoin d'apologie ? Si toujours un sexe est l'excuse de l'autre, le goût des hommes parle assez pour nous ; reposons-nous sur leur foiblesse du soin de nous justifier. Vous sçavez l'inscription qu'un fameux Cynique vouloit qu'on mît au bas d'une statue d'or que Phryné fit porter au Temple de Delphes. Elle faisoit considerer ce riche présent, moins comme un don religieux de cette aimable Athénienne, que comme un monument public de l'incontinence des Grecs. C'étoient eux qui proprement faisoient cette offrande par les mains de la Courtisane. Nous sommes la statue de Phryné, au métal près dont la fortune fait entre nous la différence ; & les hommes qui font à coup sûr les frais de

ou *la Courtisane de Smyrne.* 85

la matiere & de la façon ; n'autorisent que trop leur ouvrage.

Ce petit chapitre sur notre profession m'a un peu écartée , je reprends mon histoire.

Vous n'imaginerez jamais que mon aventure avec Sunnion , ce Crétois que je vous ai peint si charmant , se fût terminée à notre entrevue chez Vappa. Les plaisirs dont j'y fis l'essai , furent un vif aiguillon pour tous ceux qui vinrent s'offrir , & Sunnion , à qui j'en devois l'aimable expérience , fut effacé de mon esprit , comme un songe. Je ne connus les délices dont j'étois capable , que pour payer d'un parfait oubli l'instrument de cette connoissance. Quand je voulus quelques jours après examiner mon cœur , je n'y trouvai plus aucune trace de l'inclination que j'y cherchois. L'image de la volupté , le goût du plaisir le remplissoient seuls : c'étoit le plaisir qui m'avoit séduite sous la figure de Sunnion , & ce que

j'avois pris pour amour, n'étoit que le *besoin d'aimer*. Qu'avec un cœur comme celui-là je devois être heureuse! Hélas! le moment n'étoit pas venu. Vous m'allez voir expier mon ingratitude par des foibleſſes dont je rougis, mais dont nous ne ſommes pas plus exemptes que les femmes qui ſervent l'Amour pour lui-même.

Micile fils d'un riche Marchand de Bithynie, & à l'âge de vingt-trois ans maître d'un patrimoine immense, vint pour ſon malheur & le mien à Smyrne. Il étoit bien fait, & d'une figure à pouvoir ſe paſſer de tant de fortune. C'étoit la curioſité de voir la plus belle ville de l'Ionie qui l'avoit conduit à Smyrne, & quelques affaires de commerce ſervoient de prétexte au voyage. Auſſitôt que le jeune Bithynien eut pris langue, il ſuivit l'uſage des Etrangers: il ne manqua pas de ſe mettre entre les mains de ces complaiſans d'office, qui s'emparent des nouveaux venus, pour

faire aux dépens de leur bourse les honneurs de toute une ville, c'est-à-dire, pour être leurs guides ou leurs corrupteurs. Bientôt il me fut amené par un de ces Aventuriers, & d'abord il prit un goût étonnant pour moi. Micile étoit comme tous les jeunes gens, qui dispensés d'être les artisans de leur fortune, n'ont qu'à jouir des biens dont un pere avare semble s'être exprès refusé l'usage, pour faire d'illustres dissipateurs. Micile avoit déjà par lui-même les plus heureuses dispositions pour la dépense & pour le faste. Dès le lendemain le Marchand de Pourpre, celui de Bijoux & de Pierreries, en un mot tous les Ouvriers qui servent à la parure & au luxe, furent à ses ordres. Deux jours après on m'annonça sa visite, & il fit précéder sa marche par des présens dignes d'honorer la magnificence d'un Souverain. Les guerriers subalternes & les vulgaires Amans peuvent se morfondre aux pieds des

Belles & devant les places : les enfans de Mars & ceux de Plutus brusquent leurs conquêtes. Micile à la troisième entrevue déclara que j'étois à lui. Tous les Amans qui m'environnoient respectèrent son opulence & ses profusions : on lui abandonna ma personne, il en prit possession dans les formes, & notre union devenue publique fut célébrée avec un éclat extraordinaire. J'avois passé si rapidement d'une fortune assez médiocre à l'état le plus brillant où jamais se soit vue Laïs ou Phryné, que je n'avois pas eu le tems de faire aucun retour sur moi-même. Tous mes jours étoient des jours de fête, & les plaisirs qui se succédoient sans relâche, ne me laissoient pas même d'intervalle pour former le moindre desir : comment aurois-je fait des réflexions ? Deux mois s'écoulerent, comme deux jours, dans ce vertige de fortune. Revenue de mon premier étourdissement, je voulus me demander

demandeur compte de mes sentimens pour Micile. Je croyois l'aimer, & je me trouvai le cœur plus vuide qu'auparavant. Je commençai même à m'appercevoir de ma solitude. Je regrettois cette foule d'Amans, qui venoient payer chaque jour à mes charmes un nouveau tribut. Je m'imaginai être dans les chaînes de ce bizarre engagement, où la nécessité de s'aimer (je veux dire, de vivre ensemble comme si on s'aimoit), produit nécessairement le contraire. En effet avant que Micile se fût approprié ma personne, avant qu'il fût venu déranger un genre de vie dont la liberté fait toute la douceur, je ne connoissois point l'ennui. Les petites vicissitudes attachées à notre condition, me faisoient mieux sentir le prix d'un beau jour. Je jouissois avec plus de goût du bien qui s'offroit. Aussitôt qu'une heureuse abondance, mais dont le sentiment n'étoit réveillé par aucune alternative,

ne me laissa plus rien à desirer, je n'eus plus de plaisirs. Ceux de la bonne chère, & ceux que le luxe inventa pour notre inutilité, les jeux, les fêtes, tout m'ennuyoit, tout m'étoit devenu insipide. J'étois dans l'état le plus fortuné; mais je trouvois ce bonheur bien triste, quand je venois à considérer qu'il ne tenoit qu'à un seul homme, à qui j'avois tout sacrifié, Eh! pouvois-je être dédommée par la frivole satisfaction d'éblouir les yeux jaloux de mille rivales, en un mot par le seul plaisir du spectacle, de tous ceux que j'avois perdus? Ce dernier sans doute est le plus touchant pour la vanité d'une femme, mais le bonheur d'être enviée ne remplit pas le cœur. L'amour-propre a beau nous l'exagérer, je ne sçai rien de si faux qu'un bien qui dépend de l'opinion d'autrui. Ainsi au milieu des délices & dans le sein de l'opulence, l'invincible goût de la liberté m'arrachoit encore des soupirs.

Pour le tendre & somptueux Micile, son attachement & ses profusions n'avoient plus de bornes. On eût dit qu'il n'étoit occupé qu'à se surfaire ma possession, & que plus il acquéroit de droits sur ma personne, plus elle augmentoit de prix à ses yeux. Ah ! si j'avois sçu du moins profiter de son aveuglement & de mon bonheur ! Il se ruinoit par une foiblesse supérieure à tous ses raisonnemens ; & moi plus inconsidérée encore que lui, j'aidois sans réflexion, sans aucun dessein, à précipiter sa ruine. Je ne voyois que le présent, ma vue n'alloit jamais au-delà, & je disputois de dissipation avec lui. Je répandois avec la même fureur ce qu'une main prodigue versoit dans la mienne, & tous deux nous aurions tari un fleuve d'or. Un an d'yvresse & d'enchantement mit fin au plus beau songe du monde. Micile étoit enfin parvenu à consommer jusqu'à la dernière dragme. Plus

son pere avoit pris de soins pour rendre sa fortune solide, plus il sembloit s'être appliqué à sa destruction. C'étoit comme un édifice bien cimenté, qu'on sappe par les fondemens, & qui, rapide dans sa chute, s'éroule à la fois de tous les côtés. Engagemens, aliénations, emprunts usuraires : tous les expédiens que le luxe, la prodigalité, la débauche, & la mauvaise administration, peut être encore plus dangereuse, employerent jamais, pour engloutir les plus riches patrimoines, avoient été mis en usage ; Micile avoit épuisé toutes les ressources. Dans cette affreuse extrémité, il s'attendoit au fort de tous ses semblables, c'est-à-dire, à être congédié. Peut-être aurois-je dû le faire, & n'y avoit-il point tant d'injustice au moins dans les maximes du Monde ; mais je n'en eus pas même la pensée. Eh ! comment payer tant d'amour d'une pareille ingratitude ? Micile ne regrettoit sa

fortune, que parce qu'il n'avoit plus rien à me donner; il m'en auroit sacrifié mille comme la première. Sa propre misere ne le touchoit point; il ne sentoit dans son malheur que celui de ma perte qui lui paroissoit inévitable, & c'étoit pour lui le plus grand de tous. Ce n'est pas ce qu'il me disoit: qui n'en auroit pû dire autant? C'est ce que je lisois au fond de son ame; c'est ce que je voyois clairement moi-même dans un cœur trop bien éprouvé, pour me méprendre à ses mouvemens. Et dans quel tems encore alloit-il me perdre? Lorsqu'il ne pouvoit plus vivre sans moi, & qu'il avoit lieu de se croire aimé. Ce que je sentoiss alors pour lui, n'étoit pourtant point encore de l'amour. C'étoient tantôt la reconnaissance & l'estime ensemble; tantôt c'étoit la seule pitié. Quand je vis qu'il méditoit sa retraite, je crus lui devoir à mon tour le sacrifice de ses propres dépouilles. Je vendis,

pour le soutenir au moins quelque tems, meubles, pierreries, bijoux, tout ce qui me restoit des débris de notre fortune. Je fis même équiper un vaisseau, pour tâcher de la rétablir. Il périt malheureusement, & cette perte me réduisit moi-même à la dernière indigence. Ce fut alors que ma propre misere m'attendrit encore plus sur la sienne. Je me sentis attachée à lui par des liens plus forts que ceux de la simple pitié : elle s'étoit changée en amour, & que je l'aimois sans le sçavoir ! Mais comme avec les plus beaux feux du monde on ne vit point de sentimens, il fallut chercher les moyens de donner aux nôtres une subsistance plus solide. J'avois ma ressource toute prête, & c'étoit-là ce qui désespéroit le pauvre Micile. Si l'idée du moindre partage étoit pour lui un coup de poignard, comment soutenir la vue de mille rivaux ? La nécessité m'obligea de vaincre ses ré-

pugnances & les miennes : je repris mon rang dans la société, & dès qu'on me vit reparoître, les amours effarouchés revinrent au nid. Mais s'ils se présentoit quatre Amans, l'ombre de Micile en écartoit trois. Il s'apperçut bientôt du tort que ses assiduités me faisoient, & que je m'efforçois de lui cacher. Il prit une résolution généreuse, & dont il étoit seul capable. Ce fut de sacrifier son amour, l'unique bien qui lui restoit & qui ne dépendoit plus du sort, au bien de mes affaires & à mon repos. Que de combats, quels déchiremens il dut éprouver, avant que de se résoudre à ce sacrifice ! Je juge de son cœur par le mien, & je sçai ce que me coûta notre séparation. Mais l'infortuné ! quel tems il prit pour exécuter son cruel dessein ! hélas ! il ne tenoit qu'à lui d'être heureux. Il étoit sincèrement aimé : je ressentois plus de satisfaction à lui rendre une partie de ses bienfaits,

que je n'en avois eue à les recevoir ; c'étoit pour mon cœur un plaisir touchant, qui me le rendoit lui-même plus cher. Son mauvais destin, en me l'arrachant, vint mettre le comble à son malheur. Il s'embarqua secrètement pour Alexandrie, où je sçus depuis qu'il fut obligé de se mettre au service d'un ancien Facteur de son pere. Que devins-je, ô Dieux, quand j'appris le départ, ou la fuite de mon Amant ! Quelle fut ma douleur & ma rage ! Je l'appellai cent fois barbare ; je le chargeai de tous les noms odieux qu'on donne aux perfides ; je voulus dans mon désespoir courir après le fugitif, & je me disposois à monter dans le premier vaisseau qui leveroit l'ancre, quand l'Amour, pour m'enchaîner à Smyrne, détruisit mes projets par une diversion qui fit échouer toute ma confiance.

L'avare & riche Palestre, vieille Courtisane, que nous appellions
l'Epoque

l'Epoque, étoit folle d'un jeune Lesbien dont la bonne mine étoit tout le patrimoine. Ajax (c'est le nom que se donnoit cet aventurier) étoit venu, comme bien d'autres, chercher à Smyrne une fortune qu'on trouve partout, quand on est heureux, & qui nous fuit partout, lorsqu'on n'est pas fait pour elle. L'Ajax de Lesbos avoit véritablement la taille héroïque, c'est-à-dire, très-avantageuse. Pour l'air & les traits du visage, c'étoit (comme on en voit tous les jours) de ces figures de fantaisie qui plaisent ou déplaisent, selon les gens. Palestre en fit la connoissance à la promenade du Portique : elle en devint éperdument amoureuse, & ayant appris qu'il étoit un peu embarrassé de sa contenance, elle lui proposa de vivre avec elle. Ajax qui ne tenoit à rien, accepta ses offres. L'intérêt le fit passer sur tous les dégoûts que Palestre ajoutoit à ceux de la vieil-

lesse. Car, outre la laideur dont la Nature l'avoit libéralement pourvûe, elle étoit d'une extrême malpropreté. Cette négligence que les deux Sexes ne se pardonnent point l'un à l'autre, est inséparable de la lezine, & sa plus fidèle compagne. Je crois même que l'avarice suffit toute seule pour enlaidir. Palestre l'avoit toute sa vie portée à l'excès; mais l'Amour qui sçait amolir l'airain, força ses mains de fer à s'ouvrir pour un autre intérêt que pour la rapine. Elle fit voir le jour à des monceaux d'or & d'argent presque aussi vieux qu'elle, & le noble fils de Telamon sçut en faire un meilleur usage. On ne parloit que de l'Amant de Palestre, & on disoit publiquement que la Doyenne de Cythère ne faisoit que restituer à l'Amour les larcins qu'elle avoit faits à Vénus. Nous nous vîmes Ajax & moi dans une fête que donnoit Cléidie le jour de sa naissance. Il m

parut très-propre à me consoler de Micile, & de mon côté je lui plus beaucoup. Nos yeux se dirent en très-peu de tems une infinité de choses qu'il fallut s'expliquer. Nous cherchions le moment d'être seuls, & quand on est deux à chercher ces momens si chers, on ne tarde pas à les trouver. Ajax n'eut pas de peine à me persuader, que j'allois lui rendre Palestre encore plus insupportable: nous prîmes des mesures pour lui cacher un attachement dont elle alloit augmenter les charmes, & mille baisers furent le gage d'un amour qui dès sa naissance fit les plus rapides progrès. Depuis ce jour nous n'en passions aucun sans nous voir, & nous nous quittions toujours plus épris, toujours plus enchantés l'un de l'autre. La dernière fois qu'on s'étoit vû, étoit encore un nouvel attrait pour se revoir avec plus de goût.

Vous devez être un peu surprises



de la facilité avec laquelle j'oubliai Micile , & je m'enflammai pour Ajax. Je ne l'ai jamais bien compris moi-même. Je pourrois la rejeter sur ces sympathies dont on raconte tant de merveilles , ou la donner pour un de ces grands coups de théâtre , dont sont remplies nos Milesiaques ; mais je crois qu'il faut l'expliquer par les seuls ressorts naturels. Micile avoit fait naître l'amour dans un cœur , où la volupté avoit toujours usurpé sa place. Comme une masse de cire qu'un Artisan amolit à force de la manier , & qu'il rend propre à recevoir toutes sortes d'empreintes , mon cœur amené peu à peu à ce degré de sensibilité qui nous rend si foibles , étoit sans défense , ou n'étoit défendu que par l'idée de Micile. Cet Amant me réduit à pleurer sa perte : il fuit , il trompe mon amour ; un autre objet vient lui servir d'aliment ; il entre dans un cœur ouvert à toutes

les impressions tendres. Micile , Ajax se confondent , mon cœur ne les distingue plus. Il n'a point changé pour Micile ; c'est tout au plus une autre image qui le trouve disposé à la recevoir , & qui s'imprime sur la première. Voilà la coquetterie placée bien ou mal : essayons de sauver l'inconstance.

J'ai connu un Curieux de tableaux qui avoit voué toute sa passion aux seuls ouvrages d'Euphranor. Un morceau de Parrhasius le détacha de ce premier Maître , & le fixa pendant quelque tems pour le rival de Zeuxis. Enfin un tableau de Timante, dont notre amateur fut épris, le rendit encore infidèle aux graces du pinceau de Parrhasius. Accuserez-vous de légéreté un homme dont le goût si constant pour un Art qui faisoit ses délices, ne faisoit que changer de genre, & qui fidèle à sa passion se laissoit entraîner seulement par celui qui le séduisoit le

dernier? Ceux à qui le nom d'inconstans se donne aujourd'hui parmi les deux Sexes, le font à la maniere de ce Curieux. Mais n'autorisons point l'inconstance : nous avons encore plus d'intérêt que les hommes à la décrier, & il vaut mieux en être coupable, que de chercher à lui prêter des couleurs. Je reviens sans cérémonie, comme on fait après un écart Poétique.

Palestre étoit trop clairvoyante, pour être longtems à s'appercevoir de notre liaison. Mais rassurée par le besoin qu'Ajax avoit d'elle, & par l'indigence où je me trouvois, elle n'en fut point fort allarmée, & se contenta d'éclairer toutes nos démarches. Cet assaisonnement qui manquoit aux douceurs de notre intelligence, leur donna une nouvelle pointe. Une Rivale à tromper presque sous ses yeux, un objet odieux à sacrifier, que d'attraits pour des Amans bien unis! Palestre en

nous gênant un peu ne fit donc qu'attiser le feu qu'elle vouloit éteindre, & j'éprouvai pour la première fois de ma vie ce délicieux sentiment, ce concert des cœurs, qu'on appelle *Amour pour Amour*.

Que cet état est différent de tous ceux par où j'avois passé jusqu'alors, & que je connoissois peu les délices réservées aux véritables Amans ! Si mes sens n'avoient que trop goûté toutes celles dont ils sont capables, ils ne m'avoient rien fait éprouver au-delà du voluptueux instant qui commence & finit leur félicité. Mais que de ressources pour ceux qui s'aiment ! Que de plaisirs précèdent encore, & suivent le dernier plaisir ? Ah ! quand la source en est dans le cœur, celui-ci nous égale aux Dieux. Nous sortons dans ce moment de nous mêmes ; nos ames en s'attirant semblent s'épancher, & s'écouler par tous nos sens ; elles s'exhalent comme une douce essence, & nous

en conservons le goût. Delà ce charme inexprimable attaché pour les seuls Amans à mille choses qui ne touchent qu'eux. Le nom de l'objet chéri, l'ombre de ses pas, l'air qu'il respire, tout a pour eux un sentiment particulier qu'on pourroit mettre au rang des vertus occultes. On diroit qu'ils ont d'autres sens, ou un sens de plus que les autres hommes. L'Amour leur détrempe de son nectar les plus insipides objets, & verse une infinité de douceurs sur toutes les circonstances de leur vie. Eloigné de ce qu'on aime, on le voit partout, on ne voit que lui : son image nous remplit, nous occupe, & nourrit délicieusement nos desirs. D'agréables rêveries nous rendent les plaisirs que nous avons goûtés, & nous font anticiper ceux qui nous attendent.

Quoique Palestre, de jour en jour, parût plus entêtée d'Ajax, elle auroit pu par économie s'accommoder

d'une rivale, si l'inégalité du partage n'eût réveillé sa jalousie. Elle crût dans le commencement que, pour me l'enlever, il ne s'agissoit avec lui que du plus ou du moins, & elle alla presque jusqu'à la profusion.

Mais quand elle vit que ce moyen, loin de réussir, tournoit encore à mon avantage, son expérience lui suggéra un expédient abominable. Elle mit à prix les complaisances d'Ajax; elle évalua toutes ses libéralités, & elle sçut les taxer de façon, qu'il étoit obligé de les acheter aux dépens de mes plus chers intérêts. Je frémis en apprenant des conditions si dures; mais il fallut en passer par-là. J'étois d'autant moins en état de dédommager mon Amant, qu'il m'en avoit lui-même ôté le pouvoir. Ses assiduités avoient fait fuir pour la seconde fois l'essein des Amours qui pourvoyoient à mes besoins, & mon extrême attache-

ment m'empêchoit de faire un pas pour les rappeler. Je ne pouvois plus regarder qu'Ajax : tout ce qui se présentoit sous le nom d'Amant m'étoit odieux. » L'Amour, dit la docte Telesille, » est souvent une » passion solitaire qui se tourne en » misanthropie pour tous les objets » étrangers au sien. « Autant j'avois de répugnance à céder mes droits sur Ajax, autant j'eus de peine à le résoudre lui-même au sacrifice qu'exigeoit Palestre. Mais nous n'avions que cette ressource : Palestre le meritoit à portée de me donner des secours dont je ne pouvois plus me passer ; j'étois réduite par le sort, ou plutôt par un Amour imprudent, à ne pouvoir subsister que par ses bienfaits. Le besoin le plus pressant l'emporta : j'abandonnai toutes mes prétentions à mon avide rivale, & elle sçut bien s'en prévaloir. La vieille Propetide ! en quel état elle me renvoyoit mon Amant ! Il m'ap-

portoit avec l'odeur de ses sales embrassemens les pâles étincelles d'un feu qu'il ne pouvoit plus rallumer, pour avoir été forcé de l'éteindre dans les bras de la laideur même, & parmi les glaces de la vieillesse. Mais dans cet état qu'il m'étoit cher encore ! Si je n'en pouvois rien exiger, j'avois du moins la consolation de penser que le bien dont il me privoit malgré lui, il ne le dissipoit ailleurs que pour me procurer le plus nécessaire. Ainsi ce qu'il m'ôtoit avec tant de peine, étoit pure générosité de sa part ; il falloit lui tenir compte de mes propres pertes. J'étois bien sûre que Palestre ne possédoit que la figure, & que toutes les intentions étoient pour moi seule : foible compensation sans doute de la réalité pour une femme dont la jeunesse demandoit beaucoup plus que des intentions. Au reste, quand je songeois aux mauvais momens que mon seul in-

térêt lui faisoit passer, je le plaignois bien plus que moi. Je ne souffrois que de mes besoins; lui dévoré des mêmes désirs, étoit encore accablé d'un amour qui faisoit continuellement son supplice. Toute cruelle qu'étoit cette situation, la nécessité plus cruelle encore nous l'auroit fait supporter au moins quelque tems. Mais on se voyoit tous les jours, & cette vue, en nous rappelant toutes les douceurs que nous perdions, irritoit de plus en plus notre désespoir. Ajax étoit languissant comme un arbrisseau transplanté dans un terroir ennemi: je séchois comme une plante à qui le tranchant du fer a ôté les sources de la vie, en la séparant de sa racine. L'Amour insensiblement devint le plus fort, & fit taire tout autre intérêt. Ajax fut moins complaisant pour Paestres, & les bienfaits de celle-ci diminuerent à proportion. Tous les jours il lui retranchoit quelque chose, & chaque

jour aussi je me ressentois du retranchement qu'elle étoit exacte à lui faire. Je profitois véritablement d'un autre côté ; mais c'étoit toujours au prix de quelque sacrifice, dont l'incommodité se faisoit sentir. Une alternative si singulière ne pouvoit pas durer longtems, & Palestre la termina tout d'un coup. Elle se lassa de n'avoir plus à son tour que ce que je voulois bien lui laisser ; & l'avarice enfin reprenant l'empire qu'elle avoit toujours eu sur toutes ses passions, lui ouvrit les yeux sur les brèches énormes qu'Ajax avoit faites à sa cassette. Elle le congédia brusquement : il vint se jeter dans mes bras plus amoureux que jamais, mais fort indigent. C'étoit l'amour tout nud que je recueillois. Nous crûmes avoir rompu les fers les plus insupportables du monde, & détestant les dons de Palestre, dont il falloit bien nous passer, nous nous fîmes un plan de vie qui seroit char-

mant, si l'amour pouvoit suppléer à tout, tenir lieu de tout. La misere nous parut douce au commencement. Nous partagions un morceau de pain avec la plus sensible satisfaction. Rien n'égaloit le plaisir que nous ressentions à nous faire mutuellement de petits sacrifices sur nos plus pressans besoins. Un état si heureux pouvoit-il être durable ? Nous le pensions follement, & nous ignorions que l'Amour, enfant de l'abondance, est bientôt étouffé par la misere. Peu de tems après notre réunion, l'affreuse nécessité nous fit bien sentir le vuide de ce tendre Héroïsme qui n'est bon que dans nos Milesiaques. Je me vis forcée de rendre au Public un sujet qu'une imbécille passion lui avoit dérobé trop longtems, & je fis toutes les avances, comme il étoit juste de les faire. Heureusement elles ne furent point perdues. Le Public n'est point irréconciliable ; il me pardonna tou-

tes les infidélités que je lui avois faites, & j'eus pour lui la grace de la nouveauté. La multiplicité des Amans ramena chez moi l'abondance. Je compris que le moyen de l'y conserver, étoit de me défaire d'Ajax, & je m'en détachai peu à peu. Nous avons tous deux usé l'amour tant que nous avons pû : il me prévint, il prit son parti, & ne pouvant plus tenir à Smyrne, il passa dans l'Isle d'Eubée. Je recouvrai par-là toute ma liberté, bien résolue de ne plus regarder l'amour, que comme l'écueil de ma fortune & l'ennemi de mon repos. Cette aventure m'affermi du moins pendant plusieurs années dans un parfait éloignement pour toute affaire de cœur, & je vis impunément tout ce que la jeunesse de Smyrne & des Villes voisines avoit de plus aimable. Mais dans le tems que je me croyois le plus à l'abri des coups de l'Amour, il me gardoit un dernier trait, contre

lequel je me trouvai sans défense.

Je vous ai quelquefois parlé de *Damasippe*, & je vous ai raconté les obligations que j'avois à ce solide ami. Malgré toute sa prudence, il fut l'instrument d'une aventure humiliante, dont je ne dois pas ici m'épargner la honte.

Damasippe (il faut vous rappeler son portrait), sans prendre le nom de Philosophe, sans faire ouvertement profession de Philosophie, étoit de l'ancienne secte de Thalès. Il vivoit presque obscur à Smyrne avec un patrimoine honnête qu'il n'avoit jamais altéré, & qu'il ne cherchoit point à grossir. Il étoit dans ce point de maturité, où les femmes, pour être heureuses, devoient se choisir des Amans : c'étoit l'âge qui suit la jeunesse, cette bouillante & folle jeunesse qu'on aime tant avec ses défauts, & dont il n'avoit conservé que les agrémens. *Damasippe* plus soigneux de lui-même

même qu'il sembloit n'appartenir à sa profession, étoit toujours vêtu proprement, sans luxe, sans affectation, sans recherche. Il ne pouvoit souffrir cette négligence qui ne rend pas la Philosophie aimable, & dont pourtant nos Philosophes se parent. Il pensoit que la plus sévère sagesse ne pouvoit dispenser personne de se rendre agréable à la société, & d'accommoder son extérieur au goût des hommes avec qui l'on est obligé de vivre. Avec toutes les qualités qui forment le sage, il n'étoit pas exempt de certaines foiblesses. Il vint un jour me voir secrettement, & il prit dans un assez court entretien un goût très-particulier pour moi. Je goûtai beaucoup aussi son esprit, & je l'invitai à perdre chez moi les momens dont il pourroit être embarrassé. Il profita de cette ouverture, & ses visites furent fréquentes. Je m'accoutumai à le voir, à le distinguer de la foule, & à le regarder

d'un autre œil que tout ce qui m'environnoit. Il se forma bientôt entre nous une liaison fondée de ma part sur une véritable estime, & où il entroit de la sienne autant d'amour qu'il en falloit, pour le rendre plus intéressant. Je trouvois en lui cette politesse du cœur si différente de la nôtre, qui, toute extérieure, n'est plus qu'une pure dérision, une perfidie autorisée. Damasippe devint pour moi un ami de toutes les heures: il me donnoit d'utiles avis, & me conseilloit sur toutes mes affaires. Il avoit aussi toute ma confiance, & nous en vînmes insensiblement à ne pouvoir plus nous passer l'un de l'autre.

Vous êtes peut-être curieuses de sçavoir, comment un Philosophe vit avec une personne de notre ordre. Ce fut d'abord l'envie de connoître une femme dont l'éducation n'avoit point été négligée, & d'adoucir par le commerce des Graces

ou la Courtisane de Smyrne. 115
l'austérité de la Philosophie, qui
amena chez moi Damasippe, comme
Socrate alloit chez Aspatic. Mais
entre personnes de différens sexes, le
commerce de l'esprit est bien lan-
guissant, sans un peu de sensualité.
Je ne crois non plus à l'amour des
ames, qu'à toutes les autres rêveries
du divin Platon. Ces Sages prétendus
dont on vante l'amitié pour certai-
nes femmes d'un mérite extraordi-
naire, étoient des statues en Public,
& des hommes en particulier. Il est
bien rare qu'entre les deux sexes
l'amitié subsiste bien pure, sans s'é-
carter un peu des bornes. Quelque-
fois ce sentiment précède l'amour,
& souvent il lui succède; mais il
lui sert presque toujours de voile,
& sûrement ne l'exclut jamais. Le
défaut des qualités aimables, & le
sérieux de l'âge, ne suffisent pas
pour bannir l'amour des liaisons
mêmes les plus graves. Car les mê-
mes passions qui s'éteignent par l'ha-

bitude , à l'égard des objets faits pour être aimés, s'allument aussi par l'habitude à l'égard des autres, & vous sçavez qu'elle adoucit jusqu'à la laideur. Vous comprenez donc que Damasippe quittoit de tems en tems avec moi le personnage de Socrate, pour prendre celui d'Aristipe. S'il appartient aux Philosophes de spiritualiser les plaisirs, ils peuvent bien humaniser la sagesse. J'étois extrêmement attachée à lui presque sans passion ; je veux dire , sans éprouver cet état violent qu'on appelle amour, & qui a bien autant d'amertume que de douceur. Mais mon Philosophe étoit vraiment amoureux, & qu'il entendoit bien l'art d'aimer ! Les heures couloient avec lui comme des momens. Au reste, il sçavoit mêler dans nos entretiens à la galanterie délicate, à la fleur même des agrémens, je ne sçai quoi de solide & de lumineux qui m'accoutumoit à penser. Le fond

de ses entretiens n'avoit rien d'austere, c'étoit plutôt l'enjouement tout pur; mais la raison les assaisonna, & venoit leur servir de pointe. Un Philosophe gai n'est pas une espèce commune. Mon Professeur de gaieté (comme il s'étoit nommé lui-même) ornoit tous les jours mon esprit, en feignant de l'amuser seulement; son esprit sembloit passer dans le mien; j'en avois du moins avec lui plus qu'avec tous les autres hommes. Il développoit, il étendoit mes idées; mon imagination se montoit, pour ainsi dire, au ton de la sienne; elle s'embellissoit & se produisoit sans effort. Enfin, comme on voit la lumière & la chaleur couler d'une même source, il éclaircit mon intelligence, il excitoit mes perceptions; & la pensée juste & réfléchie sous la forme du sentiment, le sentiment délicat & fin sous l'air de la naïveté, l'expression facile & légère venoient se placer dans ma bouche.

Mais je vous ai promis, ce me semble, un autre incident de ma vie, & je m'amuse à jeter des fleurs sur la tombe d'un ami qui n'est plus : achevons le récit de mes aventures. Damasippe un jour voulut éprouver s'il avoit réussi à me rendre solide, ou si j'étois capable de retomber dans les travers que vous avez vûs. Cette épreuve me coûta cher, & ne fut pas heureuse pour lui.

Pamphus de Colophon, excellent joueur de Flute, & plus célèbre encore par sa beauté, fut mandé à Smyrne, pour la célébration des Fêtes de Cybelle. Il parut plusieurs jours en Public, & fit presque autant de conquêtes que le concours attira de spectatrices. Mais comme il ne trouvoit par-tout que lui même qui fut digne de ses regards, il vit d'un œil indifférent les beautés de Smyrne, n'en fut que plus vain, & s'en aima davantage. C'étoit la première fois qu'il venoit à Smyrne ;

ou la *Courtisane de Smyrne*. 119

mais cette Ville, au gré de son amour propre, n'ayant rien qui pût l'arrêter au-delà du séjour qu'avoit exigé son emploi, il se dispoſoit à partir, lorsque Damasippe ſçut l'engager à me voir. Il marqua peu d'emprefſement pour cette viſite, & il ne parut céder à ſes inſtances, que pour ſe donner le plaifir d'humilier un peu mes charmes. Je ne m'attendois point du tout à une pareille entrevue. Damasippe s'étoit bien gardé de m'en prévenir; & quoi qu'on m'eut beaucoup parlé de Pamphus, pour m'infpirer la curioſité de le voir, ſa fatuité dont on m'avoit inſtruite en même-tems ſuffiſoit pour la réprimer. Nous n'avons point de rivales auſſi dangereuſes, que ces mignons de la nature qui veulent uſurper ſur nous l'empire de la beauté.

Auſſitôt que Pamphus parut, je fus frappée de ſa figure, & je rougis plus d'une fois de dépit de voir, à ce qu'il me ſembloit, mes appas

effacés par les siens. Mais je ne sentis qu'augmenter encore mon mépris pour toute la personne, & sa vanité me l'auroit bien enlaidi, si j'avois pû démentir mes yeux. Pamphus de son côté me vit, comme il avoit vû toutes les femmes de Smyrne, avec une distraction insultante dont certainement je fus offensée, mais qui n'empêcha point mes regards de s'attacher malgré moi sur lui. Qu'il est beau, disois-je en moi-même ! Il est bien en droit de dédaigner de foibles appas qui sans doute doivent céder aux siens. Sa visite, qui fut assez courte, se passa de cette manière. Jamais peut-être il ne fut si fat, ou n'affecta tant de l'être. Il me déplût extrêmement, ou je crus le trouver beaucoup moins aimable. Il avoit fait tout ce qu'il falloit pour déplaire ; mais j'étois déjà trop piquée, pour qu'il me fut indifférent. Nous nous revîmes le lendemain au portique d'Homère, où

où le hasard nous fit rencontrer ensemble. Pamphus me démêla, vint à moi, & en m'abordant il n'oublia rien, pour me confirmer dans la mauvaise opinion que j'avois conçue de lui dès la veille. Il fut plus ridicule encore que la première fois, & je le trouvai, l'examinant mieux, encore plus charmant. Je ne sçai s'il s'appercevoit déjà de l'effet de ses charmes & de ma foiblesse : il abusoit bien en tous cas de ses avantages, & il redoubloit à tout moment de fatuité. Il m'offrit de me remener chez moi : je n'acceptai ni ne refusai, & il me suivit plutôt qu'il ne m'accompagna. Il voulut se reposer un moment : ce fut le prétexte d'une nouvelle scène plus outrageante que la première. Il sifflait, au lieu de m'entretenir, ou ne détournait pas les yeux d'un miroir qui se trouvoit par hasard à son point de vue. La scène fut ainsi quelque tems muette ; il n'ouvrit pas

I. Partie.

L

bouche que pour faire la satire de toutes les femmes de Smyrne, à laquelle il n'y eut pas la moindre exception. Il me faisoit mon portrait sous l'idée d'une autre; &, quoiqu'il ne me peignit point en beau, je ne pouvois m'empêcher de me reconnoître. Il n'interrompoit ses impertinences, que pour se remettre à siffler, & reporter ses yeux au miroir. Il n'en falloit pas tant sans doute pour faire jeter par les fenêtres un plus honnête homme que lui; j'étois poussée à bout, quand son propre ennui l'obligea de faire cesser le mien, & me délivra de sa présence. Vous vous imaginez bien l'état où m'avoit mis ce délicieux tête à tête. Quoi! disois-je, venir exprès m'insulter chez moi! Ne voir une femme adorée de toute la terre, que pour lui marquer le plus piquant mépris! Non je ne le souffrirai plus. Fermons ma porte à ce brutal. Fuyons cet ennemi de mon sexe. Que dis-

je ! il faut plutôt le voir , pour l'humilier à son tour. Rendons lui mépris pour mépris ; n'est-il pas bien digne des nôtres , & manque-t-il de ridicules , pour n'oser l'accabler de mes railleries ? Je formois ces résolutions , & sa vue me faisoit tout oublier. Quai-je fait de ma fierté , me disois-je ensuite ! Je vais donc devenir la fable de Smyrne ! Un jeune étourdi vient publiquement me braver jusques dans les lieux qui sont le théâtre de ma gloire ; il insulte impunément à mes charmes , & peu s'en faut que je ne cède aux siens. Ainsi l'Amour , pour me séduire , empruntoit le secours de la vanité. Pamphus , trois jours après , me fit demander un entretien. J'eus tout le tems de me parer , & je ne négligeai rien pour être aimable. Il me fit morfondre toute la journée à l'attendre inutilement , & je perdis toute ma dépense. Pour comble d'outrage , il eut soin de ne

pas me laisser ignorer, qu'il s'étoit arrêté sans objet chez une autre femme. Le jour suivant, comme pour réparer l'impolitesse de la veille, il vint me surprendre au lit. Je ne l'attendois pas; mais j'étois sous les armes, pour recevoir un Hiérophante, ou chef des Prêtres de Diane venu d'Ephese exprès pour me voir. Vous sçavez que ces personnes sacrées, qui ont commerce avec les Dieux, sont encore plus recherchées dans leurs plaisirs que les autres hommes. Ainsi vous jugez bien que mon déshabillé devoit être entendu. J'étois dans cette attitude voluptueuse où un homme, qui n'est pas de marbre & d'airain, ne voit gueres impunément une jolie femme. Ma gorge étoit alors dans toute sa beauté, & j'en laissois voir justement ce qu'il en falloit pour faire envier le reste. L'émotion que me causoit la vûe de Pamphus, en l'agitant, contribuoit encore à lui donner plus d'agrément.

Des bras ornés de leur blancheur, arrondis par un juste embonpoint, & jettés avec cette négligence, dont l'art disparoît sous les graces, appelloient encore la volupté. Une jambe d'albâtre, en s'échappant de dessous un voile de pourpre qui me servoit de couverture, montrait aux desirs vagabonds la route fortunée des plaisirs. Ajoutez à tous ces avantages qu'une femme, même en les cachant, fait si bien valoir, cet air de fraîcheur que le sommeil laisse, en nous quittant, sur des attraits reposés; un teint & des yeux animés par la présence d'un objet aimable; enfin une extrême envie de plaire, qui ne réussit jamais mieux qu'avec ceux qui nous plaisent eux-mêmes beaucoup : voilà le tableau que l'Amour offrit à Pamphus, & dont son insensibilité parut triompher pendant quelque tems. Il daignoit à peine m'appercevoir; & s'il m'envisageoit un instant, c'étoit sans ar-

ôter la vue, sans attention, comme par hasard, de l'air le plus libre & le plus dégagé. Ses regards sembloient tomber par pitié sur moi, ou ne s'échapper que pour me dire, qu'il étoit à l'épreuve de tous mes charmes. Ce fut-là que je sentis toute ma foiblesse. Les mouvemens qui devoient alors m'animer, étoient le dépit & la fureur : j'étois furieuse, mais plus foible encore. Je voulus me lever avec précipitation : je retombai languissamment sur mon lit. Mes regards cherchoient malgré moi des siens. Comme il étoit assis près de moi, je lui pris la main : il la retira brusquement, & avec cet air de dégoût qu'on a pour un objet qu'on craint de toucher. Enfin emportée par ma passion, plus enflammée par tout ce qui devoit l'éteindre, je lui passai mes bras au cou, en m'efforçant de l'attirer. Je sentis de la résistance ; il détournoit même la tête, & sembloit vouloir se

débarrasser. Quelle foiblesse auroit pû tenir contre un procédé si glaçant? Hélas! je n'étois plus en état d'être fiere: tout mon dépit cédoit à l'amour qui m'abbatoit aux pieds du barbare; je n'étois plus forte que pour assurer son triomphe. Je le tenois étroitement serré dans mes bras: je sens les siens mollir peu à peu, & je reprens de nouvelles forces. Nos bouches, dans ce conflict, se rencontrent: un baiser brûlant, comme un trait de feu lancé par la volupté même, abat à son tour mon vainqueur. Toute sa fermeté l'abandonne, il se laisse mollement entraîner, il tombe avec moi sur le lit. Un nouveau genre de combat commence & finit, pour recommencer, finir, & se ranimer. Nous mourons, nous revivons ensemble; & plus forte après ma défaite, je vois dans les beaux yeux de Pamphus l'amour languissant me céder tout l'honneur de la victoire. Quel

moment! grands Dieux! qu'il me paya bien tous ces cruels momens que j'avois passés! Mais que je fus transportée au charmant aveu que me fit Pamphus, qu'il n'avoit trouvé que moi d'adorable à Smyrne; que me voir & brûler pour moi avoit été l'ouvrage du même instant; que ses mépris & ses dédains apparens n'étoient qu'un stratagème de son amour; & que les épreuves où il m'avoit mise lui avoient encore plus coûté qu'à moi.

Le Prêtre Ephésien vint se présenter à ma porte, qu'il trouva fermée pour lui & pour toute la terre. Ce jour m'étoit trop précieux, pour en perdre un seul instant. J'oubliois tout, & je m'oubliois moi-même. Pamphus scella de ses fermens une union qui devoit être éternelle. Il lui fut bien aisé de me persuader ce qui flattoit tant mon amour. Deux mois de séjour à Smyrne ne furent employés qu'à me donner tous les

jours de nouveaux gages de sa tendresse. Je m'attachai plus à lui que je n'avois fait à aucun autre de mes Amans, & l'expérience des maux que m'avoit faits l'amour, ne fut point capable de vaincre un penchant plus fort que toute ma raison. Damasippe sçut bientôt notre intelligence, & dès l'instant il cessa de me voir. Il ne crut pas devoir troubler un délire, dont il n'attendoit la guérison que du tems; & m'abandonnant à moi-même, il m'épargna, par son absence, toute la confusion que je méritois. Je songeois pourtant quelquefois à lui : quelquefois je le comparois à Pamphus, & il sembloit le combattre encore dans mon cœur. Quelle différence de mérite, disois-je dans mes momens de réflexion ! Faut-il donc qu'un peu de jeunesse, que des avantages aussi frivoles que ceux qui m'ont séduite dans Pamphus, l'emportent sur tous les dons du cœur & de l'esprit !

Faut-il qu'avec tant de raison d'estimer quelqu'un , & de mépriser son rival , nos mouvemens soient si peu d'accord avec nos lumieres , & qu'en nous tout conspire à les étouffer ! Souvent j'envisageois les suites de ce nouvel engagement , & pour me justifier ma foiblesse , je croyois n'être attachée à Pamphus que par un goût aussi frivole que son objet , prête à l'oublier aussitôt que ma passion seroit émouffée. J'éprouvai bientôt le contraire. Pamphus rappelé dans sa Patrie , fut obligé de céder aux vœux de ses concitoyens. Il voyoit trop mon emportement , pour oser m'annoncer son départ. Mille fois il m'avoit juré qu'il renonçoit à Colophon , & qu'il ne me quitteroit jamais. Il résolut donc de me cacher sa fuite , & ce fut encore Damasippe qui l'aida dans ce funeste projet. Je n'appris que j'avois perdu mon Amant , que quand le Vaisseau qui emportoit le parjure fut en pleine

mer, & à plus de dix milles de Smyrne. Une Lettre, qui me fut rendue de sa part, m'informoit de la nécessité du voyage, & me flattoit de l'espérance de le revoir bientôt dans mes bras. Vain espoir qui ne pût jamais entrer dans mon cœur! Je connoissois trop les hommes, pour m'y livrer. Quoi! disois-je dans ma douleur, je suis la dupe d'un volage? Il suffit donc d'aimer pour faire des ingrats? Comment a-t-il pû tromper les yeux d'une Amante? Mon amour sommeilloit-il, lorsque le perfide formoit le dessein de m'abandonner? Je redemandois mon Amant à tout ce qui m'environnoit: je le cherchois encore par-tout où je sçavois qu'il n'étoit plus. Son nom étoit toujours dans ma bouche. Mes pleurs couloient dès le matin, & le soir recommençoient à couler encore. Smyrne étoit devenu pour moi aussi solitaire que l'Isle de Naxe. Mon cher Pamphus n'y étoit plus:

je n'y voyois plus rien, je m'y voyois seule, aussi abandonnée qu'Ariadne. Tantôt je faisois sur le Vaisseau de Pamphus plus d'imprécations que la sœur de Phédre n'en fit sur celui de Thésée : tantôt je voulois courir après l'inconstant, & voler sur ses pas à Colophon. Aussitôt que Damaspippe apprit mes agitations & mon désespoir, il me revit, non pour m'accabler des reproches qu'il étoit en droit de me faire, mais pour travailler à ma guérison. Il ne me perdoit pas de vûe, & je lui dûs peu de tems après le salutaire oubli de Pamphus. Ce fut lui qui m'empêcha de perdre le peu de raison qui me restoit, qui me sauva de ma propre fureur; & de toutes les obligations que j'ai à ce sage ami, celle-ci sans doute est la plus grande. Il faut avouer aussi qu'il fut bien la dupe de l'épreuve à laquelle il mit ma vertu, & que toute sa Philosophie fut déconcertée. S'il voulut bien m'ac-

cueillir après le naufrage, sa main m'avoit poussée contre l'écueil ; il falloit bien qu'elle me secourut.

Cet amour infortuné fut le dernier bouillon de ces passions tumultueuses qui ont de tems en tems agité ma vie ; toute leur fureur vint se briser-là : c'étoit le terme marqué aux flots orageux de ma sensible & vive jeunesse. Un calme inaltérable a succédé dans mon cœur : il fait le bonheur de mes jours. J'ai vû depuis ma réputation égaler celle d'Aspatie. J'ai formé la plus grande partie des jeunes gens de Smyrne. Ménandre, autrefois si décrié par son yvrognerie & par ses débauches, ne doit qu'à moi seule son changement. Pamphile, qui, sous des traits ingénus, sous tous les dehors que peuvent donner la naissance & l'éducation, sembloit ne cacher qu'un vil esclave, Pamphile m'a l'obligation d'être aujourd'hui le plus honnête homme de Smyrne. Vous ne

devineriez pas la façon dont je guéris l'avare Néarque du plus ridicule des vices. Il me venoit voir quelquefois, & malgré sa condition & son opulence, il me payoit à peu près comme un Matelot paye une femme de son rang. Je rougissois de sa mesquinerie; mais je le souffrois par considération. Un jour je m'avisai de me travestir, & m'étant fait annoncer chez lui pour un jeune étranger qui voyageoit, je lui fis demander un entretien. Il me reçut, sans soupçonner qui j'étois. Ma visite faite, je me retirai; & lui jetant une bourse pleine d'or : *c'est ainsi que je paye mes plaisirs*, dis je fierement, sans la vouloir reprendre. Néarque me reconnut, comprit la leçon, & devint le plus magnifique de mes Amans.

J'ai donc mieux servi ma Patrie que toutes les prudes de Smyrne ensemble, & j'ai bien mérité la Statue qu'un décret public m'a fait ériger,

ou la *Courtisane de Smyrne*. 135

Occupée à former des sujets dignes d'orner un ordre dont Smyrne tire aujourd'hui quelque lustre, je vois croître sous mes yeux d'aimables Elèves, jeunes plantes que ma main cultive, & qui m'honorent encore plus que l'airain muet où le Statuaire a si bien imprimé mes traits. C'est dans ces vivantes Statues que je veux principalement qu'on me reconnoisse, & qu'on me retrouve : Smyrne, après moi, m'y verra revivre. Du moins en quittant le théâtre, je ne le laisserai point vuide. Vous le remplirez agréablement, objets de mes plus tendres soins, vous spirituelle *Nicarette*, & vous touchante *Damaris*.

Je vous ai confié mes égaremens, profitez mieux de vos beaux jours. L'heureux âge ! si vous sçaviez en connoître le prix. Hélas ! ce n'est qu'aux dépens d'un bien qui nous échappe à chaque instant, que nous apprenons l'art d'en jouir. Triste

expérience que tu coûtes cher ! mais à quoi sers-tu ? Vaux-tu jamais les biens que tu nous ravis ? J'étois aimable, & qu'on me l'a dit de fois, combien je me le suis dit à moi-même ! pourquoi ne le suis je plus ? Je cherche en vain dans ce miroir ce teint, cette vivacité, cette fraîcheur que mes soins avoient conservés bien au-delà de mon printems : les années qui m'emportent, ont tout enlevé. Cette prunelle légère, éloquente, aussi mobile que ma pensée, & qui parloit plus d'un langage, est devenue muette ; elle ne dit plus rien. Ils sont éteints, ces yeux autrefois si vifs, si tendres, si passionnés, comme je les voulois. Amour, indifférence, fierté, dédain, dépit, épanchement, fausse joie, ennui réel ou concerté, j'y peignois tous les mouvemens de mon cœur, tous ceux de mon imagination..... Mais qu'apperçois-je sur mon front ? Des rides, ô Dieux ! Quoi ! déjà
des

des rides ? Est-il possible , fils de Vénus ! Non : la Nature assurément ne m'a point encore fait un pareil outrage ; c'est le miroir qui me défigure. Examinons mieux. ... Hélas ! En vain je me flatte , ce cruel miroir ne sçait point flatter. Plus je cherche à tromper mes yeux , plus il m'offre distinctement les traits hideux que je crains de voir. Tendre Cypris à qui j'ai voué mes jours , tu jouis d'une jeunesse éternelle ; & ta Cliente , à quarante ans , ta Cliente est convaincue de vieillesse. C'en est donc fait : tu as vécu , Psaphion ? Malheureuse ! & j'ai trop vécu d'un jour. Qu'on m'ôte ce miroir qui me désespere ; défaisons-nous de ce censeur importun ; délivrons nos yeux d'un témoin dont je ne puis soutenir les reproches. Inutile meuble , va loin de moi , passe en d'autres mains. Tu ne sçau-rois me rendre ce que j'ai perdu : je ne vois plus ce que j'étois , & je

ne puis voir ce que je suis, sans effroi. . . . Mais que je suis déraisonnable ! Est-ce à toi que je dois m'en prendre de la fidélité de ton témoignage, & de l'injure des ans ? Voyons-nous plutôt, voyons-nous sans cesse. Ne perdons point de vue ce reste d'attraits que le tems se hâte de moissonner. Appliquons-nous à découvrir les ravages qu'il fait chez nous chaque jour, afin de réparer nos ruines. L'Art sçait corriger la Nature ; & c'est à mon âge qu'une femme habile doit recommencer à vivre & à plaire.

F I N.





LES HOMMES

DE PROMETHE'E.


 VOUS sçavez, mon cher Théodecte, que c'est à Syracuse où le sage Didime exerçoit l'art divin d'Esculape, que j'ai puisé dans ma jeunesse les sublimes connoissances de la Médecine. Phlegon, fils d'Aristile, & moi, nous étions les plus affidus de ses Disciples. Un jour il nous choisit pour l'accompagner au Promontoire de Plemmitium, où il vouloit chercher des simples. Après avoir fait le tour de ce Cap, qui est vis-à-vis la petite Isle d'Ortigie, nous nous arrêtâmes à considérer les

restes d'un Temple de Junon bâti sur le bord de la Mer. Didime en nous montrant ces augustes ruines, nous faisoit remarquer la solidité de l'édifice qui sembloit céder à regret aux efforts du tems, l'élégante simplicité de l'Architecture, & les belles proportions des colonnes. En parcourant l'intérieur Phlégon & moi, nous vîmes un grand morceau de Peinture qui attira notre attention, mais dont nous ne pûmes expliquer le sujet. Nous eûmes recours au docte vieillard. Il étoit courbé sur une pièce de marbre, où l'on avoit tracé quelques caractères qu'il s'efforçoit de déchiffrer. Mais plus les lumières de son esprit s'augmentoient avec ses années, plus celles du corps s'affoiblissoient. » En-
» fans, dit-il s'adressant à nous, j'ai
» besoin ici de vos yeux : les miens
» refusent de servir ma curiosité. «
Nous eûmes assez de peine à lire l'Inscription. Elle étoit conçue en

langue Grecque , mais en caracteres Puniciens assez mal formés, & elle portoit ces mots : » Le Pirate **ACTOR**, pour obtenir une » heureuse Navigation , consacre à » Junon, dont il emporte la statue , » cette base de marbre , poids inutile, dont il n'a point voulu charger son Vaisseau. « Didime ne pût s'empêcher de sourire de cette plaisanterie sacrilège : mais s'étant apperçu que nous l'observions, il reprit aussitôt son sérieux. Nous allâmes au morceau de Peinture : il reconnut la main de Pannenus (1), & en nous en montrant les beautés, il décéloit tant d'intelligence & de goût, qu'il y avoit lieu de lui appliquer ce que dit Menechme de Sycione, dans son histoire des célèbres Artisans : » Qu'il ne faut gueres moins d'habileté, pour sentir » ainsi les belles choses, que pour

(1) Peintre Athénien, frère de Phidias. Il excelloit dans l'Expression.

» les produire. « Il ne se laissoit point d'admirer, & de regretter ce beau monument que le tems alloit consumer, & qu'il avoit déjà beaucoup altéré.

Le sujet de cette peinture étoit la formation de l'Homme & de la Femme par Prométhée. Le fond du Tableau étoit un grand Paylage, où le Peintre avoit rassemblé les scènes champêtres les plus riantes. On y distinguoit divers animaux. Le couple humain en occupoit le devant. Ces deux figures étoient toutes nues, & d'une correction admirable. L'Homme, avec un visage où brilloit toute la majesté de son sexe, sous des traits mâles & réguliers, avoit des membres déliés & nerveux, dont tous les muscles étoient prononcés, comme ceux de ces beaux groupes d'Athlètes que vous avez vûs dans l'Achradine (1). Il étoit de cette

(1) C'étoit un quartier de Syracuse.

haute stature , dont on représente les Héros. La figure de la Femme, un peu plus petite , se présente en face dans une attitude propre à faire remarquer tous les avantages d'une excellente conformation. Si le Peintre avoit employé toute la force de son pinceau , pour caractériser notre sexe , il en avoit réservé tous les agrémens & toutes les finesses pour l'autre. Tout y étoit achevé , la tête , les bras , le sein , les moindres parties. Un bel ordre de membres , des contours purs , par-tout de la grace & de la rondeur , une carnation qui sembloit avoir la chaleur & le sentiment qu'elle excitoit dans le spectateur , & sur laquelle aussi la vûe ne s'arrêtoit pas impunément : formez-vous de tout cela l'idée d'un tableau que je ne puis vous crayonner que bien foiblement. Ces figures se tenoient par la main , & les doigts délicats de la femme pressoient tendrement celle de l'homme.

L'air de son visage ne peut se décrire : c'étoit un mélange piquant de pudeur, d'innocence & de timidité. Ses yeux à demi baissés paroissent s'échapper avec un souris fin sur son image, que réfléchissoit un petit ruisseau. Je ne sçai si ce miroir naturel n'étoit point un incident placé par le Peintre, pour faire entrevoir l'origine de l'amour-propre né avec nous. On voyoit un peu plus loin Prométhée tenant l'urne où il avoit renfermé le feu céleste qui venoit d'animer l'homme & la femme. Il contemploit son ouvrage avec complaisance : la joie, la surprise, & l'admiration éclatoient dans ses avides regards.

Après avoir considéré cette Peinture avec des yeux éclairés par ceux de Didime, nous l'engageâmes à nous raconter tout ce que la Tradition des Poëtes avoit pû fournir à Pannenus, sur un sujet qui nous paroissoit stérile. Didime qui ne laissoit
passer

passer aucune occasion de nous instruire , nous fit asseoir à côté de lui parmi ces ruines , & il s'exprima de cette manière.

Jupiter vainqueur des Titans, que l'injure faite à Saturne avoit moins armés contre lui que leur propre ambition , étoit bien affermi sur son Trône , & buvoit tranquillement le Nectar que la main d'Hebé lui versoit sans cesse. Tout étoit calme dans l'Olympe , & les audacieux enfans de la Terre , consumés par les foudres célestes , ou enchaînés dans le Tartare , ne causoient plus d'alarmes aux immortels. Le reste des Titans échappés aux Dieux erroit tristement sur la Terre , affligée de leur défaite & de sa solitude. Prométhée, l'un d'eux, promenant sa vûe sur le sommet du Mont Caucaïse , & delà découvrant au loin les fertiles & désertes contrées de l'Asie: » Quoi ! dit-il, » parce que les Titans ont » voulu conquérir les Cieux , la

» Terre restera-t-elle inhabitée ? Si
 » l'Olympe est le séjour des Divi-
 » nités, doit-elle être le partage des
 » vils animaux ? Essayons de venger
 » son injure. N'entreprenons plus
 » d'escalader le Ciel, mais devenons
 » rivaux des Dieux ; imitons leur
 » puissance & leurs œuvres, &
 » donnons des habitans au Monde. «
 Il dit, & conçut l'idée de l'homme.
 Aussitôt prenant une terre vierge,
 une argile pure, il modéla d'après
 les Dieux mêmes ce chef-d'œuvre
 inconcevable, dont la structure n'est
 pas moins étonnante à nos yeux que
 celle du vaste Univers. L'argile do-
 cile sous ses doigts, tantôt devient
 compacte & solide, pour former les
 os qui servent de base & de sou-
 tien à toute la machine ; tantôt de-
 vient souple & fibreuse pour servir
 de matière aux muscles, aux nerfs,
 aux tendons ; tantôt s'étendant com-
 me l'écorce des arbres, elle forme
 ce tissu merveilleux qui couvre &

enveloppe le corps humain. Enfin elle se transforme en mille manières, comme l'eau dont on arrose un arbuſte, toute ſimple qu'elle eſt de ſa nature, ſe change en diverſes ſubſtances, & ſe métamorphoſe ſucceſſivement en feuilles, en fleurs, & en fruits. On dit que l'ingénieux fils de Japet détrempa cette terre molle & ſpongieuſe, deſtinée à être la matière du cerveau, du cœur & du foye, avec différentes humeurs qu'il ſçut extraire des animaux, & que c'eſt la ſource des paſſions humaines. Quand Prométhée eut mis la dernière main à ſon ouvrage, il prit le reſte de la terre qu'il avoit toute préparée, ne fit que la broyer un peu, pour la ſubtiliſer davantage, & forma la Femme : véritable copie de l'homme, faite pour la ſymétrie & pour le conſtraſte, toujours diſcordante & née pour l'accord. Imaginez-vous un couple fort reſſemblant & très-diſſemblable; deux

êtres opposés, & faits l'un pour l'autre ; deux amis toujours brouillés ensemble, deux ennemis toujours en termes d'accommodement. Tels en effet l'Homme & la Femme sortirent des mains de Prométhée, tels ils sont encore.

Ces deux figures beaucoup plus parfaites que les plus excellentes statues d'Alcamène ou de Phidias, étoient inanimées comme le marbre & l'airain. Il étoit question de leur inspirer le sentiment, la vie, & le mouvement.

Prométhée reconnut alors combien sa puissance & son industrie étoient inférieures au pouvoir des Dieux, & il conçut un dessein digne d'un Titan. Ce fut d'aller jusques dans le Ciel dérober une portion du feu vivifiant, qui est l'ame de l'Univers. Il trouva le moyen d'entrer dans le sanctuaire immortel, où ce feu céleste est en dépôt, & avec ce précieux larcin, il revint aux pieds

du Mont Caucaſe. Là, comme un habile Statuaire imprime en quelque ſorte la vie au bronze, en le réparant au ſortir de la fonte, tel Prométhée en approchant le feu divin de ſes deux maſſes de terre, ſoudain les anime & les rend vivantes. On les voit ſe mouvoir d'elles-mêmes & prendre diverſes attitudes. Déjà le ſang coule dans leurs veines, & teint toute leur chair d'une couleur vive; leurs yeux s'ouvrent & brillent du feu qui vient de paſſer dans leur ſubſtance; toute leur ame eſt peinte ſur leur viſage, & les ſenſations ſe manifèſtent.

Mais transportons-nous ſur la ſcène : conſidérons ces deux Automates dans l'inſtant qu'ils paſſent du néant à l'être. Prêtons-leurs des expreſſions, pour produire les idées que font naître en eux les divers objets qui frappent leurs ſens. Faisons-les, pour ainſi dire, penſer tout haut, & voyons leurs perceptions ſe développer.

Eblouis par la lumière qui les environne, à peine ils ont assuré leurs faibles paupières, que leurs premiers regards tombent sur eux-mêmes. Bientôt ils sont entraînés sur d'autres objets. L'azur éclatant d'un Ciel sans nuages, le cristal d'une onde pure, & aussi transparente que l'air, l'émail des prairies, le verd des campagnes, celui des forêts; toutes ces couleurs que la Nature semble assortir & varier pour le seul plaisir de la vûe, tour à tour enchantent leurs yeux, y entrent agréablement & sans confusion, & dilatent leurs tendres membranes, y traçant leurs douces images. L'Univers semble en ce moment sortir exprès pour eux du chaos. On dirait que tout vient d'éclorre en même-temps, le spectacle & les Spectateurs.

Mais déjà leurs regards sont-ils épuisés sur cette magnifique scène? Quel attrait les ramene à chaque instant sur eux-mêmes? Ils se con-

remplent avec une curiosité bien plus vive, & avec un secret intérêt. Le plaisir qu'ils ont à se voir n'est plus borné à l'impression de la vûe. Leurs ames ont passé dans leurs yeux : c'est-là qu'elles se montrent, & se communiquent. Le sentiment supplée à l'intelligence ; elles s'entendent, sans se connoître, & la Nature est l'interprète de leur langage. Les perceptions que les autres objets ont produites, n'ont laissé dans leur cerveau que de légers traces ; celles qu'excite réciproquement leur présence, agitent leur imagination & la développent.

» D'où viens-je ? Où suis-je ? S'écrie la Femme, (car il faut bien lui déferer l'honneur de rompre le silence) » N'étois je point il y a un instant ? Qui tout-à-coup m'a donné l'être, & le sentiment de mon existence ? Vous que je vois seul ici tout semblable à moi, aidez-moi à démêler tout ce que je

» je sens. « L'Homme, dont les oreilles
étonnées déjà du chant des oiseaux,
éprouvent un nouveau sentiment
qu'il ne comprend pas davantage,
frappé par une voix plus intéressante,
passe de surprise en surprise. » Qu'en-
» tens-je, s'écrie-t-il à son tour ?
» quels sons ont pénétré mon oreil-
» le, & de-là se sont portés à mon
» cœur ? Que de douceur ils ont fait
» couler dans mon ame ! Je vous
» dois une nouvelle vie, moitié
» de mon être, en qui je respire.
» Car aux mouvemens que vous
» m'inspirez, au pouvoir que vous
» exercez sur mes sens, vous ne
» pouvez être qu'une partie de moi-
» même. « Aussitôt il s'approche,
lui prend la main, & pressant l'y-
voire de ses doigts : » Que sens-je,
continue-t-il ? » Ah ! quel charme
» encore est attaché à ce que je
» touche ! La blancheur & le poli
» de cette peau excite dans la mien-
» ne un sentiment délicieux. Elle

» lui communique une douce cha-
» leur qui me pénètre, entre dans
» mes veines, & m'enflamme. «
Leur étonnement renaît ainsi sans
cesse des diverses propriétés qu'ils
découvrent successivement en eux-
mêmes ; mais il va faire place à
l'instinct qui leur en prescrira l'u-
sage. Ils marchent, & s'avancent
dans le vallon, d'où l'œil de Pro-
methée les observe. La femme, inf-
truite de sa foiblesse par l'appui de
l'homme qui affermit ses pas, s'a-
bandonne à sa conduite. Ils traver-
sent un champ que Flore avoit paré
de tous ses dons. L'éclat des fleurs
ne fait qu'amuser leurs yeux ; mais
le doux parfum qu'elles exhalent
fait fortement leur odorat, &
principalement celui de la femme.
Des Abeilles avoient déposé des
Rayons de miel entre un Laurier-
rose & un Myrthe : l'odeur de l'Am-
broisie terrestre n'échappe point à
la finesse de son organe ; un vif sen-

timent la démêlé. Déjà l'or de cette manne liquide a séduit ses yeux, & bientôt ses yeux là convient à faire l'essai d'une sensation qu'elle ignore. Elle prend un de ces rayons, y trempe son doigt, le porte à sa bouche, & flattée par la douceur du Nectar de Flore, elle presse l'homme d'en goûter. A peine l'agréable suc a touché ses lèvres, qu'il veut dévorer les rayons : excité par l'exemple de sa Compagne, il en mange & s'en rassasie. Ce dernier sentiment, dont l'expérience est due à l'heureuse curiosité de la femme, leur paroît encore plus piquant que tous ceux qu'ils ont éprouvés. L'effet de ce léger repas est prompt : les vapeurs du miel font couler dans les libres canaux de leurs veines un baume qui les assoupit. Le sommeil les surprend au pied du Myrthe, sous lequel ils étoient couchés. L'homme s'éveille le premier, & se trouve dans les bras de sa chere compagne.

Elles'étoit attachée à lui, comme la vigne se lie à l'ormeau. C'est dans ce charmant point de vûe qu'il va la considérer avec plus de goût. Mais sur quels appas fixera-t-il ses avides regards? Chacun excite en lui un desir particulier. Deux globes de marbre plus blancs, plus polis que le plus beau marbre de Paros, & semblables à deux agneaux bondissans, l'intéressent par leur agréable mobilité. Ses yeux, ses mains, sa bouche semblent tour à tour s'en disputer la possession. De long cheveux blonds qui tombent par boucles, ondoient mollement sur son sein; & que le sommeil l'embellit encore! Ses joues qu'il détrempe légèrement, sans les faire enfler, du suc le plus pur de ses pavots, sont animées d'un doux vermillon qui se confond avec la fraîcheur des lys. Son nez n'est point trop ouvert, & respire néanmoins librement. Ses lèvres, telles qu'un bouton de rose

dans l'instant qu'il s'épanouit, bordent délicatement sa belle bouche, & sa bouche entr'ouverte laisse appercevoir un rang de perles enchâssées dans le plus vif corail. Telle la Mere du genre humain s'offre au premier Homme. C'est par tant d'attraits, divin Prométhée, que tu jettas les fondemens de la propagation, & que tu scus en assurer la perpétuité. L'instinct si puissant dans les animaux, la nécessité même, & les desirs naturels ne suffisoient pas pour ce grand dessein. Tu voulus nous faire une douce violence; & les agrémens prodigués au Sexe sont moins le chef-d'œuvre de tes mains, que de ta profonde intelligence. Cependant la Nature appliquée à diriger dans ses voyes ces premiers hommes, se hâte d'achever l'ouvrage de leur industrieux Artisan. Elle-même chante leur hymenée: ils passent de délices en délices, des bras de Morphée dans ceux de l'A-

mour.» O Dieux, quelle félicité ! s'é-
crie l'Epouse avec transport.» Quoi !
» La source de tous nos biens réside
» en nous - mêmes ? Nos besoins
» mêmes font nos plaisirs : ils font
» attachés à nos sens ; chaque partie
» de nous a les siens ! . . . «

» Ah ! Chere moitié de moi-
» même , interrompt le Pere des
hommes,» le sentiment que je viens
» d'éprouver renferme lui seul tous
» les autres. J'ai admiré l'éclat du
» Soleil ; la sérénité du jour enchan-
» toit ma vûe : mais tes yeux font
» plus beaux encore ; un de tes re-
» gards m'enyvre de mille dou-
» ceurs. Les fleurs de ces champs ,
» leurs vives couleurs faisoient le
» charme de mes yeux ; celles de
» ton teint les effacent toutes. J'ai
» respiré agréablement l'odeur de
» la Rose & du Myrthe ; ton haleine
» est encore plus douce. J'ai enten-
» du l'harmonieux Rossignol , la
» tendre Fauvete, ils ne charmoient

158 *Les Hommes de Prométhée.*

» que mon oreille : le son de ta voix
» retentit jusques dans mon cœur ,
» je le sens couler dans mes veines.
» J'ai goûté la douceur du miel , &
» celui que j'ai succé sur tes lèvres
» est mille fois plus délicieux
» Mais quelle langueur m'enchaîne
» encore ! Toute ma force est-elle
» sortie de moi ? Avons-nous fait
» un échange de nos ames ? Est-ce
» ta foiblesse que je sens ? Et ne
» m'aurois-tu donné qu'à ce prix
» les plaisirs que j'ai goûtés dans
» tes bras ? Ah ! Je le vois trop : tu
» reprend les droits que tu semblois
» m'avoir cédés. La beauté , qui
» fait ton partage , t'assure à jamais
» l'empire sur moi , & toujours elle
» triomphera de la force. «

F I N.





SERPILLE ET LILLA,

O U

LE ROMAN D'UN JOUR.

Traduit de l'Original Italien

D'ANNEO MOLINARI.

P R É F A C E.

JE dois, à la passion
 que j'ai pour les Ro-
 mans, la connoissan-
 ce de deux langues
 que je ne me serois point avisé
 d'apprendre, fans un motif

aussi puissant que celui d'une lecture agréable, qui fait toute l'occupation de ma vie. L'aveu d'un goût si fade & si décrié n'est pas sans doute fort honorable ; mais j'aime mieux le faire de bonne foi , que d'affecter, comme font aujourd'hui beaucoup de gens de ma connoissance, de mépriser les Romains, sans cesser d'en lire. Ces langues, dont mes frivoles lectures m'ont rendu l'usage assez familier, sont l'Espagnol & l'Italien.

J'ai remarqué qu'on ne lisoit presque plus de Romains François, & que par un goût décidé pour les productions étrangères, on préféroit ceux de nos voisins. Mais j'ai le malheur

malheur d'ignorer l'Anglois, & sans cette langue point de salut. On ne veut plus que des Romains Anglois; & ce qui pourroit ennuyer beaucoup dans les nôtres, revêtu d'un vernis Britannique, se fait lire avec un empressement infini.

Au défaut de cette ressource, j'ai cherché au-delà des Monts de quoi rappeler les Lecteurs, & j'ai crû qu'on me sçauroit quelque gré d'avoir fait revivre un Ouvrage, peu connu même en Italie.

Or, comme en qualité d'Editeur, & de Traducteur, qui plus est, ce seroit déroger à mes droits que de dissimuler le bien que j'en pense, je n'hésiterai point à donner mon ju-

gement sur cet Ouvrage, sauf aux Critiques à n'y point soufcrire.

La Favola Boschereccia de *Molinari*, (espece de *Fable Saltique*, telle à peu près que le Poëte *Lucain* & quelques autres en avoient faites) me paroît un chef-d'œuvre de l'Art. Il étoit réservé aux Italiens, qui nous ont fourni des modèles presque en tout genre, de nous en donner un aussi parfait de tous points pour les Romains. En effet, tout y est achevé : vérité de mœurs & de caractères; intérêt, situations, précision, toutes ces parties qu'on voit rarement ensemble, y sont heureusement réunies. L'Auteur s'est attaché

principalement à remplir un précepte important d'Horace qui regarde les Romanciers autant que les Poètes : il court toujours au dénouement (1). Chez lui tout sert à l'amener ; tous les faits nous y conduisent ou nous y entraînent. Ils se développent d'une manière simple & fort nettement, sans épisodes, sans écart ; en cela bien différent sans doute de la plupart des Romans François, où le fil se rompt à chaque pas, & renoué mal adroitement, laisse voir une imagination émouffée. Ici point d'Acteurs inutiles qui partagent l'attention. Tout roule

(1) *Semper ad eventum festinat.* Art. Poët.

sur deux personnages qu'on ne perd point de vûe. Point d'événemens compliqués, ni de récits hors d'œuvre qui détruisent l'unité d'intérêt, & qui fatiguent la mémoire. Les entretiens ne sont jamais déplacés, & ne sçauroient être plus courts. Peu de réflexions, mais indispensables & conçues en quatre mots. Enfin tout est presque en action, & l'Auteur, par un art peu connu de nos Ecrivains, ne se montre point du tout dans son livre.

Je ne dis rien des Descriptions, ornemens dont, à mon avis, l'Ouvrage auroit bien pû se passer, mais que je n'ai point osé supprimer, pour conserver le goût du terroir. Si

j'en juge par l'impression qu'elles m'ont faite, elles ont je ne sçai quoi d'antique qui pourra déplaire à certains Lecteurs.

Une singularité remarquable, c'est qu'ici tous les événemens n'occupent à la lettre qu'un jour ; tandis que nos Romans sont chargés de faits qui, pour être dans la simple vraisemblance, demanderoient souvent plus d'un siècle. L'Auteur, sans y penser, a fait la censure de ces *interminables* Romans, qui sont d'une si grande ressource, & pour l'Ecrivain qui vend son loisir, & pour le Libraire à qui le Lecteur paye l'amusement du sien. Une Dame Espagnole li-

tant un jour dans Clelie une belle & longue conversation entre deux Amans, disoit : à quoi bon tant d'esprit, quand ils sont ensemble? Molinari pensoit à coup sûr comme cette judicieuse critique. Son Ouvrage n'est qu'un Tableau de l'Amour, tel qu'il étoit dans l'âge d'or, & si j'ose ainsi m'exprimer, dans l'état de pure nature.

A l'égard de ma traduction, on n'imaginera que trop, sans que j'en prévienne le Lecteur, qu'elle est fort inférieure à l'original. Toute personne un peu familiarisée avec l'Idiotisme Italien, se doutera bien qu'il a beaucoup perdu sous ma plume, en passant dans une

langue grave. On regrettera principalement cette mollesse d'expression, ces graces naïves attachées aux seules langues Grecque & Italienne, & dont la nôtre, qui tient plus de la sévérité du Latin, n'est gueres susceptible.

Il ne m'appartient pas sans doute de vouloir apprécier les Romans. Une petite traduction n'autorise point à s'ériger en Dissertateur. Il faut avoir entassé des volumes, pour être en droit de discuter une pareille matière. Cependant je ne puis m'empêcher d'examiner une Question qui semble ici se présenter d'elle-même.

Est-ce la multiplicité des volumes qui, dans un Ecri-

vain de Romans, prouve l'é-
tendue & la fécondité de son
imagination? ou plutôt la pro-
lixité dans ce genre ne fert-
elle point à découvrir la foi-
blesse & la stérilité du génie?

Je comprends que cette
Question est applicable en gé-
néral à tous les genres de com-
position. Il est une abondance
stérile, une superfluité qui n'est
rien moins que richesse, une
profusion qui ressemble à l'ex-
cès des feuilles, dont les ar-
bres ne sont jamais plus pro-
diges, que lorsqu'ils sont ava-
res de fruits. Les Latins, si je
ne me trompe, avoient pour
cela un mot énergique (1) qui
n'a point d'équivalent dans

(1) *Luxuries.*

notre langue. Mais pour nous en tenir aux Romains, voyons par quels degrés on est parvenu à cette énorme fertilité, où le bon sens ne voit, après tout, qu'une fastueuse disette.

Le tems qui moissonne l'ivraie & le bon grain indistinctement, n'a laissé venir jusqu'à nous qu'un petit nombre de Romains Grecs; & l'Ouvrage de *Petrone* (qui, quoi qu'on en dise, n'est autre chose qu'un Roman) est le seul qui nous soit resté des Latins, avec l'*Ane d'Or d'Appulée*; mais c'en est assez, ce me semble, pour nous faire juger du goût des Anciens.

Il m'a donc paru qu'ils cherchoient principalement le mer-

veilleux , & leur marche à tous est presque la même. Des Pirates, des combats de mer, des enlevemens, des reconnoissances, voilà toute leur machine à peu près. Or, tout grands conteurs qu'étoient les Anciens, & sur-tout les Grecs, il est à remarquer que leur plus long Roman feroit à peine un tome de ceux qu'on nous donne aujourd'hui par nombreux volumes.

Mais aussi ces Romanciers Grecs étoient bornés à bien des égards. Ils ne sçavoient presque point créer ; ils entendoient médiocrement l'art de forger de nouveaux Mondes & de nouveaux Hommes , comme le prescrit *Castelyer*

tro (1), en cela très-bien suivi par nos Romanciers. Ils n'avoient pas du moins le talent de discourir à l'infini sur des objets qui ne tiennent à rien, sur des êtres de pure idée, & qui n'en laissent eux-mêmes aucune. On n'apperçoit chez eux nulle trace de cette ingénieuse machine que nous avons nommée *Développement*. Sçavoient-ils analyser, quintessencier tout ce que nous appellons *sentiment*? S'étoient-ils seulement douté de cette *Métaphysique du cœur*, autre découverte admirable, dont

(1) Ci fara licito a formare nuovi monti, nuovi fiumi, nuovi laghi, nuovi mari, nuovi popoli, nuovi regni; e brevemente ci fara licito rifare un nuovo Mondo o trasformare il vecchio.

le langage a bien profité? Connoissoient-ils ces touches fines, ces délicates gradations, ces nuances déliées, qui font tant d'effet dans la Peinture des caractères, & que l'on pourroit appeller *la Miniature des mœurs*? Enfin voit-on dans leurs Ecrits cette liberté d'imagination qui ne dessine rien, qui fuit l'Art, qui s'abandonne à ses faillies, & qui par-là répand dans nos productions cette légéreté, ce sel volatil, ou, pour renfermer tout dans un mot, *ce goût* par excellence, ce goût qui dit plus que l'*Atticisme* & l'*Urbanité*, sans être en effet plus connu.

Saint-Evremont a bien établi notre supériorité sur les

Anciens, en disant *qu'ils n'entendoient rien à parler de Galanterie* : car ce qu'il appelle Galanterie, n'est que l'Art de faire minauder les sentimens & les mouvemens naturels. Or on leur a donné chez nous un langage & des inflexions qui font à l'égard de l'Amour, ce que la modulation la plus travaillée est par rapport à la simple expression du chant.

Ainsi privés de tant de ressources, que les Modernes plus féconds, & plus ingénieux peut-être, ont trouvées dans leur propre fond, les Anciens étoient réduits à narrer, à peindre assez nuement des faits, ornés de quelques descriptions.

Il faut pourtant excepter un de leurs Romans qui, dans sa brieveté, dédommage bien de la sécheresse des autres. Je veux parler du charmant Ouvrage traduit par le bon *Amyot*, des *Amours de Daphnis & Chloé*. Les aventures y sont semées avec beaucoup d'économie : une descente de Pirates, un enlèvement, une incursion de Chasseurs, en font les principaux incidens. Le reste n'est qu'une peinture animée de l'ancienne vie pastorale. Mais que *Daphnis & Chloé* sont intéressans ! Que leur innocence & leur embarras produisent d'agréables scènes ! Que j'aime à voir ces Amans novices entraînés dans

les bras du plaisir, dont ils ne poursuivent que l'ombre, & conduits pas à pas par la nature seule au terme heureux qui sembloit les fuir ! Ce petit Roman, dont le Traducteur a fait passer le naturel & les graces dans la naïveté de son style, regagne par les agrémens ce qu'il perd du côté de l'invention ; & si l'on pouvoit atteindre à cette simplicité Grecque, je soupçonnerois mon Italien d'avoir du moins jetté souvent les yeux sur *Longus*,

Je ne prétends point ici faire entendre que cette simplicité soit une marque de peu d'invention. Je pense au contraire avec Racine (1), *Que toute*

(1) Préface de la Tragédie de Bérénice.

l'invention consiste à faire quelque chose de rien. » Le grand nombre d'incidens, dit-il, » a toujours été le refuge » des Poëtes (j'ajoute & des Romanciers) » qui ne sentoient dans leur génie, ni » assez d'abondance, ni assez » de force pour attacher leurs » *Lecteurs* par une action simple, soutenue de la violence » des passions, de la beauté » des sentimens, & de l'élegance de l'expression. «

Quant aux Anciens, nos vieux Romanciers, qui certainement n'ont pas été chercher si loin des modèles, semblent pourtant les avoir un peu devinés, tant ils se font rapprochés d'eux par le goût de

la narration, & par le merveilleux qu'ils ont prodigué par-tout. De ces premiers Ecrivains à ceux du dix-septième siècle, l'intervalle est grand ; mais je le franchis, pour passer à l'importante Epoque des Cyrus, des Clelies, & des Cléopâtres.

Ces Romans qui, par la majesté du volume & par la dignité du ton, tiennent encore le premier rang, réuniffoient au merveilleux des Amadis un peu mitigé tout le pédantisme & toute la chicane de la plus subtile galanterie.

Après une vogue étonnante, on s'avisa de s'appercevoir qu'ils étoient mortellement ennuyeux. On les trouvoit

toujours très-beaux ; mais on ne pouvoit plus les lire. On voulut des Romans plus courts , plus mesurés à la portée de notre attention , & moins éloignés de la vraisemblance. On leur substitua *les Romans historiques* , qui resserrés dans de justes bornes , & plus intéressans d'ailleurs par le mélange de la vérité & de la fiction , n'altéroient du moins que l'histoire : chose indifférente sans doute, comme l'insinue le P. B. dans les Règles qu'il a données pour la composition des Romans (1). Ce genre s'est maintenu jusqu'ici parmi plusieurs autres qui se sont formés successivement.

(1) Critique de la Princesse de Clèves.

Ces nouveaux genres sont les *Féeries*, ou *Contes de Fées*, connus à présent de tous les âges ; les petites *Nouvelles historiques*, dont le dénouement, plus près du début, sembloit particulièrement convenir à la vivacité françoise ; les *Romans moraux*, dont les incidens sont dans l'ordre commun de la vie civile, & les *Romans métaphysiques*.

Ceux-ci, pour être assez dénués de faits, pour ne point *tirailler* l'imagination par des *surprises* continuelles, ne sont pas les moins diffus, ni les moins chargés. Un verbiage ingénieux, des propos sans fin y tiennent la place de l'action. Par-tout l'Auteur perce & se

montre à côté de ses personnages. Tout y est esprit, sentiment, finesse ; & quand on vient à décomposer tout cela, on ne trouve qu'un tissu de mots détournés de leur véritable usage, un amas d'expressions distillées, enfin un langage inintelligible, mais qu'on croit entendre à peu près comme les mines d'une Coquette.

Ces divers genres subsistent ensemble, & chacun à ses partisans. Cependant comme tous nos goûts sont sujets à de fréquentes vicissitudes ; comme nous roulons dans un cercle étroit qui nous ramene de tems en tems au point d'où nous étions partis, les grandes compositions sont revenues en faveur.

Un Ecrivain élégant , exercé , facile se voue à l'Art des *Scuderis* , & par des Romans qui s'accroissent sous les yeux du Lecteur avide , par de longues suites ménagées pour servir de pierres d'attente à d'autres , il fait revivre insensiblement le goût des *Polexandres* & des *Pharamonds* , pros crit par nos Peres. Bientôt un mince Roman d'un tome n'est plus digne de faire un nom. L'é mulation fait multiplier les volumes. On fait faire à tous ses Héros un cours d'aventures complet. Notre exemple entraîne les Etrangers. Ils n'avoient pas inventé les Romans par lettres qui sont marqués à notre coin ; ils les perfectionnent.

Après la lecture de *Pamela*, je prédis qu'un jour les Anglois iroient plus loin que nous dans un genre où nous avons été leurs maîtres. Je croyois être le premier qui leur eût rendu ce témoignage ; mais déjà leurs Journaux publioient qu'ils nous étoient bien supérieurs. Leur peu de modestie ne m'empêche point de persister dans mon sentiment, en dépit de tous les Génies profonds devant qui *Pamela* n'a pû trouver grace. Un nouveau Roman de la même espèce n'a fait que me confirmer dans mon opinion. Malgré l'ennui des redites, des petits détails, & des Anglicismes, *Clarisse* (c'est dire beaucoup) m'a

presque fait autant de plaisir qu'à son Traducteur. Je m'imaginerois, en suivant tous les pas de la vertueuse Angloise, être de la famille, ou du moins initié dans tous les secrets domestiques; je me transformois presque en lisant, effet du grand art de l'Auteur, qui sçait bien ménager l'intérêt, & qui l'augmente de tome en tome, sans laisser prévoir le dénouement.

J'estime pourtant que *Clarisse* n'est point du tout un modele à suivre; car enfin j'en reviens toujours à protester contre les longs Romans. Je n'affurerais pas que ce soit un vil intérêt qui les met en vogue; mais il y a tant d'inconvéniens pour l'Ecrivain même

le plus fécond, qu'au moins l'expérience des autres devrait bien arrêter la plume. En effet l'imagination se défèche & s'épuise dans un volume ou deux; qu'arrive-t-il de-là? Il faut s'échaffauder de nouveau, se guinder, se réchauffer comme on peut, & finir par montrer la corde. Les Paladins, dans nos vieux Romans, cherchent les aventures & les trouvent. Ici ce sont les aventures qui viennent chercher les Héros, & qui semblent les attendre au passage. Je ne conseillerai donc à personne de s'embarquer dans un plan trop vaste, & voici l'avis que j'adresse à tous les Romanciers présens & futurs. » Eh ! Messieurs,

P R É F A C E. 185

» sieurs, on vous l'a tant dit:
» laissez respirer vos Lecteurs.
» L'ennui, l'inévitable ennui
» s'attache à tous les Ecrits
» prolixes, & le sommeil se
» glisse à sa suite. Bornez-
» vous à des plans légers; vo-
» tre feu n'aura pas le tems
» de s'éteindre, ni même de
» se ralentir. Qu'on puisse lire
» vos Romans, comme celui-
» ci, tout d'une tenue (*stans*
» *pede in uno*), & que le
» Lecteur soit plutôt fâché
» d'en trouver la fin, que dans
» le cas de la désirer, ou de
» l'attendre impatientement. «

At populus tumido gaudeat Antimacho
Martial.

❧

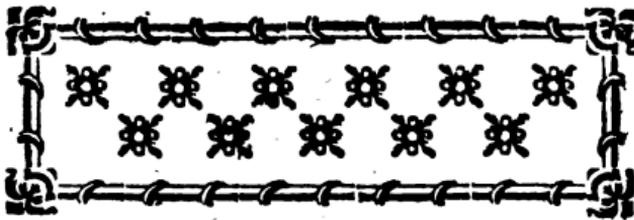
Q

SERPILLE ET LILLA,

OU

LE ROMAN D'UN JOUR.





SERPILLE ET LILLA,

O U

LE ROMAN D'UN JOUR.

Traduit de l'Original Italien

D'ANNEO MOLINARI.

SERPILLE & LILLA s'étoient vûs une fois, une seule fois à Messano, où une Fête avoit attiré les habitans des campagnes voisines : ils s'étoient vûs, s'étoient remarqués, & s'aimoient, sans connoître l'amour.

Serpille, fils d'un Laboureur opulent, dont les nombreux troupeaux

Q ij

couvroient les montagnes de la Calabre, touchoit à sa dix-septième année. Il étoit beau comme Adonis; il étoit fait comme Castor ou Pollux, & quoiqu'élevé dans les champs, on l'eût pris pour un enfant né parmi la pourpre, & nourri dans la mollesse des Cours. Sa mere, dont il faisoit les délices, ne le perdoit point de vûe un instant; & le jour que Lilla s'offrit à ses yeux, Serpille pour la première fois avoit quitté le toit paternel.

Lilla étoit fille d'un Métayer, plus riche de son industrie que de ses possessions, qui ne consistoient qu'en quelques vignes, & en un petit champ d'oliviers. Elle avoit à peine vû seize automnes. Moins belle des traits qui font la beauté, que de ceux qui vont sûrement au cœur, les siens, sans être bien dé mêlés, formoient cet ensemble piquant qu'on préfere au plus grand éclat. Elle avoit les yeux naturelle-

ment, comme l'art s'efforce de les rendre dans les femmes qui cherchent à plaire. Les Ris étoient autour de sa bouche, & les Graces se reposoient sur ses lèvres. La main d'Hebé avoit tracé l'arc de ses sourcils : elle-même avoit poli son front, arrondi ses tempes, formé le tour de son visage, & appliqué sur l'ivoire de son teint le léger vermillon des roses. Son sein commençoit à s'élever, & à intéresser l'attention par ces doux mouvemens qui semblent appeller les regards distraits. Tels étoient Serpille & Lilla, couple charmant fait pour l'amour, amans seuls dignes l'un de l'autre.

La Fête à laquelle ils devoient leur première & leur unique entrevûe ; ce jour qui leur avoit montré seulement l'objet destiné à faire leur bonheur, ne revenoit qu'une fois l'année, & à la fin de l'Automne. Où revoir, où retrouver cet objet, dont l'image avoit passé des yeux

dans le cœur, & qu'on ne pouvoit plus oublier ? Leurs habitations étoient éloignées l'une de l'autre au moins de trois milles : foible distance pour l'Amour qui sçait franchir les plus grands espaces, & que les Poëtes, par cette raison, ont pourvu d'aïles & de flèches, mais immense pour des amans aussi novices que les nôtres. De plus, quand un amour téméraire leur eut aplani cet obstacle, l'hyver & la rigueur du froid qui retient sous leurs toits enfumés les durs habitans des campagnes, vinrent mettre entre eux de nouvelles barrières. Bientôt la neige couvrit les champs, blanchit les montagnes, changea la face de la terre, y répandit une triste uniformité, & confondit tous les chemins. Ainsi Serpille & Lilla, confinés dans leurs foyers paternels, étoient réduits à s'occuper l'un de l'autre, à nourrir des desirs vagues, inconnus, & dont rien ne leur apprenoit l'usage.

L'impatience de Lilla éclatoit dans toutes ses actions : quelquefois elle entreprenoit de filer, mais elle ne chantoit plus en filant. Souvent tout à coup jettant son fuseau, elle commençoit un panier de jonc qu'à l'instant l'ennui lui ôtoit des mains pour quelque autre ouvrage, abandonné, repris, quitté tour à tour. Tantôt on la voyoit se pater avec un soin extraordinaire. Pour qui ? N'importe, on se paroît : on essayoit vingt ajustemens, & jamais on ne se trouvoit bien. » Non, disoit-elle, en se regardant, je ne suis point assez belle pour lui . . . mais je ferois peut-être mieux de cette manière. « Ah ! Lilla, vous n'avez que vos propres yeux pour juges & pour témoins de vos charmes : mais que votre simplicité, que votre innocence ajoute à leur prix ! Tantôt dédaignant la moindre parure, elle affectoit de se négliger, & sembloit vouloir effacer des attraits qu'elle se trouvoit inutiles.

Serpille étoit de son côté moins tranquille encore. Lilla remplissoit toutes ses pensées : il l'avoit toujours présente à l'esprit, il ne songeoit qu'aux moyens de la revoir, & s'indignant de la contrainte où il étoit retenu dans la maison paternelle, il rouloit mille projets d'évasion. Les glaces & les neiges qui jusqu'alors avoient effrayé sa délicatesse, n'étoient plus capables de l'arrêter. Il tenta plusieurs fois un voyage que l'attention de ses surveillans rendit sans effet. L'hyver se passa dans ces agitations, & quoique très-court dans cette contrée, il lui parut durer un siècle.

Cependant la saison de l'Amour, le tems marqué pour le bonheur des amans, voloit sur l'aîle des Zéphirs, & faisoit sentir ses approches. Déjà la neige des montagnes fondue & changée en torrens rapides, se précipitoit dans les vallons, pour aller grossir les rivieres. L'herbe crüe
sous

sous cette toison céleste, à l'abri du souffle brûlant de Borée, tapissoit de sa tendre verdure la pente des monts. Déjà les troupeaux, quittant leurs chaudes étables, s'empressoient de respirer l'air tiède des champs, & de reconnoître leurs pâturages.

Le Soleil étoit entré dans le signe du Taureau, & tous les jours il se levoit plus serein. Sa chaleur active avoit pénétré dans le sein fécond de la terre : elle en avoit développé les suc & les germes ; elle avoit mis tout en mouvement dans ces secrets laboratoires, où se filtrent les humeurs & les sèves, opérations cachées aux yeux des humains & dont les seuls effets sont sensibles. La terre avoit repris sa parure : elle présentoit de tous côtés la vive image de la jeunesse, & l'épais feuillage des arbres, déjà l'asyle des oiseaux, pouvoit en servir aux amans.

Les prez, où Flore avoit prodigué toutes ses richesses, faisoient

R

de la campagne un vaste jardin. Le doux parfum qu'exhaloient les fleurs s'élevant le matin, charmoit l'odorat; & le soir ennyvroit de mille délices. Leur agréable confusion partageoit les desirs incertains. Le pinceau de la nature imprimé partout, ravissoit l'œil par l'assortiment & par la variété des couleurs. Là brilloient avec profusion, l'or, l'argent, la pourpre, l'azur, le doux vermillon de l'aurore, & les nuances de l'Iris. Les Papillons, amans & rivaux des fleurs, ces fleurs ailées, enfans de Zéphirs, trompant les yeux des jeunes Bergeres, amusoient leurs pas. Elles s'empressoient pour les cueillir: ils se déroboient sous leurs doigts. Ils voloient du Pavor au Souci, de la Tubereuse au Narcisse, & s'échappoient en se confondant parmi les simples Paquerettes, la Primevere & le Muguet. Inconstans, légers, fugitifs, ils ne font que voltiger comme les

amours; ils font l'image des plaisirs. Le coloris du Printems, ce verd enchanteur, qui s'unit si bien avec l'azur éclatant des cieux, & qui se diversifie en tant de manieres, formoit mille teintes d'une teinte unique. La gayeté qu'il répand sur tous les objets, s'insinuoit dans les yeux, couloit jusqu'à l'ame, & se communiquoit aux sens.

L'Amour, l'époux de la Nature & l'ame du Monde, cet être invisible & palpable, qui meut tout, pénètre tout, se mêle par-tout; l'esprit des corps, le corps des esprits; ce Protée feu & eau tour à tour & tout à la fois, l'Amour avoit répandu ses subriles flammes, & tout éprouvoit son pouvoir. Il parcouroit l'air, la terre & l'onde, & de son inépuisable carquois, il tiroit sans cesse, il faisoit voler ces traits inevitables dont les atteintes forcent tous les êtres à se chercher, pour concourir à ses desseins.

Les Fleurs, à peine épanouies, formoient entr'elles ces tendres nœuds, ces doux mariages qui réparent leur courte durée. L'Anémone rougie du sang d'Adonis, la Rose reinte du sang même de Venus, l'orgueilleuse Tulippe & l'humble Pensée avoient développé leurs calices, pour recevoir la fécondité que Zephire leur apportoit sur ses aîles, chargées des présens de l'Amour. Le sensible Palmier se panche vers le Palmier qui sent ses approches, & courbe amoureuxment ses rameaux. Le Cedre immortel, le superbe Plane, l'Ormeau, fidel appui de la Vigne, & le Peuplier aquatique, semblent par leurs frémissemens participer aux mêmes douceurs.

L'Amour brûloit au fond des eaux les Poissons. La froideur de cet élément n'éteint pas sa flamme, principe de leur activité. On les voit s'attirer, se poursuivre, & s'élançer

comme une flèche, pour payer à l'auteur de leurs feux le tribut de leur fécondité.

Les Airs étoient remplis de nombreux essains, d'une infinité d'êtres imperceptibles, qui, après avoir resté tout l'hyver presque inanimés, dégagés de leurs organes terrestres, & légers volatiles au retour de Flore, changent de figure & d'élément. Ce petit peuple ailé, toujours en action, sent vivement les aiguillons de l'Amour, dont il est la plus parfaite image. Ils vivent un instant, comme les fleurs, pour donner la vie à d'autres dont la carrière se mesure à la durée de leurs feux, & se termine aux premiers gages de leur fragile postérité.

Les Oiseaux n'étoient occupés que du soin de servir, ou de chanter l'Amour : leur chant est le prix des bienfaits dont il est prodigue pour eux. Les oiseaux connoissent peu ses peines : ils aiment, & d'abord

ils sont heureux ; ils sont aimés , dès qu'ils ont marqué de l'amour. C'est l'Amour qui leur apprend à bâtir d'argile & de mousse , ces nids , industriels berceaux , où s'élevèrent leurs tendres couvées. Le Rossignol plus amoureux chaque jour , ranimoit avec ses feux sa touchante voix , & frappoit les échos de son harmonie. Les Bois , les Vergers , les Vallons retentissent de ses accens. C'est-là qu'il élance ces sons rapides , ces brillans éclats , ces longues tenues qui étonnent l'oreille & ravissent l'ame. Dans le silence de la nuit , au lever de l'Aurore & au coucher du Soleil , l'infatigable Rossignol chante pour charmer les soins assidus de sa tendre épouse , pour adoucir les ennuis de la maternité. Son chant lui fait oublier ses peines , & lui retrace ses plaisirs.

L'Amour n'avoit rien épargné. Il faisoit errer dans les champs , il entraînoit l'innocent troupeau de Pa-

lès. Les Géniffes, les Moutons, les Chevres emportés par l'indomptable defir commun à tous les Animaux, cédoient à un pouvoir inconnu.

Enfin le plaisir, enfant de l'Amour, agitoit toute la nature : mais ses degrés & ses effets étoient différens dans les divers êtres. Le plaisir se mesure à la sensibilité, & l'Amour fçut réserver aux humains des délices qu'eux seuls ont goûtées. Les traits destinés pour eux n'étoient point oisifs. Tout ressentoit la double influence du Dieu qui fait aimer, & du Printems qui l'appelle. On lisoit, dans les yeux des jeunes Bergeres, leurs desirs secrets & leur inquiétude. Les soins de plaire & de se parer, les doux regards qui leur échappent, les soupirs étouffés qu'on devine, & l'ennui de la solitude, langage muet de l'Amour, n'étoient que trop intelligibles. Les Bergers, au milieu des tendres Bergeres, ne respiroient aussi que l'A-



mour. Ils le trouvoient dans leurs yeux, ils l'enflammoient par leurs regards. On les voyoit partout près d'elles, empressés à leur rendre des soins dont on feignoit d'ignorer l'usage, mais qu'on ne recevoit point sans émotion. Aucun Berger n'étoit sans amante : l'Amour avoit épuisé sur eux ses flèches d'or. Il donnoit de la hardiesse aux amans : il animoit leur chant & leurs pas, & les durs travaux de la campagne s'adoucissoient à la seule vue des *Bergeres*.

Serpille rempli de Lilla, dont l'image le poursuivoit nuit & jour, au premier souffle des zéphirs, avoit quitté les foyers oisifs. Dès le matin il parcouroit les campagnes & portoit de tous côtés ses pas incertains, pour chercher l'objet, sans lequel il ne pouvoit plus vivre. Tantôt pour dissiper ses ennuis, il se mêloit parmi les Bergers : tantôt ses rêveries l'entraînoient dans les lieux les plus solitaires, & il redemandoit sa

chère inconnue à tout ce qui l'environnoit. Ah ! s'il avoit sçu le peu de distance qui le séparoit de Lilla ! S'il avoit pû soupçonner qu'il fut si près d'elle ! Le soleil le voyoit errer tout le jour , & la nuit terminoit à peine ses courses. Tel , après les ardeurs de la Canicule , un Cerf amoureux oubliant jusqu'à la pâture , & de tems en tems élevant des cris , d'un pas précipité traverse les champs , gravit les monts , perce les forêts. Il marche la tête baissée , le nez contre terre , & guidé par son odorat dont le vif sentiment interroge toutes les impressions de l'air (1) , il cherche les traces de la Biche.

Lilla commençoit aussi à sentir une agitation qu'elle n'avoit point encore éprouvée. Des soupirs s'échappoient de son sein , soupirs éloquens pour qui sçavoit les entendre. Chaque jour ses ennuis redoubloient :

(1) Un Poëte Latin diroit : *Es nare vestigant
omnes interrogat anras.*

la beauté de la saison nouvelle sembloit l'attrister encore. Elle voit la gayeré répandue par-tout autour d'elle, & se plaint d'être la seule qui n'est pas heureuse. Les chants dont retentit la campagne, le son des Pipeaux, celui des Musettes, ne font qu'augmenter sa mélancolie. Serpille l'occupe toute entière. Pendant toute la durée du jour qui lui paroît toujours plus long, il est présent à ses rêveries, & la nuit elle le voit en songe. Lilla qui n'étoit jamais sortie sans sa mere, eut envie d'aller seule un jour cueillir de grand matin des fleurs sur une montagne peu éloignée du hameau. Le projet formé, l'exécution ne fut différée que jusqu'au lendemain. L'idée de cette agréable course l'agite toute la veille, & la nuit l'empêche de dormir. Le Soleil ne faisoit encore qu'éclairer l'Occident d'une foible resplendeur : ses premiers rayons étoient confondus avec les doux feux de

l'Aurore qui se dissipoient peu à peu, comme une légère fumée se dissipe devant la flamme. Déjà les troupeaux sortis des étables, mugissoient, béloient & bondissoient d'aise, en respirant l'air délicieux que l'Aurore a détrem pé de ses larmes. Lilla réveillée d'un léger sommeil qui l'avoit surprise un instant, se leve avec précipitation. Elle se pare un peu plus qu'à l'ordinaire, (parure innocente, aussi simple qu'elle), sans autre dessein cependant que de promener son inquiétude. Elle vole aussitôt dans les champs, & prend le chemin de la montagne. C'étoit le moment où tout semble éclore, où tout renaît avec le jour : chaque objet avoit repris sa couleur qui devenoit par degrés plus vive, & tout s'embellissoit sous ses pas. Lilla monte lentement & s'arrête de tous côtés à cueillir des fleurs. Les premières qu'elle a cueillies, sont presque aussi-tôt dédaignées pour de

nouvelles qu'elle apperçoit : celles-ci cèdent bientôt à d'autres , & toujours en se promettant d'en trouver encore de plus belles , elle parvient insensiblement au sommet du mont. De l'autre côté de cette montagne , on découvroit un vallon charmant. Un ruisseau qui couloit aussi doucement que l'huile , rouloit son liquide cristal au travers d'une pelouse unie comme un lac , & tapissée du plus beau verd d'émeraude. Lilla oubliant tout le chemin qu'elle a fait , est aussi-tôt tentée d'y descendre , pour aller chercher d'autres fleurs qui lui paroissent effacer tout l'éclat des siennes. Ses pieds tendres & délicats sentoient déjà quelque lassitude ; mais elle est bientôt adoucie par l'attrait des fleurs , par l'amour d'un ornement fait pour la jeunesse , & par l'idée d'en être plus belle , quoique le seul objet pour qui elle veut l'être ne puisse la voir. La montagne assez rude du côté du

hameau, s'abaissoit vers le vallon en pente douce. Lilla la descendit promptement, & d'abord courut au ruisseau. Une onde pure & si transparente, qu'on voyoit au fond jusqu'au plus petit caillou, invitoit à se reposer sur ses bords. On commença par se mirer, mais tout se rapportoit à Serpille: en se mirant, c'étoit à lui qu'on songeoit. Il fallut ensuite s'asseoir, pour examiner à loisir le butin dont on étoit chargée, & faire l'assortiment des fleurs.

Pendant que Lilla étoit occupée à marier la Jonquille & le doux Barbeau, à former des guirlandes & des brasselets, ornemens fragiles, mais plus piquans que tous ceux du luxe, & qui s'offrent gratuitement par-tout aux beautés naturelles, des Chasseurs traversoient la prairie. L'appareil guerrier de la Troupe, le son des Cors nouveau pour elle, le bruit des chevaux & des chiens, l'étonnent & l'effrayent. La peur

d'abord l'oblige de fuir , mais la curiosité ralentit sa fuite. Pour voir & n'être point vue , elle court se cacher parmi des saules. Un Chasseur l'apperçoit , pousse son cheval , la coupe , faute à terre & l'arrête. Il considère avec surprise l'aimable & jeune fugitive : il croit voir une de ces Nymphes , ou de ces Divinités champêtres , embellies par l'imagination des Poëtes & des Peintres. La solitude n'est pas propre à faire respecter l'innocence , & tout étoit contre Lilla , ses charmes , sa timidité , sa foiblesse. Que de circonstances capables d'enflammer les desirs , & d'inspirer l'audace ! L'ardent Chasseur attachoit sur elle des yeux étincellans , d'avidés regards qui faisoient trembler Lilla. Elle n'y voyoit rien que de sinistre , & elle craignoit tout , excepté la seule chose qu'elle avoit à craindre. Il essaye quelques douceurs , qui ne sont pas même entendues. Impatient de l'amener

de gré ou de force, il presse, il menace, il mêle les duretés aux caresses. Les pleurs & les cris de Lilla ne font qu'irriter le feu du Satyre : il l'a prend toute éperdue dans ses bras, & il s'efforce en la soulevant de la mettre sur son cheval. Lilla se défend comme elle peut avec les armes de son sexe ; foible défense contre un ravisseur qui, sans tous ses avantages, n'avoit qu'à regarder sa conquête, pour être invincible.

Serpille, aussi matineux que Lilla, étoit alors avec des Bergers qui gardoient leurs Troupeaux dans un champ voisin. Il entendit des cris perçans qui sembloit l'intéresser malgré lui. Il s'avance du côté d'où venoit la voix. Averti par son cœur, avant que ses yeux pussent démêler qui pouvoit ces cris, il croit entrevoir Lilla : il court, il vole à son secours. Il arrive, il voit ce qu'il aime devenu la proie d'un brutal, &

plein de courage , il se jette comme un Lion sur le Chasseur. La jeunesse de Serpille est d'abord méprisée par son indigne Rival : mais un regard de Lilla qui reconnoît dans son défenseur l'objet le plus cher à son cœur, le plus présent à son souvenir, lui redonne de nouvelles forces. Pendant ce combat inégal, il passe par le même endroit une autre Troupe de Chasseurs qui alloit joindre la première : le Chef voyant la violence qu'un des siens faisoit à Lilla, s'approche, l'oblige de la laisser, & lui ordonne de le suivre. Lilla reste dans les bras de Serpille, plus transporté de son aventure, qu'un Berger qui a sauvé de la dent du Loup un innocent Agneau, ou sa Brebis la plus chère.

Quel trouble charmant, quel tendre embarras succéderent à tant d'alarmes ! Serpille & Lilla se contemploient, sans parler, avec une joie délicieuse qui ne trouvoit point d'expression,

pression, & qu'ils puisoient dans leurs regards. Les yeux de Lilla, ses beaux yeux étoient encore mouillés de larmes. Serpille empressé de les recueillir, applique légèrement sur ses joues sa bouche timide, & cueille un baiser. Ce baiser fit rougir Lilla, & l'amour eut autant de part que la pudeur au doux vermillon qui ranima les lys de son teint : elle en devint plus belle encore, & Serpille plus amoureux. Ils se prennent par la main pour marcher. Lilla presse doucement celle de Serpille, & celui-ci serre avec feu ses doigts délicats dans la sienne. Tous deux en marchant se regardent & ne peuvent rassasier leurs regards. Lilla oublie toutes ses fleurs, & ne voit plus dans la prairie que Serpille. Tout les occupoit il n'y a qu'un instant, tous les objets amusoient leurs yeux : maintenant un charme secret les attache & les fixe sur eux seuls. Les regards sont l'aliment de l'Amour.

C'est dans leurs yeux que les Amans
 puisent à longs traits ces esprits de
 feu qui se glissent subtilement dans
 leurs veines. De - là coulent dans
 tous leurs sens ces douces émana-
 tions de l'ame, si puissantes & si
 contagieuses. Serpille & Lilla étoient
 sortis du Vallon sans presque s'en
 appercevoir. Le plaisir de se revoir,
 d'être ensemble , étoit trop vive-
 ment senti , pour leur permettre de
 longs discours. Ils se rappellent seu-
 lement l'instant de leur première
 entrevue , & l'effet soudain qu'elle
 fit sur eux. » Quel lieu depuis ce
 » tems a pû vous cacher , disoit
 douloureusement Serpille ? » Que
 » notre séparation m'a causé de
 » maux ! Pourquoi vous ai-je vûe
 » une fois , pour vous perdre & ne
 » vous point voir toujours ? Au-
 » jourd'hui quel hasard heureux
 » vous rend à Serpille ? « *Hélas !*
 répondoit tendrement Lilla , *je n'es-
 pérois plus de vous voir , ainsi je ne*

vous cherchois point ; mais je fuyois tout le monde pour penser à vous.

» Je vous ai retrouvée, reprenoit Serpille : » c'en est fait, je ne vous

» quitte plus ; je vous suivrai par-

» tout ; rien ne peut plus nous fé-

» parer. « Ces propos étoient accompagnés de mille caresses. Ser-

pille qui, dans les yeux de Lilla, voyoit jusqu'au fond de son cœur,

s'enhardit, & prend un baiser sur sa bouche. La douceur de ce baiser

le transporte. » Qu'ai-je senti, chere

» Lilla, s'écrie-t-il ? Ton ame vient

» de passer dans mon ame ; je l'ai

» respirée sur tes lèvres. « Le trouble

de Lilla se peignoit dans le feu de ses regards & dans les nuances qui

se succédoient sur son visage. Mille baisers furent à l'instant donnés &

rendus, & chaque baiser attrachoit une nouvelle rose aux joues de Lilla.

Elle n'opposoit point à Serpille une feinte résistance que son cœur eût

désavouée. Son Amant étoit son li-

bérateur : l'artifice étoit-il nécessaire avec l'objet le plus chéri, & auquel on se croyoit le plus redevable?

Il n'est plus cet âge heureux, cet heureux tems d'innocence, où les Amans sans art, sans contrainte, s'abandonnoient à leur penchant mutuel & se montroient toute leur ame. Aussi-tôt que deux cœurs s'étoient rencontrés, ils étoient unis. Dès qu'on s'aimoit, on se disoit : *Je vous aime*. On le disoit ingénument, sans détour : on s'exprimoit aussi simplement qu'on sentoit. Ce qu'on retranchoit de déguisement, de dissimulation, d'artifice, étoit au profit de l'Amour, & les chaînes, pour être légères, n'en étoient que plus durables. On ne faisoit point payer trop cher aux Amans un bonheur qu'on ne sçavoit point leur surfaire, & quand le moment fortuné s'offroit, leur goût n'étoit point émouffé par ces artificieux refus dont les femmes ont appris l'usage. Le

desir naissoit avec l'amour, mais il n'expiroit point avec le plaisir. La facilité d'une Belle n'autorisoit point l'inconstance, & l'on étoit heureux sans satiété. L'Art, dans ce siècle de fer, commence ou finit la Nature. Le cœur bientôt vuide ou desséché, on n'a plus fait parler que l'esprit, & au défaut de sentiment, la bouche est devenue éloquente. Les Belles non moins faciles peut-être, mais moins sinceres ou plus adroites, ont voulu faire acheter leur conquête ; & quand elles donnent à leur foiblesse ce qu'elles ont refusé à l'inclination, elles n'ont plus que les étincelles d'un feu presque éteint, faute de substance.

Le Soleil avoit déjà fait près de la moitié de sa course, & ses rayons enflammant l'air, à mesure qu'il s'élevoit, obligeoient déjà les Bergers & les troupeaux de chercher l'ombre. Serpille & Lilla commençoient à sentir une chaleur excessive

qui les fit songer à presser leurs pas, pour gagner au plutôt quelque abri. Ils s'étoient insensiblement éloignés du bois, & sans garder de route certaine, leur distraction les avoit conduit près d'un hameau qui leur étoit inconnu. Lilla délicate & accoutumée à l'ombre du toit paternel, souffroit beaucoup de l'ardeur du Soleil, & de tems en tems laissoit échapper quelque plainte. Que n'eût pas donné Serpille, que n'eût-il point fait, pour lui procurer quelque soulagement? En passant devant un Verger, il entrevit un Plant de Fraises. Il n'appercevoit personne qui pût s'opposer à son entreprise; il prend la résolution d'en aller cueillir. Une haye vive entourroit le Verger: il la franchit malgré les épines qui lui présentent leurs cruelles pointes, & tout-à-coup il est arrêté par un gros Chien, gardien de la maison de son Maître. Serpille avoit pour toute arme un bâton de

faule, qu'il avoit coupé pour affermir les pas de Lilla; mais il étoit armé de son amour & de son courage. L'adresse vint suppléer à la force. Le Chien, échappé de sa loge, traînoit une longue chaîne que ses efforts avoient détachée. Serpille, au moment que cet animal alloit s'élançer sur lui, passe en travers dans sa gueule ouverte son bâton de faule, saisit en même-tems sa chaîne, l'amene au pied d'un arbre, & l'attache. Après ce combat qui, pour être presque aussi glorieux pour lui que le premier, ne manquoit que d'avoir Lilla pour témoin, il va droit aux Fraises & se met à cueillir. Il en avoit rempli un petit panier qu'il avoit trouvé dans le Jardin, & il reprenoit le chemin de la haye, lorsqu'il fut encore arrêté par deux Filles qui le guettoient. Ces Filles l'environnerent en riant, & lui prirent son panier de Fraises. L'une des deux qui voyoit souvent

Serpille parmi les Bergers, en étoit
secrètement amoureuse. Serpille,
pour ravoir ses Fraises, eut d'abord
recours aux prieres. On lui fit des
conditions : on les mit à tant de
baifers. Des baifers à d'autres qu'à
Lilla ! Quelle extrémité pour Ser-
pille ! Il n'y avoit que Lilla de belle ;
& quoique la plus jeune de ces Fil-
les, celle qui soupiroit en secret
pour lui, eût les vœux de tous les
Bergers, Serpille étoit sans yeux
pour elle. Cependant il s'agissoit ici
de l'intérêt même de Lilla : il vou-
loit lui faire manger des Fraises ; il
falloit ce rafraîchissement à sa belle
bouche ; on le mettoit au prix de
quelques baifers, & celles qui les
lui demandoient, en les accordant
elles-mêmes, auroient fait le bon-
heur d'un autre. La plus jeune tou-
chée de son embarras, vouloit lui
rendre gratuitement son panier de
Fraises, & lui en auroit laissé pren-
dre encore quatre fois autant : mais
l'autre

l'autre étoit inexorable; elle en vint même aux caresses; épreuve trop forte pour Serpille, qui, courageux contre les hommes, n'avoit pas assez d'expérience pour l'être contre d'aimables Filles.

Pendant toute cette altercation, Lilla qui s'impatientoit, en tournant autour du Verger, trouve une porte ouverte, entre, & voit Serpille avec les Bergeres. Une pâleur subite, un léger frisson, précurseurs de la jalousie, annoncent l'agitation de son cœur. Serpille infidèle! Serpille l'oublie pour les premiers objets qu'il rencontre! Elle s'approche, & sa vue fait rougir la plus jeune des deux Filles. Cette rougeur est l'effet d'un secret dépit, & comme un hommage qu'elle rend à des charmes qu'elle reconnoît supérieurs aux siens. C'étoit le moment où Serpille alloit céder à l'importunité des Bergeres, & donner les baisers qu'on lui demandoit. A peine il apperçoit Lilla,

qu'il abandonne & les deux Filles & les Fraifes , court à Lilla , la prend par la main , & l'emmene hors du Verger. Lilla avoit les yeux humides : Serpille lui conte l'aventure , la rassure en l'embrassant , & l'invite à chercher promptement un asyle contre les rayons du Soleil & tous les regards importuns. Ils s'avancent pour regagner le Bois dont ils s'étoient écartés , & trouvent en chemin un Ruisseau. Lilla veut étancher sa soif , & Serpille va pour lui puiser de l'eau dans ses mains : il sort à l'instant d'une touffe d'herbes un Serpent que Lilla vit la première. Elle jette un cri , & retient Serpille. Celui-ci , malgré le Serpent , veut puiser de l'eau : elle s'y oppose , & l'oblige de s'éloigner avec elle. Les ombres d'instant en instant plus courtes , dispafoient de tous côtés , & les rayons du Soleil , comme autant de flèches de feu , tombant alors à plomb sur la terre , avoit fait

retirer des champs les hommes & les bêtes. Serpille & Lilla s'encouragent à traverser la prairie, & parviennent enfin à l'entrée du Bois. Lilla en y arrivant tombe de lassitude au pied d'un arbre. En même-tems la soif & la faim la jettent dans un accablement qui fait couler les pleurs de Serpille. Aussi fatigué que sa compagne, & presque aussi délicat qu'elle, il ne sent que les peines de Lilla & oublie les siennes. Que faire en cette extrémité! Laissera-t-il mourir de soif & de faim ce qu'il aime plus que sa vie? Ira-t-il dans la maison de son pere chercher quelques rafraîchissemens? Cette maison est trop éloignée du Bois, d'ailleurs on pourroit l'arrêter : sa mere, sa tendre mere ne souffriroit pas qu'il retournât s'exposer au brûlant Soleil de la campagne. On voudroit encore sçavoir ce qui lui a fait précipiter son retour, ce qui lui fait hâter son départ. Il étoit l'heure

que les Bergers prennent leur repas : il prend la résolution d'aller trouver ceux de son pere qui ne devoient pas être loin , pour partager leurs provisions. Mais il faut laisser Lilla toute seule , & la laisser dans un Bois : l'effrayante idée pour Serpille !

» Qui la défendra , disoit-il , s'il » survient un Loup , ou des hom- » mes encore plus dangereux que » les Loups ? « Au milieu de toutes ces perplexités , le pressant besoin de Lilla l'emporte : il se détermine à partir , après lui avoir bien recommandé de ne point quitter cet endroit , & d'y attendre son retour. Serpille vole aussi-tôt dans la plaine , repasse une longue pelouse , & par l'ardeur de revenir apporter quelque soulagement à Lilla , sent à peine celle des rayons qui le brûlent. Il joint les Bergers de son pere , les prie de lui faire part de leurs provisions , & remporte , avec une jatte d'eau , une pannetiere remplie de

pain , de fruits , de fromage ; mets rustiques de l'Age d'or. Chargé de cet utile butin , il va gayement regagner le Bois. Si l'Amour l'avoit fait voler en partant , il sembla pour le ramener le porter sur ses propres aîles. Serpille retrouve aussi-tôt l'endroit où il avoit laissé Lilla , & qu'il avoit bien remarqué. Mais , o surprise ! o désespoir ! il n'y voit plus cette aimable Fille. Il cherche , il court de tous côtés , revient sur ses pas , fait cent tours. Telle une Méfange à qui les soins du ménage ont fait abandonner ses petits , pour pourvoir à leur subsistance , ne trouvant plus son nid , son cher nid , que d'impitoyables enfans ont enlevé pendant son absence , vole inquiète d'arbre en arbre , & par ses douloureux accens semble interroger toute la Nature. Serpille appelle aux environs plusieurs fois Lilla : l'Echo , l'Echo seul lui répond , & répète le nom de Lilla , sans lui rendre ce

cher objet. Ses larmes commencent à couler, & bientôt sa douleur éclate. Pourquoi a-t-il quitté Lilla? Comment a-t-il pû se résoudre à la perdre un instant de vue? Hélas! elle est peut-être la proie de quelque animal féroce, ou peut-être même un Chasseur, aussi entreprenant que le premier, l'a enlevée pour quelque dessein sinistre. Elle est belle, elle est sans défense: qui ne seroit tenté d'en faire sa conquête! Ses charmes ne sont que trop capables d'encourager la violence, & de lui susciter un nouveau Ravisseur! Sa douceur même est un attrait pour l'injure qu'il redoute le plus. » Ah! du moins, continuoit-il, » pourvû qu'on ne » lui fasse point de mal! Hélas! » qui pourroit être assez dur, qui » auroit la cruauté de faire du mal » à Lilla? « Ainsi s'exprimoit sa douleur, en cherchant cette Fille.

Une Biche, animal innocent, mais nullement connu de Lilla,

ayant passé près d'elle , cette Fille effrayée avoit pris la fuite , & s'étoit enfoncée dans le Bois. Serpille entra dans un sentier où le hafard le conduisit , & à peine il eut fait vingt pas , qu'il apperçut sa fugitive. Abbatue par la fatigue & par la chaleur, Lilla s'étoit endormie. Serpille s'approche doucement , dans la crainte de l'éveiller , ou de lui faire peur , met sa pannetiere & sa jatte d'eau sous l'herbe fraîche , se couche à côté de Lilla , & s'occupe à la contempler. Elle avoit le sein un peu découvert , & le doux mouvement de sa gorge , aussi blanche , aussi ferme que l'albâtre , amuse agréablement ses regards. Trois fois il est tenté d'y porter la bouche , trois fois il se retient , pour ne pas troubler son sommeil. La douceur du repos répandoit sur son visage une sérénité qui lui donnoit des agrémens infinis. Sa bouche , telle qu'un bouton de rose qui s'épanouit à la

fraîcheur du matin , étoit vermeille , humide , entr'ouverte : le zéphir en sortoit plus pur , plus suave encore qu'il n'y entroit , & Serpille retenoit son haleine , pour respirer la sienne.

Une Abeille attirée par du Thim sauvage , mêlé parmi l'herbe rouffue , voltigeoit autour de Lilla , & sembloit la menacer de son aiguillon. Serpille l'écarte avec la main ; mais l'Abeille opiniâtre revenoit sans cesse. » Eh quoi , petit serpent aîlé , murmuroit doucement Serpille , qui craignoit son aiguillon pour Lilla , » voudrois-tu blesser ce beau sein ? » Tu prends ma Lilla pour une » fleur ? Ah ! c'est la plus belle des » fleurs. C'est un lys , mais qui ne » doit point rougir de tes cruelles » morsures : c'est une rose , mais » dont le miel n'est réservé que » pour moi. « Impatient de ne pouvoir se délivrer de l'Abeille , il fait un mouvement pour l'attraper : elle lui échappe , & ce mouvement ré-

veille Lilla. Un léger effroi dissipe à l'instant toutes les traces du sommeil. Rassurée par la vue de Serpille, elle se précipite dans ses bras, & Serpille la couvre de baisers. Le sommeil avoit un peu rafraîchi Lilla : mais bientôt la soif & la faim se réveillent, & se font vivement sentir. Ainsi leur premier soin fut de prendre un repas simple, apprêté par le seul besoin, le plus délicieux repas de leur vie. L'Amour, même en mangeant, leur inspiroit mille jeux. On choisissoit, on se disputoit les morceaux, pour avoir le plaisir de se donner l'un à l'autre ceux qui paroïssent les meilleurs. Les morceaux qu'avoit touchés seulement la bouche ou la main de Lilla, étoient enviés par Serpille, & ceux que Serpille avoit pris étoient désirés par Lilla. On s'embrassoit ensuite, on combattoit de caresses : c'étoit à qui se donneroit les baisers les plus tendres & les plus sensibles. Ceux de

Serpille étoient plus ardens ; mais il convenoit que Lilla affaïssonnoit les siens du plus pur nectar de l'Amour. Non loin de-là des Tourterelles perchées sur un arbre , se becuetoient amoureusement. Ce doux spectacle attire leurs yeux : ils considerent avec attention tous les mouvemens de ces Tourterelles , & de nouveaux baisers , dont ils ignoroient la douceur , sont le premier fruit des leçons que leur donne ici la Nature. » Heureux Oiseaux qui » êtes nos maîtres , s'écrie tout à coup Serpille , » apprenez-nous à » goûter tout votre bonheur ? Hélas ! continue t-il , » chere Lilla , tout ne » respire que l'Amour. Depuis le » Bufle au front menaçant jusqu'au » plus foible des Insectes , tout » nous instruit de son pouvoir , & » nous invite à nous y soumettre. » Voi ces Mouches « Des Mouches en effet en volant resserroient leurs chaînes , & tomboient

entraînées par le plaisir. A l'instant, nouveau sujet de surprise, & spectacle encore plus intéressant ! Les Oiseaux de Vénus ayant changé de situation, la femelle étoit devenue une base mobile sur laquelle son Amant, comme affaissé, exhaloit le plaisir en battant des ailes. Quel nouveau genre de délices éprouve ce couple fortuné, demandoit Serpille ! Aussi-tôt ces Amans novices redoublant leurs caresses & se tenant embrassés, essayent tous les moyens de s'unir aussi étroitement que les Tourterelles. Mille jeux, mille erreurs les égarent : ils tournent sans cesse autour d'un but qu'ils touchent & qui leur échappe toujours. » Oui, » disoit Serpille à Lilla, l'amour » sans doute a d'autres douceurs, » & je les sens d'avance, sans pouvoir en démêler la source. Tu » fais passer dans mes veines un » feu qui s'accroît d'instant en instant, & que toi seule peux étein-

» dre. Nous poursuivons tous deux
» un bien dont nous éprouvons les
» prémices, mais qui se dérobe à
» notre ignorance. « Enfin rassasiés
de caresses, & fatigués de tous les
efforts qu'ils ont faits inutilement
pour obtenir le dernier prix de l'A-
mour, ils se levent dans le dessein
de se délasser en se promenant. Ser-
pille épuisé par toutes les fatigues
du jour, & encore plus par les der-
nieres, retombe de lassitude sur le
gazon. Lilla l'invite à se reposer &
à goûter quelques momens de som-
meil. Serpille a beaucoup de peine
à s'y résoudre. Peut-il fermer les
yeux auprès de Lilla? Il ne verra
donc plus ce qu'il aime, ce qu'il
ne peut se lasser de voir?
Mais le sommeil aussi puissant que
l'Amour, l'indomptable sommeil
vient l'enchaîner malgré lui : ses
yeux appesantis se ferment, il s'en-
dort. Lilla se met à côté de lui pour
le contempler à son aise, & pour

le garder. Elle ne peut plus détourner la vue de dessus le charmant dormeur ; elle considère tous ses traits ; elle est tentée à tout moment de lui baiser la bouche ou les yeux. Une heure s'étoit déjà passée , une heure qui paroïsoit un siècle à Lilla. Elle avoit envie de le réveiller , & puis elle se reprochoit comme une cruauté l'idée de troubler un si beau sommeil. Que faire cependant toute seule ? L'ennui commence à la gagner. Dormira-t-elle pour abrégér son ennui ? Qui gardera Serpille & elle-même ? Ces diverses pensées l'agitoient , lorsqu'une Fauvette qui voltigeoit terre à terre avec quelque peine , vint en sautillant passer à ses pieds : elle étoit blessée à une aîle. La voir & l'aimer , ce fut pour Lilla la même chose. Elle veut par pitié la prendre , & par pitié lui fait tout le mal qu'elle voudroit lui épargner. La Fauvette effrayée se sauve , imprudente qui trouveroit son salut.

dans des mains tendres & secourables qui n'en veulent qu'à sa liberté. Elle fait de nouveaux efforts pour fuir : Lilla s'obstine à la poursuivre. & s'éloigne insensiblement de Serpille. Enfin de sentier en sentier, l'Oiseau mene assez loin Lilla, & tombe sans vie. Lilla ramasse la Fauvette, & prodigue à cet animal insensible les caresses qu'elle lui réservoir. Elle tenoit encore l'Oiseau, & donnoit de doux regrets à sa perte, lorsqu'elle commence à s'appercevoir qu'elle s'est trop éloignée de Serpille. Elle veut reprendre le chemin qu'elle a fait, & elle ne se reconnoît plus. Occupée à la poursuite de l'Oiseau, & distraite sur toutes les traces qui pouvoient lui faire remarquer sa route, elle n'en a plus la moindre idée, & s'égare encore en la cherchant. Elle se reproche son imprudence : elle appelle cent fois Serpille; rien ne lui répond. Une profonde solitude,

un sombre silence régnent autour d'elle, & redoublent les mortelles frayeurs. Que deviendra-t-elle, si elle ne peut retrouver Serpille? Comment sans guide sortira-t-elle d'un bois épais dont elle ignore les routes?

Pendant que Lilla est errante, Serpille éveillé la cherche des yeux, & ne la voyant point à côté de lui, se leve avec précipitation. Il appelle à son tour Lilla, court éperdu de tous côtés, & commence une recherche inutile. » S'est-elle cachée, disoit-il, » pour jouir un peu de mes » allarmes? Hélas! que vous êtes » cruelle, chère Lilla, si vous me » laissez plus longtems dans cette » affreuse inquiétude! Mais non, » elle m'aime trop pour se faire un » barbare plaisir de mes peines. O » Dieux! qui me l'a donc ravie? » Qu'est devenue Lilla? Funeste » sommeil! Ah! si j'ai mérité de » la perdre, pour m'être abandonné

» lâchement au repos que je me
» reproche, elle n'est point cou-
» pable de mon crime; elle ne mé-
» rite pas du moins de tomber entre
» des mains ennemies

En exprimant ainsi ses regrets, il parcouroit rapidement diverses routes. Il entre dans un hallier touffu, où son oreille est frappée de quelques accens humains. Partagé entre la frayeur & la joie, il croit avoir retrouvé Lilla: mais il craint qu'elle ne soit la proie de quelque animal, ou la victime d'un brutal habitant des bois. Il approche, il distingue une voix de femme: il entend des mots sans suite, un tendre murmure étouffé de tems en tems par de profonds soupirs. Il écarte quelques branches d'arbres, & perce jusqu'à l'endroit d'où partent ces sons. Il démêle alors plus distinctement des accens que n'arrache point la douleur, & des expressions de tendresse qui se mêlent au doux bruit des baisers.

baifers. Il croit de plus en plus que c'est Lilla, & la trompeuse jalouſie lui repréſente juſqu'au ſon de ſa voix. Serpille avance encore, pénètre, & parvient à découvrir les Acteurs d'une ſcène auſſi nouvelle pour lui que curieuſe & attrayante. Il voit une Bergere & un Bucheron attachés plus intimement l'un à l'autre, que la Vigne ne l'eſt à l'Ormeau : il obſerve tout d'un œil attentif ; il ne peut ſe raffaſier d'un ſpectacle qu'il regarde avec le plus vif intérêt, ſans en comprendre tous les myſteres.

» Que fait-il, diſoit Serpille en lui-même ? » Veut-il donc éouffer cette

» fille ? Mais je n'entends

» que des ſoupirs amoureux : elle-

» même l'enchaîne avec ſes bras,

» le ferre, l'accable de careſſes

Les deux Amans, conténs l'un de l'autre, ſe levent, & ſortent du hallier. Serpille caché derriere un arbre, les ſuit curieuſement de l'œil. Il remarque que la Bergere eſt toute

rouge encore , & le jeune Bucheron un peu pâle. Ses réflexions sur cette aventure sont courtes , mais lumineuses & solides. O , s'il pouvoit retrouver Lilla ! Que cette heureuse découverte a fait faire de progrès à son amour ! Quel ennemi de son bonheur peut les avoir si cruellement séparés ! Plein de regrets & de désirs, Serpille revient sur ses pas , refait tout le chemin qu'il a fait , & après avoir encore erré quelque tems , il apperçoit dans une allée sombre sa chere Lilla par derrière ; Lilla qui , en le cherchant , s'éloignoit de lui. Il vole & s'élance vers elle. Qui pourroit représenter la joie , les transports , & toutes les tendres circonstances de cette agréable rencontre ? Ces Amans ne perdent point le tems à se plaindre , à se reprocher leur séparation. Des baisers longs & multipliés , des caresses vives & sans nombre , sont tout l'éclaircissement qui se fait entre eux. On a trop de

choses à se dire, pour pouvoir en exprimer la moindre partie.

Mais un tems fort considérable passé dans ces mutuelles recherches, avoit consumé le reste du jour. Les derniers rayons du Soleil n'éclaireroient plus que foiblement l'extrémité de l'horison. Déjà les ombres agrandies & noires, se confondoient avec la nuit qui s'avançoit d'un pas rapide. On ne sçavoit dans quel endroit du bois on étoit alors: comment retourner à la maison paternelle? On risquoit de s'égarer à chaque pas, & qui leur enseigneroit le chemin? D'ailleurs en supposant qu'ils pussent sortir du bois, quels dangers ne couroient-ils point à marcher la nuit dans les champs? Il y avoit à peine assez de jour, pour tâcher de retrouver au plus vite l'endroit où ils avoient laissé le reste de leurs provisions, & cet objet devenoit alors le plus intéressant pour eux. Quel parti prendre dans ces

circonstances? On va d'abord aux provisions : on s'afflige ensuite, on pleure, on raisonne. Pendant les délibérations, la Lune se leve ; mais sa clarté ne sert encore qu'à leur montrer les ombres du bois, & à multiplier leurs frayeurs. Tous les arbres deviennent alors ou des animaux ou des hommes. Chaque buisson prend à leurs yeux diverses figures qui transissent Lilla d'effroi. Ce sombre azur si propre aux rêveries des Poëtes, ces ombres épaisses interrompues ou coupées par de grandes masses de lumière épouvantent de plus en plus ses regards. Il faut donc enfin se résoudre à passer la nuit dans le bois : elle est si courte dans cette saison. Mais d'autres frayeurs surviennent encore : outre les animaux dévorans, on craint les Serpens & les autres bêtes venimeuses. Serpille rassuré par la joie secrète qu'il a de posséder ce qu'il aime dans un asyle où rien ne peut troubler son

bonheur , choisit entre deux arbres épais & ferrés un espace étroit , mais commode , pour s'y loger avec Lilla. L'Amour le rend ingénieux & hardi : il coupe de la feuillée qu'il répand sur l'herbe tendre , il en forme un lit , se barricade avec des branches , & fabrique un nid aux Amours. Le couple retiré dans sa cabane , on mange les provisions qui restoient : on se couche ensuite , on se tapit le plus près qu'on peut l'un auprès de l'autre , on se ferre encore pour se rassurer

Bientôt toute la terre est oubliée. Adieu crainte , frayeur & terreur panique. L'Amour secoue trois fois sur eux son flambeau : leur sentiment s'éteint dans les délices , & le suc des plus doux pavots de Morphée coule dans leurs yeux.

Le lendemain au point du jour le chant de mille oiseaux les réveille , & l'Amour s'éveille avec eux. Après un million de caresses , le Soleil

vient ramener les inquiétudes. » Que
» dira-t-on dans la Maison de mon
» pere? Que peuvent dire nos pa-
» rens? Comment osera-t-on se
» montrer? Que d'allarmes & de
» chagrins chez nous! « Dès la
veille en effet on cherchoit de tous
côtés Serpille & Lilla: on ne les
avoit point trouvés, parce qu'il au-
roit fallu les chercher ensemble.
Serpille plus assuré que Lilla de
l'indulgence de sa mere, la prend
tremblante par le bras, & se met en
marche. Ils profitent de la fraîcheur,
pour traverser la campagne. Serpille
mene Lilla chez lui, & la présente
à sa mere qu'il trouve éplorée. Il lui
conte son aventure, comment ils se
sont rencontrés, & leur égarement
dans le bois. L'embarras & les char-
mes de Lilla en font plus compren-
dre à la mere de Serpille, qu'on ne
vouloit lui en apprendre: elle de-
vine ce que la discrétion de son fils
supprimoit de son histoire, & les

entrailles maternelles sont secrètement ébranlées par une douce joie. Déjà dans son cœur elle lui pardonne toutes les inquiétudes & toute la douleur que lui a causé son absence. Quelle faute n'excuseroit pas une figure aussi touchante que celle qu'elle confidéroit ? (car elle ne le voit les yeux de dessus son fils, que pour les reporter sur Lilla.) Serpille avoue enfin à sa mere toute la tendresse qu'il a pour cette fille, & la lui demande pour femme. Leur union la garantira pour jamais des chagrins qu'il vient de lui causer ; la chaîne la plus sûre pour l'attacher toute sa vie à la maison paternelle, est la possession de Lilla. La mere, qui déjà commence elle-même à se sentir beaucoup d'inclination pour elle, touchée des raisons de son fils, les fait aisément goûter à son pere, & se détermine à partir, pour la demander à ses parens. Les parens de Lilla, qui pleuroient leur fille,

charmés de la retrouver dans de si bonnes mains, l'accordent sans peine à son Amant. Ils furent unis le lendemain, & quoique l'Amour seul eût fait cette agréable union ; quoique l'intérêt n'eût point été consulté dans une affaire où la destinée de Serpille devoit être réglée par la fortune, ils firent le bonheur l'un de l'autre ; ils furent Amans presque aussi longtems qu'Epoux.

F I N.



CINNAME ;



CINNAME,
HISTOIRE
GRECQUE.





CINNAME,

HISTOIRE GRECQUE.

CINNAME, fille d'un Statuaire de Sicyone, avoit à peine dix-sept ans, quand la mort de son pere fit changer les dispositions qu'il avoit faites, pour l'établir dans l'Achaïe. Agora, sa mere, originaire d'Athenes, avoit toujours les yeux tournés vers cette grande Ville, & n'attendoit qu'une occasion pour retourner dans sa premiere patrie. Sa fille, dont elle étoit idolâtre, avec une taille admirable & la plus séduisante figure, lui paroïssoit n'être pas faite, pour traîner une vie obscure,

dans l'atelier d'un Artisan , à qui son Pere l'avoit destinée. Il lui échet fort à propos , à Athenes , une petite succession , qu'il fallut aller recueillir. Cette circonstance , jointe à l'envie de voir les grandes *Panathénées* * , dont le retour étoit prochain , lui fit précipiter son voyage ; & elle partit , avec sa fille , pour la Capitale de la Grèce.

Peu de jours après leur arrivée à Athenes , le Théâtre & tous les Portiques retentirent de la beauté de Cinname. Une Belle , dans tous les lieux du monde , ou n'est pas long-tems étrangere , ou est bientôt naturalisée. Cinname fut démêlée dans la foule des Beautés que les Fêtes de Minerve avoient attirées à Athenes. La simplicité de sa parure , ne déroba rien de ses charmes aux yeux des Spectateurs élégans ; & l'éclat répandu dans toute sa personne lui

*. Fêtes de Minerve , qui se célébroient tous les cinq ans.

suscita mille rivales , jalouses des avantages que l'art le plus recherché leur refusoit. On ne la voyoit pas impunément ; on soupiroit après l'avoir vue , & ceux qui ne pouvoient avoir aucune sorte de prétentions , entraînés par le même attrait que les autres , par le seul plaisir de la voir , étoient attachés à ses pas. Elle fut chantée par tous les Poëtes d'Athènes. Sa taille noble , légère , aisée , étoit comparée à celle des Nymphes. Son cou d'ivoire & ses beaux bras ressembloient , disoit-on , à ceux de la Junon de *Policlète* : elle avoit l'estomach de Pallas ; on lui trouvoit le doux sourire , & l'air fin de la Vénus de Cnide.

Cinname, dans l'âge heureux où l'on plaît sans songer à plaire , sans chercher à rien ajouter aux graces naïves que la nature sçait mieux ordonner , mieux faire valoir que tout l'art de la coquetterie , ne pensoit presque point à ses charmes ; &

s'aperçut à peine qu'elle avoit été remarquée. Attentive à tous les objets nouveaux que la magnificence d'Athenes lui présentoit de toutes parts, elle étoit fort distraite sur elle-même, & seulement occupée des autres. Mais Agora, qui avoit fondé de grandes espérances sur elle, vit avec le plus vif intérêt le triomphe de sa beauté, & bâtit mille projets de fortune.

Après la clôture des Fêtes de Minerve, il sortit d'Athenes beaucoup d'étrangers : mais les beaux yeux de Cinname en arrêterent plusieurs, sur qui Agora forma des desseins où sa fille étoit bien éloignée d'avoir aucune part. Parmi plusieurs amans de toutes conditions, qui s'offroient avec des intentions différentes, Agora panchoit beaucoup pour Strabon, riche Olynthien, qui faisoit une belle dépense. Elle avoit jugé de son opulence par son extérieur; & sans examiner la personne, la fortune lui

convenoit. Strabon , avec le fafte insolent dont il étoit environné , crut d'abord qu'il ne s'agissoit que de se montrer dans toute sa pompe , & que le cœur de Cinname , de la fille d'un artisan , seroit au prix que ses bienfaits , ou ses profusions voudroient bien y mettre. Il crut l'honorer , en la marchandant ; mais son amour impétueux vint échouer contre des obstacles, qu'il n'auroit jamais soupçonnés.

Agora , galante dans sa jeunesse , avoit tiré de sa condition tous les agrémens qu'une jolie figure procure à celles qui les cherchent , sans penser jamais à sa fortune. Elle vouloit donc que sa fille profitât de son expérience ; elle prétendoit que la jeunesse de Cinname réparât le mauvais usage qu'elle-même avoit fait de la sienne. Les premières ouvertures que Strabon lui fit de ses vues sur sa fille , furent reçues avec une fierté qui le confondit. Il s'étoit présenté , pour

corrupteur : on lui fit voir si peu d'apparence à pouvoir posséder Cinanne à des conditions indignes d'elle, qu'il fut obligé de changer de langage. Le pétulant Olynthien s'enflamma par la résistance. Son goût pour Cinanne, dans lequel il entroit d'abord plus de vanité que d'amour, prit peu-à-peu le caractère d'une véritable passion; & ne pouvant l'avoir pour maîtresse, il résolut d'en faire sa femme : c'étoit où on avoit voulu l'amener. Du côté de la condition, il y avoit entre eux peu de distance. Agora ne voyoit rien dans Strabon qui le mît fort au-dessus de sa fille, ou qui ne fût bien compensé par tous les attraits, par tout le mérite dont la Nature avoit, disoit-elle, eu soin de composer sa dot.

Quand l'Amour eut aplani les obstacles que la fortune seule opposoit à l'ambition d'Agora, il fallut disposer Cinanne à comprendre ce qu'on appelloit son bonheur, à

écouter les vœux de Strabon, & à lui donner de bonne grace tous les droits qu'il vouloit acquérir sur elle. Cinnamé, élevée simplement dans les bornes de sa condition, n'avoit pas même encore formé de desirs. Elle avoit toute l'innocence que son pere, sage & vertueux surveillant, avoit sçu lui conserver par une éducation excellente, dont il n'avoit jamais permis à sa mere de se mêler. Cinnamé ne connoissoit point l'Amour, ou sembloit le confondre encore avec l'amitié ingénue qui l'attachoit à ses compagnes. Il s'agissoit de la préparer à souffrir celui de Strabon, à y répondre, & à tourner son attachement vers un homme qui prétendoit la rendre heureuse par tous les moyens apparens qui sont au pouvoir de la fortune. Ce fut de la bouche de sa mere qu'elle entendit, pour la premiere fois, sortir cet étrange mot d'*Amour*, qu'on ne lui avoit jamais prononcé. Agora fut

elle-même l'interprète des tendres empressements de Strabon.

Cinname étoit aussi née tendre & sensible. Avec toutes les qualités aimables, elle avoit celles qui disposent à aimer : mais elle étoit en même-tems délicate, sensée, raisonnable & vraie. Sa mere, aussi superficielle qu'elle étoit solide, ne voyoit, en elle, que sa figure ; & elle ne pensoit pas qu'il y eût d'autre mérite à chercher dans sa fille. Cinname avoit eu peu d'occasions de produire les qualités de son ame & sur tout celles de son esprit. Elle étoit d'ailleurs trop charmante, pour qu'en la voyant on pût faire attention à d'autres avantages qu'à son éblouissante figure ; & tout ce qui lui échappoit d'esprit, de raison, étoit à peine remarqué. Tel est le malheur des belles personnes. On les veut tout extérieures ; on ne leur demande que des dehors, & on les quitte de tout le reste. Quand elles

réunissent à leurs agrémens naturels un esprit un peu élevé au-dessus de leur éducation, il est presque perdu pour elles; & disons-le, à la honte des hommes, on leur en tient très-peu de compte. Agora crut donc qu'un cœur tout neuf prendroit aisément les impressions ou la forme qu'elle voudroit lui donner, & qu'elle y feroit entrer sans peine, au défaut d'autres sentimens, une partie de son ambition. Qu'elle connoissoit peu sa fille! Cinnamon, pour renverser ses projets, n'eut besoin que d'interroger sa Raison : un simple retour sur elle-même, l'éclaira sur toutes les suites du sacrifice qu'on exigeoit d'elle. Son cœur ne lui avoit encore rien dit : mais l'aversion qu'elle y trouva pour l'amant qu'on lui présentoit, lui fit sentir qu'elle étoit capable d'aimer quelqu'un plus digne d'elle, & il n'en fallut pas davantage pour la défendre contre l'amour de Strabon. Elle vit son

opulence, sans goût, sans desir; elle n'aperçut sous le brillant extérieur dont il cherchoit à l'éblouir, qu'une figure abjecte qui lui déplut; elle y vit tous les ridicules, tous les travers que la fortune n'apporte pas toujours avec elle, mais qu'elle donne ou qu'elle augmente souvent, & dont elle nous laisse du moins l'entière & libre possession. Elle ne voulut pas s'immoler au goût frivole d'un amant trop peu digne de sa fortune, pour n'en pas abuser un jour contre elle même. Enfin elle redoutoit l'insolence d'un homme qui, pour l'avoir enrichie, se croiroit en droit d'humilier un cœur plus grand que ses richesses, & qui peut-être deviendroit son tyran. Sa pénétration lui tint lieu d'une connoissance que l'on n'acquiert qu'au prix d'une funeste expérience, & son parti fut bientôt pris. Un refus constant, ferme & décidé, mit fin aux poursuites de Strabon. En vain

Agora voulut s'armer d'une autorité que sa fille ne pouvoit & ne devoit plus reconnoître; en vain elle employa successivement les rigueurs, les flatteries, les menaces. Rien ne put vaincre la résistance de Cinname; & l'orgueilleux Strabon, offensé des rebuts d'une fille supérieure à toute sa fortune, crut la punir par une prompte retraite.

L'absence de l'Olynthien, dont l'opulence avoit éclipsé ou écarté tous ses rivaux, fit éclore une foule d'amans qui vinrent, comme lui, porter leurs vœux à la mere. L'amour importun de Strabon, qui n'avoit pû toucher Cinname, avoit cependant réveillé ce sentiment de la Nature qui naît avec nous, & dont le germe se développe aux premiers rayons de lumière qui nous éclairent au sortir de l'enfance. Cinname n'aimoit point encore; mais son cœur, devenu moins tranquille, n'attendoit qu'un objet digne de le

remplir, pour s'y lier fortement. Elle comprit, qu'elle ne pouvoit être heureuse qu'avec un époux dont la condition seroit assortie à la sienne, ou dont le cœur bien éprouvé seroit à l'unisson du sien.

Elevée dans le sein des Arts, elle en avoit conservé le goût, goût vif & qui étoit la seule passion qu'elle se fût permise. Parmi les jeunes gens d'Athenes, qui obsédoient Agora, Cinname avoit remarqué deux Artistes. Pausias, Peintre, élève de Pampbile, qui l'avoit été du divin Apelles, & Charès, Sculpteur, élève de Lysippe, avoient attaché ses premiers regards. Tous deux bienfaits, aimables, empressés, & très-distingués dans leur art, ils étoient également dignes de Cinname. Charès, avec une taille élégante, une figure touchante & noble, avoit un caractère de douceur fait pour sentir délicatement & pour inspirer la tendresse. Pausias, vif, impétueux,

étoit un Volcan : son ame & son esprit étinceloient dans ses yeux. Le caractère du Sculpteur paroissoit sympathiser davantage avec celui de Cinname, qui n'étoit qu'un composé de graces, de délicatesse & de sentiment. Cependant le cœur de cette fille, après avoir été quelque tems suspendu entre les deux Artistes, s'étoit arrêté sur le Peintre. Pausias étoit l'amant chéri de Cinname ; mais le mérite de Charès l'obligeoit de dissimuler. Elle lui voyoit plusieurs avantages sur son rival ; & souvent elle se reprochoit sa prévention pour Pausias. Charès, plus tempéré, plus liant, lui sembloit encore beaucoup plus attaché, plus tendre ; mais le jugement de sa Raison étoit puissamment combattu par celui de son cœur, qui entraînoit son penchant. La réputation de Pausias étoit faite : c'étoit le premier Peintre d'Athenes. Charès avoit seulement commencé la sienne : mais

ses derniers travaux annonçoient qu'il laisseroit bientôt loin de lui les plus habiles Statuaires. Cinname, pressée d'opter entre deux amans dont le mérite ne pouvoit qu'honorer son choix, quel qu'il fût, se trouva fort embarrassée. Après beaucoup d'indécision, pour ne point désespérer Charès, à qui elle ne pouvoit refuser toute l'estime qu'il méritoit, & cependant assurer sa main à Pausias qui avoit déjà l'aveu de son cœur, elle s'avisa de cet expédient. Elle proposa aux deux Artistes de faire chacun son portrait, l'un sur la toile, l'autre en relief; & elle promit de se donner à celui qui, au jugement des Athéniens, auroit le mieux réussi dans son genre. Cinname, en se mettant à ce prix, ne doutoit point que Pausias ne l'emportât sur son rival, & ce Peintre accepta le concours avec la plus grande confiance. Pour Charès, il ne s'y soumit qu'en tremblant; mais il attendit,

attendit , de son amour , des efforts qui seroient secondés par toutes les ressources de son art.

Cinname livrée à l'empressement des deux Artistes qui travailloient à mériter sa possession , leur partageoit successivement , avec l'égalité la plus circonspecte , tous les momens qu'elle pouvoit leur donner. Elle s'observoit à leur égard avec une attention infinie , pour ne point laisser appercevoir la plus légère préférence , & pouvoit rester jusqu'à la fin maîtresse du secret de son cœur. Cependant , sans chercher à favoriser Pausias , & sans paroître y contribuer , elle n'étoit jamais plus belle que quand cet Artiste la peignoit. L'amour sembloit l'embellir encore : la présence de son amant animoit ses traits , ses couleurs ; elle attiroit toute son ame au dehors. Elle affectoit pourtant quelquefois avec lui de négliger sa parure ; mais dans cette négligence même , Pausias trouvoit encore de

nouveaux charmes à faire valoir. Charès étoit de son côté trop amoureux & trop clairvoyant, pour ne pas voir les avantages que son rival avoit sur lui : malgré tous les soins que Cinname prenoit pour cacher son amour, il n'avoit pas été long-tems à pénétrer son inclination pour le Peintre. Elle étoit ordinairement plus agréable & plus gaye avec le Sculpteur : mais il n'avoit pas pris le change, & la tendre mélancolie, la douce langueur dont Cinname ne pouvoit souvent se défendre en présence de Pausias, n'avoient que trop éclairé Charès sur la situation de son cœur. D'ailleurs il ne se dissimuloit point que toute la recherche du ciseau ne pouvoit rendre beaucoup de choses réservées à la souplesse du pinceau, & à l'énergie des couleurs. Il sentoit que, quand le buste de Cinname auroit toute la vérité possible ; quand on pourroit y retrouver toute la finesse de ses traits, toutes

les graces de son visage , il resteroit toujours fort au-dessous du tableau ; que ses beaux yeux seroient éteins , & presque muets ; que les couleurs si fraîches & si vives , ce teint charmant qui lui donnoit tant d'éclat , & quantité d'autres agrémens , disparoîtroient dans le relief. Il falloit donc chercher les moyens de regagner par quelque endroit ce qu'il devoit perdre infailliblement du côté de l'expression , & ce que la nature refusoit à son art. Pausias ne pouvoit montrer , que la plus belle tête du monde : le corps qui lui restoit voilé , devoit l'être dans son tableau sous la draperie qui lui serviroit d'ornement. Charès entreprit de montrer Cinname toute entiere , & de découvrir des beautés interdites au pinceau de son rival. Il s'agissoit de voir Cinname dans un état où sa pudeur ne laissoit pas la moindre espérance à Charès de la voir jamais. Comment pouvoit obtenir

d'elle des complaisances, qu'il étoit sûr qu'elle n'accorderoit pas même à Pausias ?

Il alla trouver le Maître du Bain où Cinname alloit très-souvent avec une jeune Esclave Bisantine, que sa mere lui avoit donnée. Il vint à bout de gagner cet homme, à force d'argent : il obtint de lui, que chaque fois que Cinname viendroit se baigner, il seroit secrettement introduit dans l'hypocauste (1) attendant la chambre du bain ; qu'on y disposeroit deux tuyaux d'un diametre convenable, qui paroîtroient tout simplement destinés à la conduite de l'eau ; & qu'au moyen de la direction qu'il sçauroit bien leur donner, il pourroit observer à son gré l'aimable Baigneuse, pour la modéler d'après nature. Quand tout fut bien concerté entre eux, Charès fit porter dans ce nouvel atelier tous

(1) L'étuve.

les instrumens dont il avoit besoin. Dès le premier avis qu'il reçut que Cinname étoit au bain, il se glissa dans la maison, & se rendit à son poste. Là, les yeux attachés à ses tuyaux, il vit sans obstacle des beautés dont la plus vive imagination ne peut se tracer qu'une ombre imparfaite. Il crut voir Diane au bain, ou Venus même au milieu des eaux. Il ne pouvoit plus que regarder, qu'admirer stupidement les trésors que Cinname, (sur la foi d'un asyle qu'elle croyoit inviolable) lui découvroit sans réserve. Son ame étoit toute dans ses yeux ; elle erroit avec ses regards sur toutes les parties de ce chef-d'œuvre vivant, sans pouvoir s'arrêter sur aucune. Cinname étoit, dans cet état, comme un de ces beaux jours du Printems, où la vue d'un ciel pur, serein, sans nuage, remplit délicieusement les yeux & l'imagination. L'œil en fou-tient à peine l'éclat ; mais la lumière

semble le nourrir : il s'y replonge à chaque instant, il la cherche toujours. Le foible Charès, ébloui de tant d'attraits rassemblés en foule dans le plus beau corps qu'il eût jamais vu, deux fois essaya de former quelques traits d'après son modèle, & deux fois laissa tomber ses crayons. Enfin, après avoir joui plusieurs jours du même spectacle, sans avoir pû faire autre chose que rassasier ses regards, & peut-être se consumer en desirs, son génie le rappelant à lui-même, il recouvra la liberté nécessaire pour commencer son travail.

Comme, dans le bain, le hasard seul dirigeoit toutes les attitudes que prenoit Cinname, & qu'elles n'étoient point arrêtées; Charès, qui avoit besoin de la voir dans les positions les plus propres à développer ses principaux avantages, crut devoir encore gagner l'Esclave qui l'accompagnoit, & que Cinname

faisoit toujours baigner avec elle. Cette Esclave, en rendant à sa maîtresse les offices ordinaires du bain, pouvoit lui faire prendre chaque fois la situation que desiroit Charès, & la fixer assez de tems pour qu'il pût la dessiner à plusieurs reprises. Ce nouveau projet lui réussit, au-delà de ses espérances. L'Esclave, instruite par Charès, en badinant avec Cinname, sous prétexte de considérer les diverses beautés de son corps, l'engageoit par ses flatteries à prendre toutes les attitudes que le Sculpteur avoit demandées. C'est ainsi que, sans le sçavoir, l'amante du confiant Pausias servoit elle-même son rival. Bientôt, sous la main de Charès, l'argile ingénieuse & docile prit la forme, les proportions, les contours, & jusqu'aux moindres plis du corps de Cinname. Quand il eut mis la dernière main à ce modèle charmant, il choisit un bloc du plus beau mar-

bre de Paros, & sans aucune tache, ainsi que le corps de Cinname, pour y transporter sa figure.

Pendant tout le tems que Charès avoit travaillé dans le bain, il n'avoit pas négligé d'aller assidument chez cette fille, pour profiter de tous les momens qu'elle avoit bien voulu lui donner. C'est-là, qu'il avoit principalement étudié sa belle tête, & toutes les parties qu'un vêtement léger, mais toujours modeste, ne l'empêchoit pas de voir de plus près que dans le bain, où il étoit séparé de Cinname par une barriere insurmontable.

Pausias, dont l'Amour avoit conduit le pinceau, & qui, d'ailleurs, étoit fort expéditif, eut bientôt fini son portrait. Prévenu de sa supériorité, & tranquille sur son concurrent, il s'empressa de le montrer, sans attendre l'ouvrage du Sculpteur. La moitié d'Athènes avoit vû son tableau, longtems avant que
Charès

Charès eût seulement fini son modèle; & tous les Artistes, tous les Amateurs lui déferoient d'avance le prix. On n'imaginoit pas que le ciseau de Charès pût atteindre à l'expression du pinceau; & Pausias étoit déjà regardé comme l'Epoux de la belle Sicyonienne. En effet, le portrait de Cinname étoit digne de la main d'Apelle. Jamais Campaspe, dont la beauté, dont l'amour furent à la fois le prix de son Art, n'avoit été peinte avec plus de grace. Cinname avoit voulu être représentée en *Canéphore*; (1) & de cette idée simple, peut-être ingrate, Pausias avoit sçu tirer les plus heureux effets.

Une draperie blanche, bordée de pourpre, & légère, déliée, florante, marquant par-tout les belles formes & les contours qu'elle parcouroit,

(1) Les Canéphores, étoient de jeunes filles, qui portoient sur leur tête, dans des corbeilles, les offrandes consacrées aux Dieux.

descendoit majestueusement jusques à ses pieds. Elle avoit, sur la tête, une jolie corbeille de fleurs ingénieusement assorties. Cette corbeille étoit soutenue par un bras d'albâtre, qui laissoit voir, en s'élevant, toute sa rondeur, & l'agréable mouvement de ses muscles. La figure tenoit de l'autre main une couronne de roses, dont Glycère (1) eût envié la fraîcheur. Cinnamé étoit elle-même étonnée de se voir si ressemblante & si belle. Elle se contemplot, chaque jour, avec une nouvelle surprise, & toujours avec plus de complaisance, toujours avec plus d'amour pour le Peintre. Quoiqu'elle eût tâché de garder l'égalité la plus exacte entre les deux Artistes, & de n'en favoriser aucun plus que l'autre, elle n'avoit pû s'empêcher de suggérer en secret plusieurs idées à Pausias; & ce Peintre lui devoit

(1) *Innocent Bouguier d'Ardenne*

quelques - uns de ses plus heureux coups de pinceau. Cependant Charès, seul, dans l'obscurité, sans demander ni recevoir aucune sorte d'avis, sans rien communiquer à personne, ou cachant même foinement son travail, l'avançoit avec une sage lenteur, & l'amenoit peu-à-peu à sa perfection.

Le jour marqué, pour l'exposition des ouvrages, dont le jugement étoit réservé au peuple d'Athènes, Charès fit porter, sous le *Pécile*, sa statue enveloppée d'un grand voile; & le tableau de Pausias fut mis à côté, couvert d'un simple rideau. Le Portique fut d'abord inondé d'une foule de Curieux, d'Artistes, de Spectateurs de toute espèce. Aussitôt que le portrait de Cinnamon fut découvert, il s'éleva un cri général de surprise & d'admiration; des applaudissemens redoublés éclatèrent de toutes parts. On ne se laissoit point de le voir; & chaque fois

qu'on y reportoit les yeux, on y découvroit des beautés nouvelles, on renchérissoit encore sur les louanges qu'on avoit déjà prodiguées au Peintre. Charès pâlit deux ou trois fois à la vue de cet attrayant tableau; mais il ne put s'empêcher de joindre son suffrage à ceux des Spectateurs, & ne s'occupa point à y chercher des défauts : le vrai génie est incapable des petiteſſes de l'envie, & des baſſeſſes de la fauſſeté. Le génie de Charès, subjugué par les charmes de cette peinture, reconnut celui de Pausias : seulement il sourint sa présence, & il osa marcher son égal.

Quand les regards furent épuisés sur le portrait de Cinname, on découvrit la statue, & Charès eut soin de se cacher dans la foule. A l'aspect de cette figure, l'admiration d'abord fut muette, & tint tous les yeux arrêtés sur ce délicieux objet. Un silence profond régnoit dans la

tumultueuse assemblée ; & l'on eût dit que la statue, comme la tête de la Gorgonne ; eût pétrifié tous les Spectateurs. On ne vit plus, ou l'on oublia qu'on voyoit du marbre ; on crut voir Cinname elle-même, dans l'état où Vénus disputa la pomme aux deux Déeses ses rivales. Son attitude étoit cependant plus modeste : ses jambes étoient croisées avec une grace infinie ; un voile, jetté d'une main sage & sçavante, flottoit autour de sa ceinture ; mais le marbre vivifié par Charès, sembloit avoir pris la mollesse & le sentiment de la chair. On s'imaginoit appercevoir le doux mouvement de son sein, la voir respirer. On eût dit, qu'une main divine, que le flambeau de Prométhée, eût répandu sur cette figure un souffle de vie ; il paroissoit presque transpirer à travers la chair & les muscles. On jetoit encore, de tems en tems, quelques regards sur le portrait : mais

on revenoit à la statue , & la vérité du relief sembloit achever l'illusion que la peinture avoit commencée. Les yeux s'arrêtoient à la surface du tableau ; mais ils tournoient autour du marbre , & retrouvoient partout la nature. Un Poëte , dans le transport soudain que lui causa la vue de cette figure , écrivit cette inscription sur la base : *» Est-ce Cinname , » qui a subi le sort de Niobé ? Ou » n'est-ce , en effet , que sa statue , » qui vient d'être animée par Vénus ? » nus ?*

Quoique l'ouvrage de Charès parût avoir réuni toute l'attention , tout l'intérêt des spectateurs , on étoit encore incertain auquel des deux chef-d'œuvres adjuger le prix. Les partisans de Pausias , qui étoient en grand nombre , faisoient valoir les avantages que l'expression du pinceau , & la magie des couleurs , donnoient au portrait sur la monotonie du relief. Ils faisoient remar-

quer la vie , le ton vrai des chairs , la transparence de la peau , l'artifice délicat des teintes , l'intelligence de la lumière , le grand effet des ombres ; enfin l'ame qu'une touche suave & moelleuse avoit seu verser dans toutes les parties de la figure. D'autre part , on les faisoit convenir de la précision surprenante avec laquelle le Sculpteur avoit heureusement exprimé les belles formes de la nature , dont le tableau ne présentoit que l'image réfléchie , ou l'ombre. Ils étoient contraints d'avouer , qu'elles étoient si pures , si vraies , si sensibles , que ce n'étoit plus les yeux seuls qui fussent trompés , & que le charme s'étendoit , en quelque sorte , aux autres sens.

Il y avoit , parmi les Spectateurs , quelques Thespiens , qui frappés de la beauté de la Statue , proposèrent de l'acheter , & firent des offres considérables. Ils vouloient , disoient-ils , en orner leur fameux Temple

de l'Amour * , & ils promettoient de la consacrer sous le nom de l'*Hebé Athénienne*. Cette proposition fit d'abord une grande impression sur le peuple d'Athènes , mais ne décidoit rien encore. Le Portrait & la Statue restèrent exposés pendant quatre jours ; & le jugement qui devoit couronner l'un des deux rivaux ne fut point prononcé. Enfin , un incident extraordinaire termina l'irrésolution des Athéniens.

Le tems de l'exposition expiré , Pausias fit emporter son Tableau : mais le Magistrat qui présidoit cette année aux travaux publics , se chargea de la Statue de Charès , jusqu'à ce qu'on eût décidé si on l'accorderoit aux Thespiens , ou si on l'acheteroit pour en décorer quelque Temple , ou quelque portique d'Athènes. En conséquence , il la fit met-

* Apparamment celui qui fut bâti par Charès , à Thespie. *Plutarq.*

tre dans une salle du *Prytanée* *, avec défense d'y laisser entrer personne. Dès le jour même, un jeune homme de la ville de *Mynde*, Graveur de pierres fines, qui pendant toute l'exposition n'avoit pas retiré ses yeux de dessus la séduisante Statue, se glissa par une fenêtre dans cette salle, & y passa toute la nuit. Le lendemain matin quelques Magistrats étant venus au *Prytanée*, pour examiner la Statue, la salle leur fut ouverte, & on y trouva le jeune *Myndien*. On crut qu'il avoit dessein d'enlever ce beau monument, & qu'il n'étoit là que pour prendre toutes les mesures nécessaires pour faciliter son vol. Il fut interrogé par les Magistrats; sur ses réponses embarrassées, on alloit le juger; & le condamner comme un voleur public, pris en flagrant délit, lorsqu'il fit l'aveu d'une foiblesse, qui n'avoit

* Espèce d'Hôtel de Ville, à Athènes.

peut-être pas eu d'exemple depuis le fameux Statuaire de l'Île de Chypre. * Il confessa qu'il avoit conçu pour la Statue de Cinname, un amour insensé, dont la violence l'avoit contraint d'entrer dans cette salle. Si cette étrange passion surprit tous ceux qui en furent témoins, leur étonnement diminua, en considérant la Statue; & le jeune homme fut renvoyé chez lui. L'aventure ne tarda pas à être répandue dans Athènes; elle fut généralement regardée comme le *jugement de la Nature*, & il fut décidé, que Charès avoit remporté le prix du concours.

Cinname, à cette terrible nouvelle, fut extrêmement consternée. Obligée de subir la loi qu'elle s'étoit imposée elle-même, elle s'abandonna d'abord à sa douleur, à ses larmes; elle eut ensuite à soutenir de rudes combats. Elle considé-

* Pygmalion, pete de Paphos, ou Paphos.

roit, d'une part, la justice qu'elle devoit à Charès & qu'il méritoit à toutes sortes de titres; puis la tendresse pour Pausias, & les efforts qu'il avoit faits pour obtenir une récompense dont il étoit aussi bien digne. Toute la ville d'Athènes avoit les yeux sur elle: on sçavoit son inclination pour le Peintre; on s'intéressoit pour Charès; & chacun se représentans la situation de Cinname, étoit dans l'attente du dénouement. Après beaucoup d'agitations, de déchiremens & d'incertitudes, sa raison reprit toute sa force, fit taire les murmures de son cœur, & la détermina à prendre le parti le plus glorieux pour elle. Cinname déclara publiquement, qu'elle étoit prête à épouser Charès. Pausias fit de vains efforts pour l'engager à suivre son penchant, que personne ne pouvoit contraindre: il employa tous ses amis, pour la résoudre à couronner un amant qui, de l'aveu des Athé-

niens même , avoit mérité de la posséder , & dont Charès n'avoit triomphé que par un événement inouï. Il fit parler inutilement son amour , sa douleur , ses larmes , son désespoir , même sa fureur : Cinname fut inébranlable. Elle s'étoit soumise au jugement du Peuple d'Athènes , elle en avoit fait dépendre son sort ; il devoit disposer de sa main , & c'étoit lui qui prononçoit en faveur du Statuaire. Elle regardoit ce jugement comme une loi qu'elle ne pouvoit éluder , sans manquer au plus sacré des devoirs , sans violer la foi publique à laquelle sa parole étoit liée. Elle prit donc la résolution courageuse d'acquiescer fidelement sa promesse , aux dépens de ses plus chers intérêts , & elle fit dire à Charès de préparer tout pour leur union.

Déjà toute la Ville d'Athènes considéroit cet agréable hymen comme une fête publique , où chacun se proposoit de prendre part. La veille de

jour fixé pour leur mariage , Charès revenant du Port de Phalère , où quelques affaires l'avoient arrêté un peu tard , fut assassiné par un scélérat , banni depuis quelque tems d'Athènes. L'infortuné Sculpteur fut trouvé près du Temple des Amazônes , percé de plusieurs coups mortels , & on le porta dans sa maison. Cinname qui sur le champ en fut avertie , courut toute éplorée chez Charès. Quel Spectacle pour cette fille tendre , qui venoit de se priver du seul homme qu'elle eût désiré pour époux , & qui perdoit dans son époux le seul homme qui pût la consoler de la perte de son amant ! Charès , appercevant Cinname , tourna les yeux presque éteints vers elle ; il la conjura de vouloir bien lui donner la main , afin qu'il pût mourir son époux , & lui laisser ce qu'il avoit de fortune. Que pouvoit-elle refuser à un homme qui , après avoir si bien acquis sa possession , la payoit encore



de son sang ? Ils furent mariés dans la chambre du mourant ; & à peine ils se furent juré réciproquement la foi conjugale, que Charès, les yeux attachés sur son épouse qui fondoit en larmes, expira doucement dans ses bras.

On soupçonna Pausias d'avoir fait assassiner son rival ; & son désespoir sombre & farouche ne confirma que trop ces soupçons. Dès que Cinname en fut instruite, elle passa des regrets les plus tendres à la plus vive horreur pour ce Peintre. Devenue veuve aussitôt qu'épouse, pour punir ce barbare amant, en s'ôtant tous les moyens de pouvoir jamais récompenser son crime, & pour se préserver de ses propres foiblesses, elle résolut de se consacrer au culte de Vesta. Elle demanda à être admise parmi les femmes veuves à qui seules on confioit à Athènes la garde du feu sacré, si précieuse à l'Etat, & elle fut reçue avec distinction.



Cette résolution, qui surprit tous les Athèniens, inspira pour elle une admiration infinie. On disoit que jamais Velta n'avoit été servie en aucun endroit par une veuve si pure & si digne du nom de Vierge, ni par une Vierge plus digne du sort le plus heureux des Epouses.

F I N.

